This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

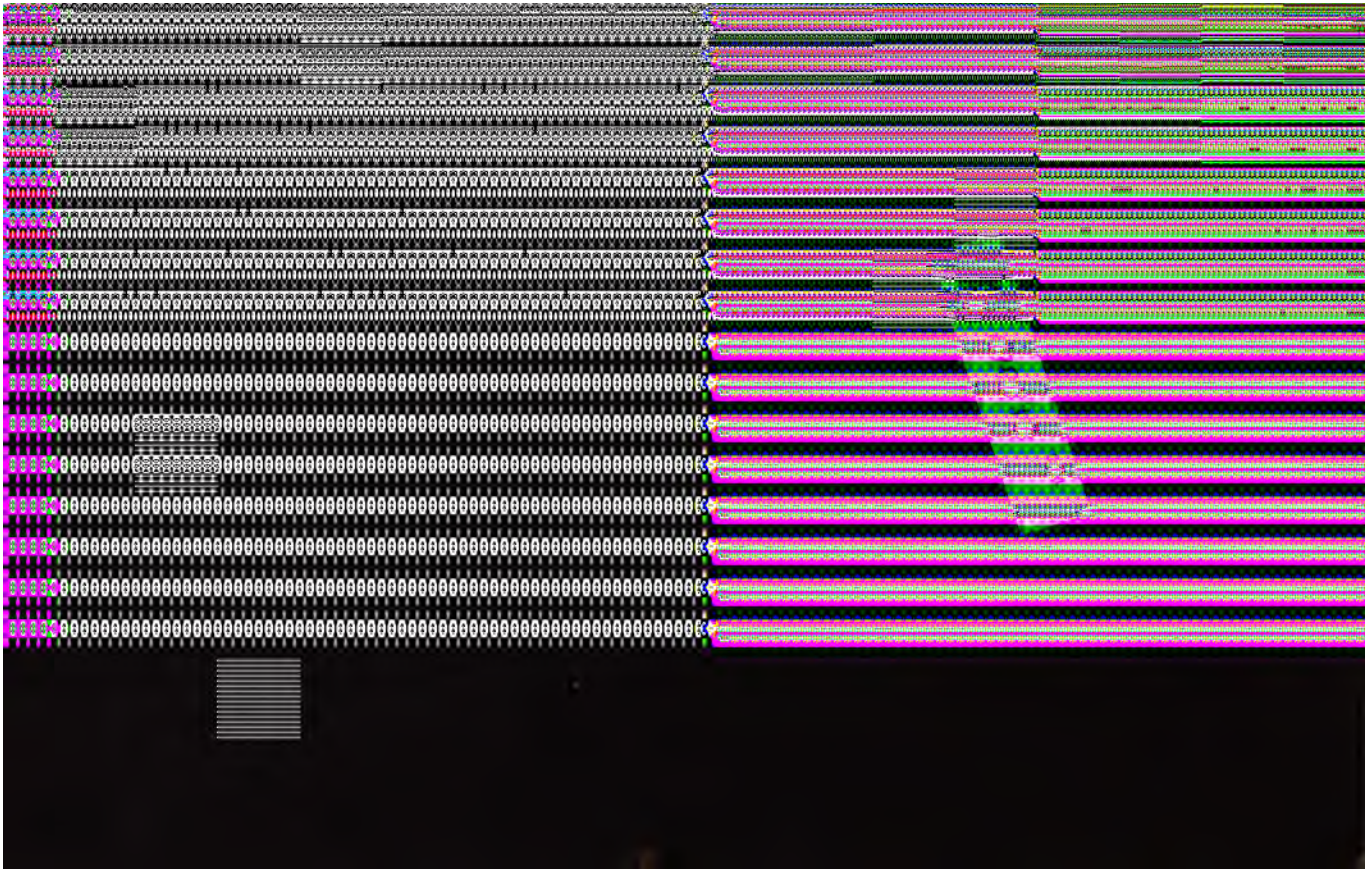
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

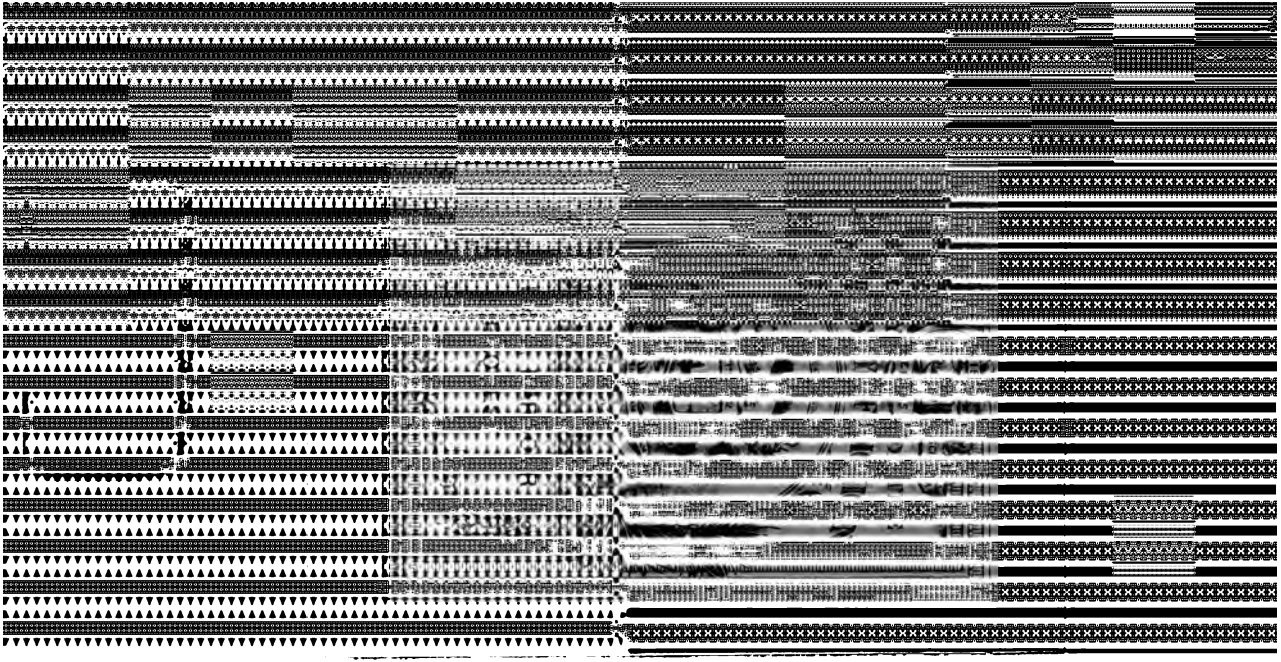
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





891.78
T94xa
t H2

UN BULGARE

— A LA VEILLE —

UN BULGARE

— A LA VEILLE —

UN BULGARE

— A LA VEILLE —

ŒUVRES COMPLÈTES

DE I. TOURGUÉNEFF

DIMITRI ROUDINE, 4e édit. — 1 vol. in-18.	3 fr.	»
FUMÉE (préface de MÉRIMÉE), 7e édit. — 1 vol. in-18.	3 fr.	»
UNE NICHÉE DE GENTILSHOMMES, 4e édit. — 1 vol. in-18.	3 fr.	»
NOUVELLES MOSCOVITES, 5e édit. — 1 vol. in-18 .	3 fr.	»
ÉTRANGES HISTOIRES, 3e édit. — 1 vol. in-18.. . .	3 fr.	»
LES EAUX PRINTANIÈRES, 3e édit. — 1 vol. in-18. .	3 fr.	»
LES RELIQUES VIVANTES, 3e édit. — 1 vol. in-18. .	3 fr.	»
TERRES VIERGES, 5e édit. — 1 vol. in-18.	3 fr.	»
SOUVENIRS D'ENFANCE, 3e édit. — 1 vol. in-18. . .	3 fr.	»
ŒUVRES DERNIÈRES, 3e édit. — 1 vol. in-18. . . .	3 fr.	»
UN BULGARE. — 1 vol. in-18.	3 fr.	»

— J. HETZEL ET Cie —

PÈRES ET ENFANTS. — 1 vol.	3 fr.	50
RÉCITS D'UN CHASSEUR. — 2 vol. à 1 fr. 25. . . .	2 fr.	50

Prix des 14 volumes : 39 fr.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 19128.

Turgenev, Ivan Sergieevich

I. TOURGUÉNEFF

UN BULGARE

— A LA VEILLE —

TRADUCTION PAR E. HALPÉRINE

PARIS

J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS

18, RUE JACOB, 18

1886

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

UN BULGARE

— A LA VEILLE —

Bequest of
Levi L. Barbour
4-1-26

I

Au bord de la Moskova, tout près de la ville de Kountsovo, par une des plus chaudes journées de l'été 1853, deux jeunes gens étaient couchés sur l'herbe, à l'ombre d'un grand tilleul. L'un d'eux pouvait avoir vingt-trois ans : de haute taille, le visage basané, le nez fin et légèrement aquilin, le front large, il souriait discrètement de ses lèvres épaisses. Couché sur le dos et tout pensif, de ses petits yeux gris légèrement clignotants il regardait dans le lointain. L'autre, étendu sur le ventre et qui, soutenant de ses mains sa blonde tête frisée, regardait aussi quelque part dans le vague, avait trois ans de plus que son ami; mais on l'eût cru beaucoup plus jeune. Ses lèvres et son menton n'étaient

garnis que d'un rare duvet. Il y avait quelque chose d'enfantin, de gracieux et d'attrayant dans les traits délicats de son visage frais et rond, dans ses yeux bruns et doux, sa bouche très petite et ses mains blanches et effilées. Tout en lui respirait une gaieté heureuse faite de santé et de jeunesse, d'insouciance et d'assurance, et de ce charme particulier des enfants gâtés.

Il regardait de tous côtés, riait, cachait son visage dans ses mains, comme les enfants qui se sentent observés. Son large paletot blanc lui faisait une sorte de blouse; un cache-nez bleu clair entourait son cou mince, un chapeau de paille tout bossué traînait auprès de lui sur l'herbe.

Son ami, au contraire, semblait beaucoup plus âgé, et, à voir ses traits durs, personne ne l'aurait jugé capable, comme l'autre, de goûter le bien-être et d'en jouir. L'attitude de son corps vautré était gauche, gauche aussi la tenue de sa tête large en haut, pointue en bas, plantée sur un long cou. Cette gaucherie se trahissait aussi dans la pose embarrassée de ses mains, dans la tournure de sa taille serrée par un court et étroit veston noir, dans ses longues jambes aux genoux cagneux.

Et pourtant on ne pouvait s'empêcher de reconnaître en lui un homme bien élevé. Il y avait une certaine distinction dans la maladresse de

tout cet être, et cette figure laide, ridicule même, révélait de la bonté et l'habitude de la pensée. Il s'appelait André Pétrovitch Berséneff, et son ami, le jeune homme blond, Pavel Iakovlevitch Schoubine.

« Pourquoi ne te mets-tu pas, comme moi, sur le ventre? commença Schoubine; on est plus à son aise, surtout en levant les jambes en l'air et en frappant les talons l'un contre l'autre, comme cela. On a de l'herbe sous les yeux et si on en a assez du paysage on s'amuse à suivre sur un brin d'herbe quelque bestiole ventrue, ou bien on regarde une fourmi se démener d'un air affairé. On est mieux sur le ventre, je t'assure, que dans ta pose pseudo-classique. Tu as l'air d'une danseuse de ballet appuyée contre un rocher de carton. Tu as droit au repos maintenant, souviens-t'en : ce n'est pas de la petite bière, tu es sorti troisième candidat de l'Université! Reposez-vous, sire, assez d'efforts, dégourdissez un peu vos membres. »

Schoubine débita nonchalamment tout ce discours d'un ton moitié las, moitié plaisant (les enfants gâtés parlent de cette façon aux amis de la maison qui leur apportent des bonbons), et, sans attendre de réponse, il continua :

« Ce qui m'amuse le plus chez les fourmis,

chez messieurs les scarabées et autres insectes, c'est leur étonnante gravité; ils vont et viennent d'un air sérieux, comme si leur vie valait quelque chose! Comment? l'homme, le roi de l'univers, les regarde, et eux, ils n'en tiennent aucun compte! Il arrive même à un vulgaire cousin de s'installer sur le nez du roi de la nature et d'y boire à sa soif, c'est scandaleux! Pourtant, en somme, pourquoi leur vie ne vaudrait-elle pas la nôtre? Et pourquoi ne seraient-ils pas graves, puisque nous nous permettons de l'être? Eh bien! mon philosophe, explique-moi ce problème? mais tu ne réponds pas, hé?

— Quoi? demanda Berséneff, sortant tout à coup de son immobilité.

— Quoi! répéta Schoubine; ton ami t'expose de hautes pensées et tu ne l'écoutes pas!

— Je contemplais ce beau paysage. Regarde donc comme ces champs prennent des tons chauds sous le soleil. »

La parole de Berséneff était toujours accompagnée d'un léger sifflement.

« En effet, quel joli ton! dit Schoubine. C'est la nature, tout bonnement. »

Berséneff hocha la tête.

« Tu devrais t'extasier plus que moi; c'est « ta « partie » : tu es artiste.

— Pardon, ce n'est pas ma partie, répliqua Schoubine, en collant son chapeau sur sa nuque. Je suis un boucher, moi; mon affaire est la chair : la pétrir, mouler des épaules, des jambes, des mains. Ici pas de formes, pas de lignes arrêtées; tout se disperse et va au hasard. Essaie de l'attraper.

— Mais c'est beau aussi, remarqua Berséneff. A propos, as-tu fini ton bas-relief?

— Lequel ?

— L'Enfant au bouc ?

— Au diable! au diable! au diable! cria Schoubine, en traînant ses mots. Quand j'ai vu les vrais, les vieux, les antiques, j'ai cassé cette machine absurde. Tu me montres un site et tu me dis : « C'est beau aussi ». Certainement le beau est partout, mais toute beauté n'est pas bonne à voir. Les vieux, eux, ne la cherchaient pas; elle descendait toute seule dans leurs créations, Dieu sait d'où, du ciel peut-être. Tout l'univers leur appartenait; nous autres, nous ne pouvons pas viser aussi haut : nous n'avons pas ce qu'il faut pour cela. Nous jetons notre ligne à un petit endroit, et puis nous guettons. Si cela mord, bravo! sinon... »

Et Schoubine tira la langue.

« Pardon, pardon, fit Berséneff. C'est un paradoxe, si tu n'as pas l'amour de la beauté, si elle

ne te prend pas partout où tu la rencontres, elle ne sera pas dans tes œuvres. Si un joli site, un beau chant ne disent rien à ton âme, je veux dire s'ils ne trouvent pas le chemin de ta sympathie...

— Et va donc, sympathiseur! interrompit Schoubine, et il se mit à rire lui-même du néologisme qu'il venait de créer, tandis que Berséneff redevenait pensif.

— Mon cher, continua Schoubine, tu es un sage, un philosophe, un troisième candidat de l'Université de Moscou, il est difficile de discuter avec toi, surtout pour moi, piètre étudiant qui n'ai pas terminé mes études. Je te dirai cependant que, hors mon art, je n'aime la beauté que chez les femmes... chez les jeunes filles même, mais il n'y a pas longtemps. »

Il se remit sur le dos et logea ses mains sous sa tête.

Quelques moments se passèrent en silence. Le calme d'une chaleur de midi pesait sur la terre endormie et tout éclatante de soleil.

« Puisque nous parlons des femmes, reprit de nouveau Schoubine, pourquoi personne ne s'occupe-t-il de Stakhoff? L'as-tu vu à Moscou?

— Non.

— Ce vieillard a complètement perdu la tête. Il reste des journées entières chez son Augustina

Christianovna; il s'y ennuie à périr, mais il y reste tout de même. Il sont là à se contempler d'un air si bête que c'est dégoûtant à voir. Et pourtant, quelle famille Dieu a donnée à cet homme! Eh bien! non. Il lui faut Augustina Christianovna! Je ne connais rien de plus hideux que la physionomie de canard de cette femme! J'ai modelé ces jours derniers sa caricature, genre Dante. Très réussie. Je te la montrerai.

— Et le buste d'Hélène Nikolaevna, demanda Berséneff, avance-t-il?

— Non, mon petit frère, il n'avance pas. Il est désespérant, ce visage-là. On s'imagine y voir des lignes pures, sévères, droites, on croit facile d'arriver à la ressemblance, et puis rien, cela ne se trouve pas plus qu'un trésor caché. L'as-tu remarquée quand son attention est fixée? Pas un trait ne bouge, c'est seulement l'expression de son regard qui change, mais cela suffit à transformer toute la figure. Qu'est-ce qu'en peut faire un sculpteur, et un mauvais encore?... Quel être étonnant! Quel être étrange! ajouta-t-il après un court silence.

— Oui, c'est une étonnante fille, répéta Berséneff.

— C'est pourtant la fille de Nicolas Artemïevitch Stakhoff! Qu'on glose après cela sur les

races et le sang! Et le plus curieux, c'est qu'elle est bien sa fille, elle lui ressemble autant qu'à Anna Wassilïevna, sa mère. J'aime Anna Wassilïevna de tout cœur, elle est d'ailleurs ma bienfaitrice, mais c'est tout de même une poule mouillée. D'où vient donc à Hélène cette noblesse d'âme? Qui a allumé ce beau feu? Voilà encore un problème pour toi, philosophe! »

Mais le « philosophe » ne répondit pas. Berséneff, en général, ne péchait pas par la loquacité, et quand il parlait, il s'exprimait avec une certaine gêne, s'arrêtait et gesticulait sans nécessité; ce jour-là, son silence avait quelque chose d'extraordinaire; on devinait que son cœur souffrait de ce silence fait de fatigue et de tristesse. Il venait de quitter la ville, après avoir achevé une tâche longue et difficile qui longtemps lui avait pris, chaque jour, un grand nombre d'heures. Le désœuvrement, la molle pureté de l'air, le sentiment du but atteint, cette conversation fantasque et sans suite de son ami, la soudaine évocation d'une image qui lui était chère, tous ces éléments d'impressions diverses, et pourtant connexes, contribuaient à le plonger dans un état d'âme somnolent et agité à la fois, fatigant... C'était un jeune homme très nerveux.

L'atmosphère, sous le feuillage, était fraîche

et calme; les mouches et les abeilles semblaient plus doucement bourdonner à l'ombre. L'herbe délicate, couleur d'émeraude, sans tache, sans reflets dorés, restait immobile; ses plus hautes tigelles, comme enchantées, ne vacillaient à aucun souffle. Des branches basses du tilleul, les petites grappes de fleurs jaunes pendaient comme mortes; une odeur douce à chaque respiration emplissait la poitrine qui la retenait avec délice. Au loin, sur la rivière, jusqu'à l'horizon, tout rayonnait, flamboyait; parfois un souffle doux passait sur l'eau, égrenant, avivant l'or des rayons, une vapeur sereine flottait au-dessus de la terre, on n'entendait pas d'oiseaux, ils ne chantent pas aux heures torrides, mais le cri des sauterelles pétillait partout, et il faisait bon entendre le son ardent de la vie, surtout dans la paresse et la fraîcheur de l'ombre; cela disposait à la somnolence et suggérait les rêveries...

« As-tu observé, commença tout à coup Berséneff, en accompagnant ses paroles d'un geste de la main, quel sentiment étrange provoque en nous la nature? Tout en elle est parfait et limpide; je veux dire qu'elle est satisfaite d'elle-même, nous la comprenons, nous la contemplons et, en même temps, elle éveille toujours en nous, du moins chez moi, une certaine inquié-

tude, du trouble, de la tristesse même. Qu'est-ce que cela peut signifier? Reconnaissons-nous mieux devant elle, devant son image, toute notre imperfection, notre absence de lucidité, ou bien ne pouvons-nous admettre cette satisfaction d'elle-même qu'elle montre? Et ce quelque chose autre que je voudrais arriver à définir, et à quoi nous aspirons, ne le possède-t-elle pas?

— Hum! répondit Schoubine, je vais t'expliquer, André Pétrovitch, ce *pourquoi* que tu cherches. Tu as décrit les sentiments d'un être solitaire, qui ne vit pas, qui se contente d'observer et qui est tombé dans la mollesse. Pourquoi toujours observer? Vis pour toi-même et tu seras un homme. Frappe tant que tu voudras à la porte de la nature, elle ne répondra pas un seul mot compréhensible, parce qu'elle est muette. Elle résonnera, elle vibrera comme une corde, mais elle ne chantera pas. Une âme vivante, elle, te répondra, une âme de femme surtout. Donc, mon très noble ami, je te conseille de trouver une amie de cœur et toutes tes tristesses disparaîtront aussitôt. C'est là le « quelque chose » à quoi nous aspirons, comme tu dis. Ce trouble, cette tristesse, c'est tout simplement une sorte de faim. Donne à ton estomac la nourriture nécessaire et tout rentrera dans l'ordre. Occupe ta

place dans l'espace, sois donc aussi de la matière, mon petit frère. Et puis pourquoi et à quoi bon la nature? L'amour, entends-tu, quelle force, quelle chaleur dans ce seul mot! La nature, quel mot froid, quel mot d'écolier! Donc, prononça Schoubine en chantant : « Vive Maria Pétrovna! ou bien non, ajouta-t-il, pas Maria Pétrovna. Enfin, c'est égal! tu me comprends? »

Berséneff se souleva et appuya son menton sur les paumes de ses mains.

« Pourquoi se moquer, fit-il sans regarder son ami, pourquoi railler? Oui, tu as raison : l'amour — c'est un grand mot, un grand sentiment... mais de quel amour parles-tu? »

Schoubine se dressa à son tour.

« De quel amour je parle? De celui que tu voudras, pourvu qu'il existe. Je l'avoue, quant à moi, je ne connais pas plusieurs sortes d'amours. Si tu aimes...

— De toute mon âme, se hâta de dire Berséneff.

— Mais, oui, cela va de soi. L'âme n'est pas une pomme qu'on peut couper en deux. Si tu aimes, tu as raison. Et je n'ai pas eu l'idée de me moquer de toi. Mon cœur est à présent adouci, attendri. Je voulais seulement expliquer l'influence dont tu parlais, celle de la nature. Elle

éveille en nous le besoin d'aimer, et comme elle n'est pas en mesure de nous satisfaire, elle nous pousse doucement ailleurs, dans des bras vivants. Et nous ne la comprenons pas et nous attendons toujours quelque chose d'elle-même. Ah! André, André, il est beau ce soleil, ce ciel; tout, tout est beau autour de nous; et toi, tu es triste; mais, si en ce moment tu tenais dans ta main la main d'une femme aimée, si cette main, cette femme étaient à toi, si même tu ne voyais que par ses yeux, si tu ne sentais que par elle, alors ce ne serait pas de la tristesse, André, ni du trouble qu'éveillerait en toi la nature; tu ne remarquerais même pas sa beauté; c'est elle-même qui s'égayerait et chanterait en accompagnant ton hymne. Tu aurais alors rendu sa voix à la grande muette. »

Schoubine sauta sur ses pieds et fit quelques tours. Berséneff pencha la tête et son visage se colora d'une faible rougeur :

« Je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi, commença-t-il. La nature ne nous parle pas toujours... d'amour. (Il s'arrêta avant de prononcer ce dernier mot.) Elle nous menace aussi; elle nous rappelle de terribles... oui, d'impénétrables mystères. N'est-ce donc pas elle qui doit nous absorber, n'est-ce pas ce qu'elle fait sans cesse? Elle est la vie et la mort; et celle-ci se

manifeste en elle avec la même puissance que celle-là.

— Elles sont aussi dans l'amour, la vie et la mort, interrompit Schoubine.

— Et puis, continua Berséneff, si je me trouve, par exemple, au printemps, au milieu d'une forêt verte et épaisse, s'il me semble entendre les sons romantiques du cor d'Obéron (Berséneff éprouvait une certaine gêne à prononcer ces derniers mots), est-ce donc encore...

— La soif d'amour, de bonheur, pas autre chose, interrompit Schoubine. Je les connais, moi aussi, ces sons, cette fatigue et cette attente qui gagnent l'âme dans l'ombre, dans les profondeurs de la forêt, ou bien, le soir, en rase campagne, quand le soleil se couche et que la rivière fume derrière les hautes herbes de ses bords. Mais de la forêt et de la rivière, de la terre et du ciel, de chaque flocon de nuée, de chaque brin d'herbe, j'attends, j'exige le bonheur, je sens partout *son* haleine, j'entends *son* appel. « Mon « Dieu est le Dieu serein et gai! » J'ai commencé ainsi une pièce de vers; avoue qu'il est très joli, ce premier vers? Malheureusement, je n'ai pu en trouver un second. Du bonheur! du bonheur! avant que la vie se passe, tandis que tous nos membres sont encore à nous, pendant que nous

montons, avant de descendre! Que diable! continua Schoubine avec une exaltation soudaine, nous sommes jeunes, nous ne sommes pas des monstres, des imbéciles, nous saurons conquérir notre bonheur! »

Il secoua ses cheveux bouclés et regarda le ciel, la tête haute, avec assurance, presque avec défi. Berséneff leva les yeux sur lui.

« Il n'existe donc pas autre chose que le bonheur? dit-il tout bas.

— Et quoi donc? demanda Schoubine en s'arrêtant.

— Mais nous, par exemple, nous voilà tous deux, nous sommes jeunes, comme tu dis, braves garçons, supposons; chacun de nous désire le bonheur... Mais est-ce bien ce mot « bonheur » qui allumerait en nous le feu sacré de l'amitié; qui nous forcerait à nous tendre la main l'un à l'autre? N'est-il pas égoïste, le bonheur? Je veux dire, n'est-ce pas un mot qui désunit?

— Connais-tu donc des mots qui unissent?

— Oui, en assez grand nombre, et tu les connais aussi.

— Eh bien! lesquels?

— Mais l'Art, entre autres, — puisque tu es artiste, — la Patrie, la Science, la Liberté, la Justice.

— Et l'Amour? demanda Schoubine.

— L'amour aussi; mais pas cet amour que tu désires en ce moment : pas l'amour-jouissance, — mais l'amour-sacrifice. — Schoubine fronça les sourcils.

— Ça, c'est bon pour les Allemands. Moi, je veux aimer pour moi-même, je désire être le numéro un.

— Le numéro un, répéta Berséneff, il me semble à moi qu'être le numéro deux doit être le but de notre vie.

— Si tout le monde était de ton avis, avança Schoubine en faisant la moue, qui donc mangerait les ananas sur la terre, chacun laissant aux autres?

— Les ananas seraient alors inutiles; d'ailleurs, sois sans crainte, il se trouvera toujours des amateurs pour arracher de la bouche d'autrui même le pain. »

Les deux amis restèrent silencieux quelque temps.

« J'ai rencontré encore ces jours-ci Insaroff, commença Berséneff, je l'ai invité à venir me voir; je veux absolument que tu fasses sa connaissance et les Stakhoff aussi.

— Quel Insaroff? Ah! oui, ce Serbe ou ce Bulgare dont tu m'as parlé? Ce patriote? ne serait-ce

pas lui, par hasard, qui te suggérerait toute cette philosophie?

— Peut-être.

— Est-il donc un animal si extraordinaire?

— Oui.

— Intelligent? D'une grande capacité?

— Intelligent? oui. Capable? je ne sais pas, je ne pense pas.

— Non? Qu'a-t-il donc alors de remarquable?

— Tu le verras. Et maintenant, il est temps, je crois, de nous en aller. Anna Wassilïewna nous attend probablement. Quelle heure est-il?

— Deux heures passées. Allons. Quelle chaleur! Cette conversation m'a fait bouillir le sang. Et il y avait un moment, chez toi aussi, où... je ne suis pas artiste pour rien: je remarque tout. Avoue qu'il y a une femme qui t'occupe?... »

Schoubine essaya de voir la physionomie de Berséneff, mais celui-ci se détourna et sortit de l'espace ombragé par le tilleul. Schoubine le suivit, de la démarche rhythmique et gracieuse de ses petits pieds. Berséneff marchait maladroitement, le cou tendu, les épaules démesurément levées; pourtant il paraissait réellement plus distingué que Schoubine, plus gentleman, aurions-nous dit, si ce mot n'était pas devenu chez nous si banal.

II

Les jeunes gens descendirent vers la rivière la Moskova et longèrent la rive. Une fraîcheur montait de l'eau, et le léger clapotement des petites vagues caressait l'oreille.

« Je prendrais bien encore un bain, dit Schoubine, si je ne craignais de me mettre en retard. Regarde donc cette nappe d'eau, on dirait qu'elle vous attire. Les anciens Grecs l'auraient prise pour une nymphe. Mais nous, ô nymphe, nous ne sommes pas des Grecs, nous sommes des Scythes pachydermes.

— N'avons-nous pas les Roussalki[1] ? observa Berséneff.

— Va donc, avec tes Roussalki. Qu'est-ce que

1. Naiades.

j'en ferais moi, sculpteur, de ces avortons d'une fantaisie morose née de la peur, de ces mythes conçus dans la chaleur suffocante de l'isba[1], dans les ténèbres des nuits d'hiver? Il me faut de la lumière, de l'espace... Quand donc, mon Dieu, irai-je en Italie? Quand?

— Tu veux dire en Ukraine?

— N'as-tu pas honte, André Pétrovitch, de me reprocher encore ma sottise? je me repens assez amèrement. Ah oui! j'ai agi comme un imbécile; la bonne Anna Wassiliewna m'avait donné de l'argent pour aller en Italie, et je me suis arrêté chez les Khokhli[2], à y manger leurs boulettes de pâte et...

— N'achève pas, je t'en prie, interrompit Berséneff.

— Je veux dire cependant que cet argent n'a pas été dépensé en pure perte. J'ai rencontré là-bas de tels types, surtout de femmes... Je sais bien que hors d'Italie, point de salut!

— Tu iras en Italie, dit Berséneff, sans se tourner vers son ami, et tu n'y feras rien. Tu agiteras tes ailes, mais tu ne t'envoleras pas. Nous vous connaissons, vous autres!

— Stavassère s'est envolé, lui, et il n'est pas

1. Maison de paysans.
2. Habitants de la petite Russie (Ukraine).

le seul. Si moi, je ne volais pas, c'est que je serais un pingouin sans ailes. J'étouffe ici, c'est à l'Italie que j'aspire, continua Schoubine; là le soleil, là la beauté! »

Une jeune fille, coiffée d'un large chapeau de paille, une ombrelle sur l'épaule, parut à ce moment sur le sentier que suivaient les deux amis.

« Que vois-je? Ici aussi la beauté vient à notre rencontre! le modeste artiste salue la charmante Zoïa! » s'écria tout à coup Schoubine, en brandissant théâtralement son chapeau.

La jeune fille à laquelle s'adressait cette exclamation, s'arrêta, le menaça du doigt et, laissant venir les deux jeunes gens, elle leur dit d'une voix sonore et quelque peu grasseyante :

« Et pourquoi, Messieurs, ne revenez-vous pas dîner? La table est déjà mise.

— Qu'est-ce que j'apprends? dit Schoubine en joignant les mains. Est-il possible que vous vous soyez décidée à venir nous chercher? Ne me trompé-je point? Dites-moi, est-ce bien vrai? Mais, non, ne le dites pas; j'en mourrais de regret, sur place!

— Finissez donc, Pavel Iakovlevitch, répondit d'un air de dépit la jeune fille; pourquoi ne me parlez-vous jamais sérieusement? Je me fâ-

cherai, ajouta-t-elle avec une moue coquette et boudeuse.

— Vous ne vous fâcherez pas contre moi, adorable Zoïa Nikitichna ; vous ne voudrez pas me jeter dans l'abîme sombre d'une désespérance sans bornes. Quant à parler sérieusement, jamais : je ne suis pas sérieux. »

La jeune fille haussa les épaules et s'adressa à Berséneff.

« C'est toujours comme ça : il me traite comme une petite fille ! J'ai pourtant dix-huit ans passés, il me semble que je suis grande...

— Ah ! mon Dieu ! » soupira Schoubine en levant les yeux au ciel.

Berséneff sourit sans rien dire.

La jeune fille frappa le sol de son petit pied.

« Pavel Iakovlevitch ! je me fâcherai ! Hélène devait venir d'abord avec moi, continua-t-elle, mais elle est restée au jardin. C'est la chaleur qui l'a effrayée ; moi, je ne crains pas la chaleur. Allons ! »

Et rejetant de sa mignonne petite main, gantée d'une mitaine noire, ses souples et longs cheveux bouclés, elle partit en avant, balançant légèrement à chaque pas sa fine taille.

Les deux amis la suivirent. Schoubine derrière elle, sans bruit, mettait la main sur son cœur,

puis levait les bras au ciel. Quelques instants après, ils se trouvèrent devant une des nombreuses villas qui entourent Kountsovo: une maisonnette en bois, avec une mezzanine peinte en rose, se cachait au milieu d'un jardin, et souriait naïvement à la verdure des arbres. Zoïa ouvrit, la première, la petite porte du jardin et annonça tout en courant : « J'ai ramené les vagabonds. » Une jeune fille au visage expressif se leva d'un banc; au même moment apparut sur le seuil de la maison une dame, en robe de soie lilas, qui abritait sa tête du soleil avec un mouchoir de batiste brodé; elle eut pour les arrivants un sourire paresseux et fatigué.

III

Anna Wassilïevna Stakhoff, née Schoubine, était restée à sept ans orpheline de père et de mère, avec un domaine important en héritage. Elle avait des parents pauvres du côté de son père, et riches du côté de sa mère: le sénateur Volguine, les princes Tchikourassoff. L'un de ces derniers, le prince Ardalion Tchikourassoff, nommé tuteur de la jeune fille, la fit entrer dans un des meilleurs pensionnats de Moscou, et, à la fin de ses études, il la garda chez lui.

Le prince vivait somptueusement et donnait des bals en hiver. Le futur mari d'Anna Wassilïevna, Nicolas Artemïevitch Stakhoff, en fit la conquête pendant un de ces bals, un soir qu'elle était parée « d'une jolie robe rose, avec une coif-

fure de petites roses ». Elle conservait précieusement cette coiffure...

Nicolas Artemïevitch Stakhoff, fils d'un capitaine en retraite, blessé en 1812, qui avait obtenu une place lucrative à Saint-Pétersbourg, entra à l'âge de seize ans à l'école des sous-officiers, d'où il passa dans la garde impériale.

Beau garçon, d'une taille avantageuse, il était considéré comme le plus brillant cavalier des salons de la société moyenne, qu'il fréquentait à défaut du grand monde où il ne pouvait avoir accès.

Il avait fait dans sa jeunesse deux rêves : devenir aide de camp de l'empereur et épouser une femme riche ; il dut bientôt renoncer au premier ; il n'en poursuivit qu'avec plus de ténacité le second : ce fut pour lui l'occasion de fréquents voyages à Moscou.

Nicolas Artemïevitch parlait assez bien le français, et passait pour un philosophe parce qu'il ne faisait pas la fête. Encore sous-lieutenant, il aimait déjà à discuter avec ardeur, par exemple la question de savoir si la vie d'un homme était assez longue pour lui permettre de visiter tous les pays du globe, ou si on pouvait arriver à connaître ce qui se passe au fond de la mer. Et il soutenait toujours la moins plausible des deux

solutions. Nicolas Artemïevitch avait vingt-cinq ans quand il « accrocha » Anna Wassilïevna ; il donna sa démission et partit pour administrer ses biens. Mais il ne put supporter longtemps l'existence campagnarde, et comme la propriété rapportait assez d'argent, il vint s'installer à Moscou, chez sa femme. Dans sa jeunesse, il n'avait jamais joué, mais là il prit le goût du loto, et quand ce dernier jeu fut défendu, il se passionna pour les cartes. Comme il s'ennuyait chez lui, il fit la connaissance d'une veuve d'origine allemande, et se mit à passer chez elle presque tout son temps.

Pendant l'été de 1853 on ne le vit point à Kountsovo ; il resta à Moscou, en prétextant la nécessité d'une cure d'eaux minérales, pour ne pas se séparer de la veuve. Cependant, ses conversations avec cette femme étaient fort bornées : il discutait surtout avec elle sur la possibilité de prévoir la pluie ou le beau temps, etc. Quelqu'un l'appela un jour « frondeur ». Cette dénomination lui plut. « Oui, « pensait-il, avec un pli de satisfaction au coin des lèvres, « je ne suis pas facile à convaincre, moi ; on ne m'en donnera pas à garder. »

La « fronde » de Nicolas Artemïevitch consistait en ce que, si l'on prononçait par exemple

le mot « nerfs », il demandait aussitôt : « Qu'est-ce que les nerfs ? » Si quelqu'un constatait devant lui les progrès de l'astronomie, il ne manquait pas de dire : « Vous croyez donc à cette science-là ? » Quand enfin il voulait terrasser définitivement son adversaire, il lui suffisait de dire : « Des phrases, tout cela ! » Il faut avouer qu'à plusieurs personnes ces sortes de répliques paraissaient (et paraissent encore aujourd'hui) péremptoires. Et Nicolas Artemïevitch n'aurait jamais soupçonné qu'Augustina Christianovna l'appelait, dans ses lettres à sa cousine Théodolinda Petersilius, *mein Pinselchen*[1].

La femme de Nicolas Artemïevitch, Anna Wassilïevna, petite, mince, aux traits délicats, était de complexion mélancolique ; à la pension, elle faisait de la musique et lisait des romans ; puis elle se passionna pour la toilette ; mais cela ne dura pas longtemps. Elle voulut ensuite élever sa fille, s'en fatigua bientôt comme du reste. Laissant ce soin à une gouvernante, elle finit par passer tout son temps à s'affliger et à se procurer de légères émotions. Sa santé avait été altérée par la naissance d'Hélène Nikolaevna. Elle n'eut plus d'enfant. Nicolas Artemïevitch faisait sou-

1. Mon petit nigaud.

vent allusion à cette circonstance pour excuser ses relations avec Augustina Christianovna. L'infidélité de son mari attristait beaucoup Anna Wassilïevna; ce qu'elle ne put surtout pardonner, ce fut de le voir donner en cachette à l'Allemande deux chevaux gris, appartenant à son haras particulier, à elle Anna Vassilïevna. Elle n'adressa jamais un reproche direct à Nicolas Artemïevitch; mais elle confiait tous ses secrets chagrins à tous les gens de la maison, et même à sa fille.

Anna Vassilïevna ne sortait pas volontiers, elle aimait les visites et le papotage des salons. La laissait-on seule, elle tombait malade. C'était un cœur aimant et tendre que la vie avait bien vite vaincu.

Pavel Iakovlevitch Schoubine, l'un de ses parents éloignés, était fils d'un fonctionnaire de Moscou. Les frères de Pavel entrèrent à l'école des cadets; lui, le plus jeune, le benjamin de sa mère, garçon de frêle santé, resta à la maison. On le destinait aux études universitaires, et on le soutenait non sans peine au lycée. Dès son âge le plus tendre, il montrait déjà des dispositions pour la sculpture. Le gros sénateur Volguine remarqua un jour chez sa tante une statuette du jeune artiste, qui avait alors seize ans,

et il manifesta l'intention de protéger ce jeune talent. La mort inattendue du père de Pavel faillit changer tout son avenir. Le sénateur, protecteur des arts, se contenta de lui faire cadeau d'un buste d'Homère en albâtre, et ce fut tout; mais Anna Vassilïevna fournit de l'argent, de sorte qu'il put, à l'âge de dix-neuf ans et bien péniblement, être admis comme élève à la Faculté de médecine.

Pavel n'avait aucun goût pour la médecine, mais, d'après les règlements de ce temps, il lui était impossible de choisir une autre Faculté; il espérait d'ailleurs apprendre l'anatomie. Il n'apprit rien et ne put passer ses examens de première année; il sortit alors de l'école pour s'adonner entièrement à sa vocation. Il travailla avec ferveur, mais d'une manière intermittente, errant aux environs de Moscou, moulant et dessinant des portraits de jeunes paysannes. Il se lia avec toutes sortes de gens d'âges différents et d'inégales positions, particulièrement avec modeleurs italiens, et ne reconnaissait aucun maître. Il avait véritablement du talent : on commençait à répéter son nom à Moscou. Sa mère, Parisienne de naissance, d'une famille distinguée, une bonne et intelligente femme, lui apprit le français. Elle veillait sur lui et le soignait jour et nuit; il était

son orgueil, et, en mourant jeune de la phtisie, elle obtint d'Anna Vassilïevna la promesse qu'elle le prendrait chez elle. Il avait déjà à cette époque vingt ans passés. Anna Vassilïevna réalisa ce suprême désir, et lui donna, dans une des ailes de la villa, une petite chambre.

IV

« Venez donc dîner, venez, prononça d'une voix dolente la maîtresse de maison, et tous la suivirent dans la salle à manger.

— Asseyez-vous auprès de moi, Zoé, dit Anna Vassilïevna; toi, Hélène, occupe-toi de notre hôte, et toi, Paul, je t'en prie, sois sage, et ne taquine pas Zoé, j'ai mal à la tête. »

Schoubine leva encore les yeux au ciel; Zoé lui répondit par un demi-sourire. Cette Zoé, ou plus exactement Zoïa Nikitichna Müller, était une charmante Allemande russe, aux yeux un peu louches, au nez un peu tordu, avec de toutes petites lèvres rouges; blonde, potelée. Elle chantait, assez bien, des romances russes, jouait correctement sur le piano de la musique brillante ou sentimentale, s'habillait avec un certain goût,

mais avec une puérile recherche de correction.

Anna Wassilïevna la gardait presque toujours auprès d'elle, quoiqu'elle l'eût prise comme demoiselle de compagnie pour sa fille. Hélène ne s'en plaignait pas : elle ne savait absolument pas de quoi parler avec Zoïa, quand il leur arrivait de se trouver ensemble en tête à tête.

Le dîner se prolongea assez longtemps. Berséneff entretint Hélène de sa vie à l'Université, de ses projets et de ses espérances; Schoubine écoutait en silence, mangeait avec avidité, et jetait de temps à autre des regards tristement comiques sur Zoïa, laquelle lui répondait toujours par le même sourire flegmatique. Après le dîner, Hélène, Berséneff et Schoubine allèrent se promener au jardin; Zoïa les suivit un instant des yeux et, après un léger haussement d'épaules, s'assit au piano. Anna Wassilïevna lui demanda d'abord : « Pourquoi n'allez-vous pas aussi vous promener? » et sans attendre une réponse, elle ajouta : « Jouez-moi quelque chose de triste...

— La *Dernière Pensée* de Weber? fit Zoïa.

— Ah oui, de Weber, » dit Anna Wassilïevna, en s'affaissant dans un fauteuil; et une larme parut sur ses cils.

Cependant Hélène mena les deux amis à un

kiosque d'acacias, avec une table de bois au milieu et des tabourets autour. Schoubine inspecta les lieux, battit quelques entrechats, puis leur dit mystérieusement : « Attendez! » Il courut dans sa chambre, en rapporta un morceau d'argile, et tout en balançant la tête, en faisant des grimaces et en bavardant, il se mit à modeler le masque de Zoïa.

« Toujours la même histoire! fit Hélène en jetant un coup d'œil sur son travail, et elle se détourna vers Berséneff pour continuer la conversation du dîner.

— La même histoire, repartit Schoubine; mais n'est-ce point un sujet inépuisable? Elle était insupportable aujourd'hui.

— Pourquoi cela? demanda Hélène; on croirait vous entendre parler d'une méchante et désagréable vieille. Une jeune et jolie fille...

— Certainement, interrompit Schoubine; elle est jolie, très jolie; je suis certain que tout passant qui l'aperçoit ne peut s'empêcher de se dire : Voilà une jeune fille avec qui il serait agréable... de danser une polka; je suis persuadé aussi qu'elle le sait et que cela lui fait plaisir... A quoi servent alors ces manières, cette modestie? Du reste, vous savez ce que je veux dire, ajouta-t-il

entre ses dents, mais vous êtes préoccupée d'autre chose à présent. »

Schoubine écrasa d'un coup de poing la figure de Zoïa, et, comme dépité, il se remit à pétrir et à repétrir fébrilement sa terre glaise.

« Ainsi, vous voudriez devenir professeur de l'Université? demanda Hélène à Berséneff.

— Oui, répondit-il, en cachant ses mains rouges entre ses genoux; c'est mon rêve. Certes, je sais qu'il me manque encore beaucoup pour être à la hauteur... je veux dire que je suis encore insuffisamment préparé, mais j'espère obtenir la permission d'aller à l'étranger; j'y resterai trois ou quatre ans, s'il le faut, et alors... »

Il s'arrêta, regarda la terre, puis leva vivement les yeux et arrangea ses cheveux en souriant d'un air gêné. Quand Berséneff parlait à une femme, les paroles lui sortaient de la bouche plus péniblement que jamais, et le sifflement de ses dents se faisait plus intense.

« Vous désirez enseigner l'histoire? demanda Hélène.

— Oui, ou la philosophie, si c'est possible, ajouta-t-il d'un ton plus bas.

— Il est, dès maintenant, ferré comme un diable sur la philosophie, remarqua Schoubine, en traçant de ses ongles des lignes profondes

dans l'argile; — à quoi bon aller à l'étranger?

— Et vous serez tout à fait content de cette situation? demanda Hélène, accoudée, et le regardant bien en face.

— Tout à fait, Hélène Nikolaevna, tout à fait. Quelle destinée meilleure peut-on choisir? Songez donc! marcher sur les traces de Timothée Nikolaevitch... La seule pensée d'une semblable destinée me rend heureux et me cause un trouble, oui... un trouble, par lequel... qui provient de la conscience de mon insuffisance. Feu mon père a béni ma carrière... je n'oublierai jamais ses dernières paroles.

— Votre père est mort cet hiver?

— Oui, Hélène Nikolaevna, en février.

— On dit, continua Hélène, qu'il a laissé le manuscrit d'un remarquable ouvrage. Est-ce vrai?

— Oui; c'était un homme excellent. Vous l'auriez aimé, Hélène Nikolaevna.

— J'en suis certaine. Et quel est le sujet de cet ouvrage?

— Dire, en quelques mots, le sujet de cet ouvrage, Hélène Nikolaevna, serait un peu difficile. Mon père était un homme très savant, un schellingien; ses expressions n'étaient pas toujours bien claires.

— André Pétrovitch, interrompit Hélène, excusez mon ignorance, qu'est-ce donc qu'un schellingien? »

Berséneff eut un léger sourire.

« Schellingien, cela veut dire un partisan de Schelling, le philosophe allemand. Et sa doctrine consiste...

— André Pétrovitch! s'écria Schoubine, mais par Dieu! aurais-tu l'intention de faire à Hélène Nicolaevna une leçon sur Schelling? Ah! grâce!

— Pas une leçon, balbutia Berséneff en rougissant, je voulais...

— Et pourquoi pas une leçon, riposta vivement Hélène. Vous et moi, Pavel Iakovlevitch, nous avons encore bien besoin de leçons. »

Schoubine la regarda et se mit à rire.

« De quoi riez-vous? » demanda-t-elle froidement et d'un ton presque offensant.

Schoubine se tut.

« Allons, ne vous fâchez pas, dit-il quelques instants après; j'ai tort. Mais vraiment, quel plaisir y a-t-il à s'entretenir de philosophie, à présent, par un temps pareil, sous ces arbres! Parlons plutôt de rossignols, de roses, d'yeux qui brillent et de sourires.

— Oui, et de romans français, et de chiffons de dames, continua Hélène.

— Parfaitement, et de chiffons s'ils sont jolis.

— Bien; mais si nous ne voulons pas causer chiffons? Vous vous flattez d'être un artiste libre; pourquoi alors attentez-vous à la liberté d'autrui? Et puis, permettez-moi de vous demander pourquoi, avec de tels goûts, vous dédaignez Zoïa. Il vous serait très aisé de parler avec elle de chiffons et de roses. »

Schoubine rougit tout à coup et se leva de son banc.

« Ah! c'est ainsi! commença-t-il d'une voix nerveuse. Je comprends votre allusion; vous me renvoyez à elle, Hélène Nikolaevna. Autrement dit, je suis de trop ici?

— Je n'ai pas eu la pensée de vous renvoyer.

— Vous voulez dire, continua avec emportement Schoubine, que je ne suis pas digne d'une autre société que Zoïa, que nous faisons la paire, que je suis aussi vide, aussi absurde, aussi futile que cette doucereuse petite Allemande; n'est-ce pas? »

Hélène fronça le sourcil.

« Vous n'avez pas toujours eu d'elle cette opinion, Pavel Iakovlevitch, remarqua-t-elle.

— Ah! un reproche! un reproche à présent! Eh bien! oui, je ne le cache pas, il y a eu un moment, juste un moment, où ces fraîches, ces ba-

nales joues... Mais si je voulais riposter et vous rappeler... Adieu, ajouta-t-il tout à coup, je suis sur le point d'en dire beaucoup trop long. »

Et, jetant le semblant de tête qu'il venait d'ébaucher, il s'échappa du kiosque et rentra dans sa chambre.

« Un enfant, dit Hélène, en le suivant des yeux.

— Un artiste, corrigea avec un doux sourire Berséneff. Tous les artistes sont ainsi. Il faut leur pardonner leurs caprices : ils ont le droit d'en avoir.

— Oui, répliqua Hélène, mais Pavel n'a encore rien fait pour prouver son droit. Qu'est-ce qu'il a produit jusqu'à présent? Donnez-moi le bras et promenons-nous dans cette allée. Il nous a interrompus. Nous parlions de l'ouvrage de votre père ».

Berséneff offrit son bras à Hélène et ils allèrent par le jardin; la conversation interrompue si vite ne put se renouer. Berséneff repartit sur son avenir dans le professorat et sur l'emploi qu'il ferait de son activité. Il marchait près d'Hélène, lentement, sans oser la regarder, et, toujours maladroit, il la heurtait parfois de l'épaule. Il parlait pourtant sans trop d'embarras, en termes simples et précis, et, dans ses yeux, errant sur les

troncs d'arbres, le sable des allées ou les herbes, se reflétait le serein attendrissement des sentiments élevés, tandis que dans sa voix calme on sentait la joie de l'homme sûr de pouvoir confier toutes ses pensées à un être cher. Hélène l'écoutait avec attention, à demi tournée vers lui ; elle ne quittait pas du regard ce visage un peu pâli, cet œil amical et franc qui fuyait pourtant celui de la jeune fille. Quelque chose de tendre, de droit, de bon, tenait l'esprit d'Hélène sous le charme et s'épanchait comme un flot dans son cœur...

V

La nuit tombait et Schoubine ne sortait pas de sa chambre. Il faisait déjà tout à fait sombre et le croissant de la lune s'élevait très haut, la voie lactée blanchissait, les astres se multipliaient, quand Berséneff, après avoir salué Anna Wassilïevna, Hélène et Zoïa, vint frapper à la porte de son ami, et la trouva fermée.

« Qui est là? fit la voix de Schoubine.

— Moi, répondit Berséneff.

— Que veux-tu?

— Ouvre-moi, Pavel. Trêve de bouderies. N'es-tu pas honteux?

— Je ne boude pas; je dors et rêve de Zoïa.

— Je t'en prie, assez! tu n'es pas un enfant; laisse-moi entrer; j'ai à causer avec toi.

— N'as-tu donc pas assez causé avec Hélène?

— Assez! donc, assez! ouvre-moi!... »

Schoubine répondit par un ronflement. Berséneff haussa les épaules, s'éloigna et prit le chemin de chez lui.

La nuit était chaude et extraordinairement silencieuse. On eût dit que toutes choses écoutaient et guettaient, et Berséneff, enveloppé de cette immobile obscurité, s'arrêtait involontairement et écoutait, guettait, lui aussi. Un bruissement pareil au frou-frou d'une robe s'entendait par moments dans les feuillages élevés des arbres, et éveillait chez Berséneff une étrange sensation de douceur et de terreur mêlées. De courts frissons faisaient tressaillir les muscles de son visage. Une larme, soudain, perla dans ses yeux. Il eût voulu s'élever dans l'espace et le traverser silencieux, furtif, inaperçu... Un souffle pénétrant le frappa de côté, Berséneff se redressa. Un hanneton endormi tomba d'une branche et s'aplatit sur la route. Berséneff fit un léger « ha! » et s'arrêta encore. Puis, il se mit à songer à Hélène, et toutes ces sensations fugitives disparurent. Il ne lui resta que l'impression vivifiante de la marche et de la fraîcheur de la nuit. Son âme était toute pleine de l'image de la jeune fille. Il allait, la tête baissée, et se remémorait ses phrases et ses questions.

Un bruit de pas précipités se fit entendre derrière lui. Il tendit l'oreille. Quelqu'un courait, quelqu'un le rejoignait. On entendit un halètement essoufflé, et tout à coup, du cercle d'ombre noire que projetait un grand arbre, sortit sans chapeau, les cheveux en désordre, tout pâle à la lueur de la lune, Schoubine.

« Je suis bien aise que tu aies pris ce chemin, parvint-il à dire, tout en soufflant, je n'aurais pu dormir de la nuit si je ne t'avais pas rejoint. Donne-moi la main. Tu rentres?

— Oui.

— Je te reconduis.

— Sans chapeau ?

— Ça ne fait rien. Sans chapeau ni cravate. Il fait chaud à présent. »

Les deux amis firent quelques pas.

« N'est-ce pas que j'ai été très bête aujourd'hui ? demanda brusquement Schoubine.

— Franchement, oui. Je n'y ai rien compris. Jamais je ne t'ai vu comme ça. Pourquoi t'es-tu fâché, mon Dieu ? Quelles niaiseries!

—Hum, grogna Schoubine. Tu dis niaiseries? Ce n'en sont pas pour moi. Vois-tu, ajouta-t-il, je dois te faire remarquer que moi... que... Penses-en ce que tu voudras... Je... Hé bien, oui, je suis amoureux d'Hélène.

— Toi, amoureux d'Hélène! exclama Berséneff en s'arrêtant.

— Oui, continua Schoubine avec une indifférence affectée. Cela t'étonne? Je te dirai plus : jusqu'à cette soirée j'ai pu espérer qu'elle m'aimerait un jour; mais aujourd'hui j'ai acquis la certitude que je n'ai plus rien à espérer. Elle en aime un autre.

— Un autre? Qui donc?

— Qui? toi, s'écria Schoubine; et il lui frappa sur l'épaule.

— Moi!

— Toi. »

Berséneff recula de deux pas et resta immobile.

Schoubine le regarda fixement.

« Cela t'étonne? Tu es un jeune homme modeste. Mais elle t'aime. Quant à cela, tu peux être tranquille.

— Quelle sottise nous débites-tu là? finit par dire avec dépit Berséneff.

— Ce n'est point une sottise. Du reste, pourquoi nous sommes-nous arrêtés? Avançons. On parle mieux en marchant. Il y a longtemps que je la connais et je la connais bien; je ne me suis point trompé. Tu lui vas. Dans le temps c'est moi qui lui plaisais. Mais je suis trop léger pour

elle; toi, tu es sérieux, tu es un homme propre au moral et au physique; toi... attends, je n'ai pas fini, toi, tu es un enthousiaste modérato-consciencieux, un véritable représentant de ces bonzes de la science, par lesquels... non pas par lesquels, par la grâce desquels la classe moyenne de la noblesse russe est si justement honorée! Et puis Hélène m'a surpris dernièrement baisant la main de Zoïa!

— De Zoïa?

— Oui, de Zoïa. Que veux-tu, elle a de si jolies épaules...

— Des épaules?...

— Oui, des épaules, des mains, n'est-ce pas la même chose? Hélène m'a interrompu au milieu de cette libertine occupation, après dîner, et, avant le dîner, j'avais querellé Zoïa. Malheureusement, Hélène ne comprend pas tout ce qu'il y a de logique dans ces inconséquences. Là-dessus, toi tu arrives; tu as la foi... Quelle foi as-tu, au fait? Tu rougis, tu t'embarrasses, tu l'ennuies de Schiller, de Schelling (elle recherche d'ailleurs les grands hommes). A toi la victoire, et moi infortuné, je tâche de rire, et... pourtant... »

Schoubine se mit à pleurer. Il s'écarta quelque peu, s'assit par terre, et se prit les cheveux.

Berséneff s'approcha de lui.

« Pavel, fit-il, quel enfantillage ! Qu'as-tu aujourd'hui ? Dieu sait les insanités qui te passent par la tête, et tu pleures ! Il me semble vraiment que tu joues la comédie. »

Schoubine leva la tête. La lune faisait briller les larmes sur ses joues et son visage souriait.

« André Pétrovitch, dit-il, tu penseras de moi ce que tu voudras. Je suis prêt même à convenir que c'est un accès d'hystérie ; mais, par Dieu, j'aime Hélène et Hélène t'aime. D'ailleurs, j'ai promis de t'accompagner jusque chez toi et il faut tenir ma promesse. »

Il se leva.

« Quelle nuit ! argentée, sombre, jeune ! comme c'est bon pour celui qui est aimé ! Quel charme de ne pas dormir ! Tu dormiras, André Pétrovitch ? »

Berséneff ne répondit pas et hâta le pas !

« Pourquoi courir ainsi ? continua Schoubine. Crois-moi, tu n'auras pas une seconde nuit pareille dans ta vie, et, chez toi, c'est Schelling qui t'attend. Il t'a été utile aujourd'hui, c'est vrai ; mais c'est égal, ne te presse pas, chante si tu peux, chante à pleine gorge, et, si tu ne peux pas, ôte ton chapeau, redresse la tête et souris aux étoiles. Elles te regardent toutes et ne regardent que toi. Les étoiles ne font pas autre chose que

de regarder les amoureux. C'est ce qui les rend si charmantes. Tu es amoureux, André Pétrovitch ?... Tu ne réponds pas... Pourquoi ne réponds-tu pas ? fit de nouveau Schoubine. Ah ! si tu te sens heureux, garde le silence, garde le silence, garde le silence ! Moi je bavarde, parce que je ne suis qu'un misérable dédaigné, un jongleur, un pitre, un artiste. Quelles ivresses je boirais dans ces courants de la nuit, sous ces étoiles, sous ces diamants, si je me savais aimé !... Berséneff, es-tu heureux, toi ? »

Berséneff continuait à ne pas répondre, et marchait vite sur la route unie. Devant eux, entre les arbres, scintillaient les lumières du village qu'il habitait. Ce village ne se composait que d'une dizaine de petites villas. A droite du chemin, dès les premières habitations, sous les branches étendues de deux bouleaux, se trouvait une petite boutique. Les volets des fenêtres y étaient déjà tous clos, mais une large échappée de lumière sortait en éventail de la porte ouverte, éclairant l'herbe foulée, et jusqu'aux sommets des arbres, faisant resplendir d'une lumière intense l'envers des feuilles. Une jeune fille, qui semblait une bonne, était dans la boutique, le dos tourné à la porte, et marchandait avec le pa-

tron. Couvrant sa tête, et retenu au menton par son bras nu, un fichu rouge laissait à peine entrevoir une joue ronde et un col fin. Les jeunes gens apparurent dans le cercle lumineux. Schoubine regarda dans l'intérieur du magasin et cria : « Annouchka ! »

La jeune fille se retourna vivement et montra un joli visage, un peu trop large, mais très frais, des yeux gris et gais, et des sourcils noirs.

« Annouchka ! » refit Schoubine. La jeune fille le regarda plus attentivement, surprise, embarrassée, et, sans achever ses emplettes, elle descendit en hâte le petit escalier, filant prestement, presque sans tourner la tête, et gagna le côté gauche de la route. Le boutiquier rentra, indifférent à tout comme le sont les petits marchands de la campagne, toussota, bâilla en la voyant partir, et Schoubine se tourna vers Berséneff en lui disant : « C'est que... vois-tu... je connais ici une famille... c'est de chez eux... Ne va pas penser... » Et, sans achever, il courut après la fugitive.

« Essuie au moins tes larmes ! » lui cria Berséneff, sans pouvoir s'empêcher de rire.

Mais quand il fut de retour chez lui, toute trace de gaieté avait disparu de son visage ; il ne riait plus. Sans rien croire de ce que lui avait dit Schoubine, Berséneff demeurait inquiet,

« Pavel a voulu me mystifier, pensait-il, mais elle aimera un jour... Et qui aimera-t-elle ? » Berséneff avait dans la chambre un piano, petit, vieux, aux sons agréables et doux, mais médiocrement justes. Berséneff s'assit et frappa quelques accords. Comme toute l'aristocratie russe il avait appris la musique dans sa jeunesse, et, comme toute l'aristocratie, il jouait très mal. Mais il aimait passionnément la musique. A vrai dire, il aimait en elle, non pas l'art, ou la forme dans laquelle elle s'exprime, — les symphonies, les sonates, les opéras même l'accablaient d'ennui, — il aimait les sensations vagues, douces, indéterminées, et tout ce que suggère dans l'âme l'harmonie coulant à pleins bords.

Il resta plus d'une heure au piano en répétant plusieurs fois les mêmes phrases, en tâtonnant pour en trouver d'autres. Il s'arrêtait et s'éternisait sur des septièmes diminuées. Son cœur était gros et ses yeux se remplirent de larmes, et il pleura sans honte dans l'obscurité. « Pavel a raison, pensa-t-il, je pressens que cette soirée ne se renouvellera pas. » Il se leva enfin, alluma sa bougie, mit sa robe de chambre, attira le deuxième volume de l'*Histoire des Hohenstauffen* de Raumer et, après deux soupirs, il commença de lire avec une extrême attention.

VI

Cependant, rentrée dans sa chambre, Hélène s'était approchée de la fenêtre ouverte et s'y était accoudée. Chaque soir elle passait ainsi un quart d'heure à la fenêtre; elle s'entretenait alors avec elle-même et se rendait compte de tout ce qui lui était arrivé dans la journée.

Elle venait d'avoir vingt ans. C'était une grande jeune fille au visage pâle; brune de teint, ses grands yeux gris entourés de petites taches de rousseur s'abritaient sous des sourcils très arqués; son front et son nez étaient réguliers; sa bouche petite et son menton légèrement en pointe; sa natte blond foncé descendait très bas au-dessous d'un cou très fin. Dans tout son être, dans l'expression attentive et un peu craintive de son visage, dans son clair et changeant re-

gard, dans son sourire en quelque sorte forcé, dans sa voix modérée et inégale on sentait quelque chose de nerveux, de magnétique, de heurté, de saccadé, enfin quelque chose qui ne devait pas plaire à tout le monde et qui devait même sembler antipathique à quelques-uns. Elle avait des mains effilées, roses, aux doigts longs, et aussi de petits pieds. Elle marchait toujours vite, presque avec élan, le buste un peu penché en avant.

Cette jeune plante avait poussé d'une manière étrange. D'abord elle avait adoré son père, puis elle s'était prise de passion pour sa mère, puis refroidie pour les deux, surtout pour son père. Dans les derniers temps elle traitait sa mère comme une aïeule malade, et son père dont elle avait été l'orgueil autrefois, alors qu'elle passait pour un enfant prodige, la craignait depuis qu'elle était une grande jeune fille; il prétendait que c'était une républicaine exaltée. Dieu sait à qui elle ressemblait! Les faiblesses la révoltaient; la sottise l'irritait; « pour rien au monde » elle n'aurait pardonné un mensonge; ses exigences ne connaissaient aucun frein; ses prières mêmes se mêlaient de reproches. Si un homme se perdait dans son esprit, son jugement ne se faisait pas attendre, pas assez, et cet homme n'existait

plus pour elle. Toutes ses impressions étaient vives jusqu'à lui blesser l'âme. La vie n'était pas facile pour elle.

La gouvernante à laquelle Anna Wassilïevna avait confié la fin de son éducation, — éducation, remarquons-le entre parenthèses, que la bonne dame n'avait même pas commencée, — était une Russe, fille d'un employé concussionnaire ruiné, institutrice au cœur sensible, un être bon et faux. Elle avait passé sa vie à s'amouracher à droite et à gauche, et, vers sa cinquantième année (lorsque Hélène avait dix-sept ans), elle finit par épouser un officier qui s'empressa de la planter là. La gouvernante raffolait de littérature et même faisait quelquefois des vers. Elle donna à Hélène le goût de la lecture; mais la lecture seule ne satisfaisait pas la jeune fille. Depuis son enfance, elle avait soif d'activité, soif de bienfaisance. Les pauvres, les affamés, les malades, l'intéressaient, la préoccupaient, la tourmentaient. Elle en voyait dans ses rêves, s'enquérait des malheureux chez ses connaissances, et apportait à ses aumônes beaucoup de soin, une gravité involontaire, presque de la passion. Toutes les bêtes opprimées, les maigres chiens errants, les petits chats condamnés à l'eau, les moineaux tombés du nid, les insectes même

et les reptiles trouvaient grâce et protection auprès d'Hélène. Elle leur donnait de ses mains à manger sans répugnance. Sa mère la laissait libre; en revanche son père la querellait fréquemment au sujet de ses tendresses vulgaires pour les animaux et se plaignait qu'on ne pût circuler dans la maison à cause de l'affluence des chats et des chiens. « Lenotchka, criait-il parfois, viens vite, voici une araignée qui suce une mouche, viens délivrer cette infortunée! » Et Lenotchka, toute bouleversée, accourait, délivrait la mouche, lui décollait les pattes. « Hé bien, maintenant, laisse-toi piquer puisque tu es si bonne, » remarquait ironiquement le père; mais elle ne l'écoutait pas.

Vers sa dixième année, Hélène fit connaissance avec une jeune fille pauvre, Katïa. Elle avait avec elle des rendez-vous clandestins au jardin, lui apportait des douceurs, lui faisait cadeau de chiffons et de pièces de dix kopeks; quant aux jouets, Katïa n'en voulait pas. Hélène s'asseyait près d'elle, sur la terre nue, dans le fourré, derrière une touffe d'ortie, et toute glorifiée dans son humilité, elle goûtait à son pain sec et écoutait ses histoires.

Katïa avait une tante, méchante vieille qui la battait souvent et que Katïa détestait. Katïa par-

lait sans cesse de ses projets de fuite et de vie *sous le ciel bleu.* Avec une secrète admiration et un peu de terreur, Hélène s'imprégnait de ces choses nouvelles, inconnues; elle dévorait des yeux Katïa, et tout en elle, ses regards vifs, noirs, presque fauves, ses mains brunies par le soleil, sa petite voix sourde, les déchirures de sa robe, tout en elle semblait à Hélène extraordinaire, presque sacré. Rentrée dans sa chambre, Hélène rêvait longtemps à la pauvreté, à la liberté *sous le ciel bleu.* Elle se voyait allant un bâton de noyer, ceignant une sacoche et s'enfuyant avec Katïa. Elle se voyait allant par les chemins, une couronne de bluets sur la tête (elle avait un jour vu Katïa dans cet équipage); si quelqu'un de sa famille entrait alors dans sa chambre, Hélène se mettait à l'écart et le regardait de travers. Un jour de pluie, où elle était allée voir Katïa, elle revint sa robe toute tachée. Son père s'en aperçut et la traita de sale, de paysanne. Elle rougit et elle sentit en son cœur un mélange de hauteur et de crainte. Katïa lui chantait souvent une chanson moitié sauvage, moitié militaire. Hélène apprit cette chanson... Anna Wassilïevna la surprit plusieurs fois à la chanter et se fâcha.

« Où as-tu appris cette vilaine chose ? » demanda-t-elle à sa fille. Celle-ci se borna à regar-

der sa mère silencieusement. Elle se jurait de se laisser couper en morceaux plutôt que de révéler son secret, et de nouveau elle sentait hauteur et crainte en son âme. Du reste, ses relations avec Katïa ne durèrent pas longtemps; la pauvre fille eut un accès de fièvre chaude qui l'emporta en quelques jours.

Ce fut un grand chagrin pour Hélène, et elle fut plusieurs nuits sans dormir. Elle avait encore dans l'oreille les dernières paroles de la jeune fille et il lui semblait toujours s'entendre appeler par quelqu'un.

Et les années passèrent. Comme une source sous la neige, vive et silencieuse, coulait la jeunesse d'Hélène dont l'apparente tranquillité cachait des tourments et des luttes intérieures. Elle n'eut pas d'amies. Aucune des jeunes filles qui fréquentaient la maison des Stakhoff ne lui plaisait. Presque affranchie de l'autorité paternelle dès seize ans, vivant à sa guise, presque toujours seule, elle devint quasi indépendante. Mais elle eut alors de pénibles ardeurs allumées et éteintes sans motifs. Elle s'ennuyait comme un oiseau en cage, et pourtant il n'y avait point de cage. Personne ne la gênait, personne ne la retenait, et elle aspirait à la liberté et languissait. Il lui arrivait de ne pas se comprendre elle-même et de se faire

peur. Tout ce qui l'entourait lui paraissait dépourvu de sens, incompréhensible. « Comment vivre sans amour? et il n'y a personne à aimer! » pensait-elle, et elle avait peur de ses pensées et de ses sensations. A dix-huit ans, elle faillit mourir d'une fièvre maligne. Son organisation saine et vigoureuse, profondément ébranlée, en demeura longtemps chancelante. La dernière trace de la maladie disparut enfin, mais le père d'Hélène Nikolaevna ne put jamais depuis parler des nerfs de sa fille sans irritation. Il venait parfois à l'esprit d'Hélène qu'elle désirait quelque chose que personne ne désire, à quoi personne ne pense dans toute la Russie. Puis elle se calmait, riait d'elle-même, passait des jours sans souci, et tout à coup quelque chose de fort, d'innomé qu'elle ne pouvait vaincre, recommençait à bouillir en elle. L'orage passait, ses ailes, fatiguées sans avoir pris l'essor, s'abattaient; mais ces emportements lui coûtaient cher, et quoiqu'elle s'efforçât de cacher tout ce qui se passait en elle, le trouble de son âme agitée se trahissait sous un calme apparent; ses parents avaient raison de hausser souvent les épaules, de s'étonner, de ne pas comprendre ses « étrangetés ».

Le jour où notre récit commence, Hélène resta

plus longtemps que d'ordinaire auprès de sa fenêtre. Elle songea beaucoup à Berséneff et à la conversation qu'elle avait eue avec lui. Il lui plaisait fort, elle croyait à la chaleur de ses sentiments et à la pureté de ses intentions. Jamais il ne lui avait parlé comme ce soir-là. Elle se rappela l'expression de ses yeux timides, de son sourire, et elle sourit elle-même, et devint rêveuse; mais ce n'était déjà plus à lui qu'elle rêvait. Elle se mit à sonder « la nuit » à travers la fenêtre ouverte. Longtemps elle regarda le ciel bas et sombre; puis se leva, chassa d'un mouvement de tête les cheveux qui couvraient son visage et sans savoir ce qu'elle faisait, elle tendit vers le ciel ses mains nues et glacées. Enfin, elle laissa tomber ses bras, se mit à genoux devant son lit, enfouit sa figure dans l'oreiller et, malgré tous les efforts qu'elle fit pour résister aux sentiments dont elle était envahie, elle se mit à pleurer étrangement de chaudes larmes incomprises.

VII

Le lendemain, vers midi, Berséneff partit en voiture pour Moscou. Il voulait toucher de l'argent à la poste, acheter quelques livres et en même temps voir Insaroff et lui parler. L'idée d'inviter Insaroff à s'installer à la villa était venue à Berséneff pendant son dernier entretien avec Schoubine, mais il ne trouva pas tout de suite "étudiant à Moscou; Insaroff avait déménagé et son nouveau logement était difficile à découvrir; il était situé dans la cour de derrière d'une vilaine maison en pierre bâtie à l'instar de Saint-Pétersbourg entre Arbate et Povarskaïa. En vain Berséneff erra de perrons en perrons malpropres, en vain interpella-t-il le dvornik. Le dvornik de Saint-Pétersbourg cherche à se rendre invisible aux visiteurs; à Moscou c'est

neff.
che-
ra à
gré-
sans
urna
chèr
han-
eut
logis
ccu-
r qui
nar-
csque
fenê-
autre
ndue
é un

eff au
il ne
Ah!

serra
à la
ceyez-
table

« Vous voyez quel désordre il y a chez moi, ajouta Insaroff en montrant un tas de papiers et de livres à terre, je n'ai pas encore fini d'emménager, je n'ai pas encore eu le temps.

Insaroff parlait un russe très correct, il prononçait chaque mot avec force et clarté, mais dans sa voix agréable, quoique gutturale, on percevait quelque chose qui n'était pas russe. L'origine étrangère d'Insaroff (il était Bulgare) se révélait davantage encore dans son extérieur. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, maigre, musculeux, à la poitrine creuse, aux mains puissantes; les traits de son visage étaient accusés, le nez bossu, les cheveux dressés, d'une nuance bleu noir, un front de médiocre élévation, des yeux petits, enfoncés, le regard droit et des sourcils touffus. Quand il souriait, de belles dents blanches brillaient un moment à travers ses lèvres minces, dures et trop nettement dessinées. Il était enveloppé d'une redingote vieille mais propre, boutonnée jusqu'au col.

« Pourquoi avez-vous quitté votre ancien logement? demanda Berséneff.

— Celui-ci est moins cher et plus près de l'Université.

— Mais nous sommes en vacances; et quel plaisir trouvez-vous à vivre à la ville l'été? Il fal-

lait louer à la campagne, puisque vous étiez décidé à déménager. »

Insaroff ne répondit pas et offrit une pipe à Berséneff, en s'excusant de n'avoir ni cigares ni cigarettes. Berséneff alluma la pipe.

« Moi, continua-t-il, j'ai loué une petite maison près de Kountsovo. Ce n'est pas cher et c'est très commode. Il me reste même une chambre libre en haut. »

Insaroff ne souffla mot.

Berseneff lança une bouffée.

« J'ai même pensé, reprit-il, que s'il se trouvait quelqu'un, vous par exemple, pensais-je... qui voulût... qui acceptât de venir habiter en haut... Comme ce serait beau, alors! Qu'en pensez-vous, Dimitri Nikanorovitch? »

Insaroff fixa sur lui ses petits yeux.

« Vous me proposez de venir habiter dans votre maison?

- Oui, là... en haut, il y a une chambre libre.

- Je vous remercie beaucoup, André Pétrovitch, mais je crois que je n'ai pas le moyen de le faire.

- Comment donc? Pourquoi?

- Mes moyens ne me permettent pas la campagne, je ne puis avoir deux logements à la fois.

— Mais je voulais... commença d'abord Berséneff, et il s'arrêta; — vous n'aurez aucune dépense inutile; cette chambre serait à votre compte, il est vrai, mais la vie est si bon marché!... On pourrait même s'arranger pour manger ensemble, par exemple. »

Insaroff garda le silence. Berséneff se sentait gêné.

« Venez, au moins, me voir un jour, dit Berséneff après un moment; à deux pas de chez moi demeure une famille à laquelle je voudrais bien vous présenter. Quelle idéale jeune fille, si vous saviez, Insaroff! J'ai là aussi un de mes amis intimes, un homme de grand talent avec lequel vous vous entendriez certainement (le Russe aime à servir, à défaut d'autre plat, ses connaissances), ma parole. Venez donc; faites mieux : installez-vous chez moi, sérieusement. Nous travaillerions ensemble, nous lirions... moi, vous savez, je m'occupe d'histoire, de philosophie; tout cela vous intéresse, et j'ai tant de livres! »

Insaroff se leva et fit quelques pas dans la chambre;

« Permettez-moi, fit-il enfin, de vous demander combien vous payez votre maison de campagne?

— Cent roubles.

— Et combien y a-t-il de chambres?

— Cinq.

— Cela fait, si l'on compte bien, vingt roubles par chambre?

— Si l'on compte... mais permettez, je n'ai aucun besoin de cette chambre, elle reste vide, tout simplement.

— C'est possible, mais, écoutez, ajouta Insaroff avec un signe de tête plein de décision et cependant de bonhomie, je ne puis profiter de votre bonne offre que si vous consentez à accepter l'argent de notre compte. Je suis en mesure de payer vingt roubles, d'autant plus que, d'après vos dires, je puis économiser sur tout le reste.

— Certainement, mais vraiment je suis gêné...

— Je ne puis accepter autrement, André Pétrovitch.

— Hé bien, comme vous voudrez; mais que vous êtes entêté! »

Insaroff ne répondit pas.

Les jeunes gens s'entendirent sur le jour du déménagement. On appela le propriétaire qui envoya d'abord une fillette de sept ans, coiffée d'un immense fichu bigarré. Elle écouta avec une sorte d'effroi attentif tout ce que lui dit Insaroff,

et s'en alla sans rien dire; ensuite parut la mère, en état de grossesse avancée, coiffée, elle, d'un fichu microscopique. Insaroff lui expliqua qu'il s'en allait à la campagne près de Kountsovo, qu'il gardait la chambre et lui confiait tous ses effets. La femme du tailleur parut aussi interloquée que sa fille, et s'en fut. Vint enfin le propriétaire. Celui-ci sembla d'abord avoir tout compris et fit seulement, d'un air pensif : « Près de Kountsovo? » Il sortit, puis il rouvrit la porte et cria : « Alors, vous gardez la chambre. » Insaroff le tranquillisa : « Car il faut le savoir, » reprit gravement le tailleur. Et il disparut.

Berséneff retourna chez lui, très content de l'issue de son ambassade. Insaroff l'accompagna jusqu'à la porte avec une amabilité très peu usitée en Russie, puis, quand il se trouva seul, il ôta avec précaution sa redingote et se mit à ranger ses papiers.

VIII

Dans la soirée du même jour, Anna Wassilïevna était assise dans son salon et s'apprêtait à pleurer. Près d'elle se trouvait son mari, et un certain Ouvar Ivanovitch Stakhoff, sous-lieutenant en retraite d'une soixantaine d'années, oncle en troisième ligne de Nicolas Artemïevitch. Cet homme, obèse au point de ne pouvoir bouger, avait de petits yeux jaunes et somnolents, des lèvres épaisses et incolores sur une figure poupine et enflée. Il demeurait toujours à Moscou, depuis qu'il avait pris sa retraite, et vivait de la rente d'un petit capital que lui avait laissé sa femme, d'origine bourgeoise. Il ne faisait rien, et il est probable qu'il ne pensait pas davantage; du moins il gardait ses pensées pour lui. Une fois dans sa vie seulement, il montra une

certaine activité : il eut connaissance par les journaux d'un nouvel instrument exposé à l'Exposition universelle de Londres, le « Kontrobombardon », et il eut la fantaisie de faire venir cet instrument ; il était allé jusqu'à demander où et par quel intermédiaire il fallait dépêcher l'argent.

Ouvar Ivanovitch portait un veston large couleur de tabac et un foulard blanc au cou ; il mangeait beaucoup et souvent ; dans les occasions difficiles, c'est-à-dire chaque fois qu'il avait à émettre une opinion, il faisait manœuvrer convulsivement en l'air les doigts de sa main droite, en allant d'abord du pouce au petit doigt et ensuite du petit doigt au pouce, et il articulait péniblement des « il faudrait... de manière que... »

Ouvar Ivanovitch était assis dans un fauteuil auprès d'une fenêtre et respirait avec difficulté ; Nicolas Artemïevitch marchait, les mains dans ses poches, à grands pas, à travers la chambre ; son visage exprimait le mécontentement : il finit par s'arrêter en hochant la tête.

« Oui, commença-t-il, de notre temps, on élevait les jeunes gens tout autrement. Ils ne se permettaient pas de manquer aux personnes plus âgées qu'eux. A présent, je passe mon

temps à observer et à m'étonner. Peut-être est-ce moi qui ai tort et ont-ils raison; peut-être, mais j'ai tout de même ma manière de voir. Je ne crois pas être imbécile. Qu'en pensez-vous, Ouvar Ivanovitch? »

Ouvar Ivanovitch se borna à le regarder en jouant avec ses doigts.

« Hélène Nikolaevna, par exemple, continua Nicolas Artemïevitch, Hélène Nikolaevna, je ne la comprends pas, c'est vrai. Je n'ai pas le cœur assez haut placé pour elle. Son cœur est si large qu'il embrasse toute la nature, jusqu'au moindre cafard, jusqu'à la plus petite grenouille, en un mot, tout excepté son propre père. C'est bien, je le sais, et je ne m'en mêle plus. Cela vient des nerfs, des hautes études et des voyages dans les nuages, et toutes ces belles choses ne sont pas de notre ressort. Mais M. Schoubine... il est vrai que c'est un artiste étonnant, extraordinaire, je ne le discute pas; et, cependant, qu'il manque à une personne plus âgée que lui, à une personne à laquelle il a des obligations, on peut le dire, à beaucoup d'égards — cela, je l'avoue, dans mon gros bon sens (dit-il en français), je ne puis l'admettre. Je ne suis pas exigeant, par nature, non; mais il y a des limites à tout. »

Anna Wassilïevna sonna, tout agitée. Un

petit groom entra. « Pourquoi Pavel Iakovlevitch ne vient-il pas? fit-elle. Comment se fait-il que je ne puisse pas le voir? »

Nicolas Artemïevitch haussa les épaules.

« Pourquoi l'appelez-vous? je n'exige pas qu'il vienne, je ne le désire même pas.

— Comment, pourquoi? Nicolas Artemïevitch! Il a manqué d'égards pour vous! Peut-être même a-t-il entravé votre cure! Je veux m'expliquer avec lui; je veux savoir en quoi il a pu vous offenser.

— Je vous répète que je n'exige rien. Pourquoi tenez-vous tant... devant les domestiques? »

Anna Wassilïevna rougit légèrement.

« Vous vous trompez, Nicolas Artemïevitch; jamais... devant... les domestiques... Va, Fedïouschka, et fais en sorte que Pavel Iakovlevitch vienne à l'instant.

— Il n'est pas du tout nécessaire, dit entre les dents Nicolas Artemïevitch; et il recommença à faire les cent pas dans la pièce. — Ce n'est pas pour cela que j'en ai parlé.

— Mais, voyons, Pavel doit vous faire des excuses?

— Et pourquoi des excuses? qu'est-ce que des excuses? des phrases!

— Comment! pourquoi faire? Il faut lui apprendre...

— Parlez-lui vous-même, il consentira plus volontiers à vous écouter. Moi, je n'ai rien à lui dire.

— Non, Nicolas Artemïevitch, depuis votre arrivée vous êtes de mauvaise humeur. Vous avez même maigri ces derniers temps, il me semble. Votre régime ne vous réussit pas, je le crains.

— Mon régime m'est nécessaire, remarqua Nicolas Artemïevitch : ma rate n'est pas en bon état. »

A ce moment, Schoubine entra. Il semblait fatigué. Un sourire légèrement ironique errait sur ses lèvres.

« Vous m'avez demandé, Anna Wassilïevna ? dit-il.

— Oui, certes, je vous ai demandé. Voyons, Pavel, c'est désolant, je suis très mécontente de toi. Comment as-tu pu manquer à Nicolas Artemïevitch ?

— Nicolas Artemïevitch s'est plaint de moi ? » demanda Schoubine. Et avec le même sourire il regarda Stakhoff.

L'autre se détourna et baissa les yeux.

« Oui, il se plaint de toi. Je ne sais pas ce que

tu lui as fait, mais tu dois t'en excuser à l'instant, car sa santé est très ébranlée en ce moment, et enfin, dans notre jeunesse, nous devons tous respecter nos bienfaiteurs.

— Quelle logique! » pensa Schoubine, et il se retourna vers Stakhoff.

« Je suis tout prêt à vous faire mes excuses, Nicolas Artemïevitch, dit-il en s'inclinant un peu, d'un air aimable, si en effet je vous ai offensé en quelque chose.

— Moi, pas du tout... il n'est pas question de cela... répondit Nicolas Artemïevitch, en esquivant toujours le regard de Schoubine. Du reste, je vous pardonne volontiers, car vous savez que je ne suis pas un homme exigeant.

— Hé! sans aucun doute? fit Schoubine, mais, — pardonnez-moi mon indiscrétion, — est-ce que Anna Wassilïevna est au courant de mes torts ?

— Non, je ne sais rien, déclara Anna Wassilïevna intéressée.

— Ah! mon Dieu! s'écria Nicolas, Anna Wassilïevna, combien de fois ai-je demandé, supplié... combien de fois ai-je dit que ces explications, ces scènes me sont insupportables!... Pour une fois que je viens chez moi me reposer!... On dit : la famille, l'intérieur, soyez homme de famille — et voilà, ce sont des scènes

des ennuis. Pas une minute de repos. Alors, malgré soi, on va au cercle, ou ailleurs... Un homme un peu vivant a des besoins, des nécessités, et voilà... »

Et, sans finir la phrase, Nicolas Artémïevitch sortit vivement et ferma la porte avec violence. Anna Wassilïevna le suivit des yeux.

« Au cercle, fit-elle amèrement, ce n'est pas au cercle que vous allez, volage! Au cercle, il n'y a personne à qui offrir des chevaux de mon haras, et des gris encore, ma couleur préférée. Non, non, cœur léger, ajouta-t-elle plus haut, ce n'est pas au cercle que vous allez. Et toi, Pavel, continua-t-elle en se levant, n'as-tu pas honte?... Tu n'es plus un enfant... Me voilà maintenant avec la migraine... Où est Zoé? tu ne sais pas?

— Je crois qu'elle est en haut, chez elle. Cette rusée renarde se cache toujours dans son trou, en pareil cas.

— Oh! je vous en prie, je vous en prie... (Anna Wassilïevna chercha autour d'elle). N'as-tu pas vu mon petit bocal de raifort sauvage? Pavel, je t'en prie, ne me fâche plus à l'avenir.

— Comment vous fâcherais-je, ma petite tante? Laissez-moi vous baiser la main. Votre raifort, je l'ai vu dans le cabinet de travail, sur la table.

— Doria l'oublie toujours quelque part, » dit Anna Wassilïevna.

Elle s'en alla dans un frou-frou de jupes de soie.

Schoubine voulut d'abord la suivre, mais il s'arrêta en entendant l'accent traînard d'Ouvar Ivanovitch.

« Tu n'as pas ce que tu mérites, blanc-bec, » dit, en pesant sur ses mots, le sous-lieutenant en retraite.

Schoubine vint à lui :

« Et que mérité-je donc, méritant Ivanovitch ?

— Tu es jeune et tu dois le respect, oui.

— Le respect à qui ?

— A qui ? Mais tu sais bien à qui. Oui, montre les dents. »

Schoubine croisa les bras :

« Et vous, l'apôtre des opinions courantes, s'écria-t-il ; vous, la force de la terre noire[1], le pilote du navire social ! »

Ouvar Ivanovitch se mit à jouer avec ses doigts.

« Assez, frère, ne me tente pas.

— Voilà, continua Schoubine, un homme qui n'est pas jeune, à ce qu'on voit, qui n'est pas noble, et pourtant quelle foi ingénue et bienheu-

1. La Russie s'enorgueillit de la fertilité de ses terres noires qui produisent de très beaux blés.

reuse il a conservée! Respecter! Mais savez-vous bien, l'homme des croyances reçues, pourquoi Nicolas Artemïevitch s'est fâché contre moi? J'ai passé toute la matinée chez son Allemande; nous avons chanté aujourd'hui ensemble : « Ne t'en va pas! » Si vous nous aviez écoutés, je crois que vous auriez été ému. Nous avons chanté, Monsieur, nous avons chanté, et l'ennui est venu. Je voyais que ça ne marchait pas : trop de tendresse. Alors je me suis mis à les taquiner tous deux. Cela a été au mieux. D'abord elle s'est fâchée contre moi, puis contre lui, puis il s'est fâché contre elle et il lui a dit qu'il n'était heureux que chez lui, que là était son paradis. Elle lui a répondu qu'il était immoral. Et moi j'ai lâché un « Ah! » allemand. Il est parti; je suis resté. Il est venu ici, dans son paradis, et voilà que ce paradis lui fait mal au cœur. Alors il commence à grogner. Hé bien, qui est-ce qui a tort, maintenant?

— Toi, certainement, » répondit Ouvar Ivanovitch.

Schoubine le contempla.

« Oserai-je vous demander une chose, honorable chevalier, fit-il d'une voix humble, ce verdict, l'avez-vous daigné prononcer par suite d'un raisonnement issu de votre faculté de jugement,

ou bien avez-vous seulement senti le besoin d'ébranler l'air avec ce son?

— Ne me tente pas, on te dit, » geignit Ouvar Ivanovitch.

Schoubine se mit à rire et sortit incontinent.

« Hé! s'écria un quart d'heure après Ouvar Ivanovitch, de manière que... un petit verre d'eau-de-vie. »

Le groom apporta de l'eau-de-vie et du hareng sur un plateau. Alors Ivanovitch prit avec précaution le petit verre et longtemps, avec une attention soutenue, il le regarda comme s'il ne se rendait pas bien compte de ce qu'il tenait à la main; puis il regarda le groom et lui demanda s'il ne s'appelait pas Waska. Puis il fit une moue, but de l'eau-de-vie, prit un morceau de hareng et mit la main dans sa poche pour en tirer son mouchoir. Cependant le groom avait depuis longtemps reporté le plateau et le carafon à leur place, mangé le reste du hareng et fait un somme sur le paletot de monsieur, qu'Ouvar Ivanovitch tenait encore entre ses doigts son mouchoir devant son nez, et toujours aussi attentif, il regardait la fenêtre, le plafond ou les murs.

IX

Schoubine rentra chez lui et ouvrit un livre. Le valet de chambre de Nicolas Artemïevitch entra dans sa chambre avec précaution et lui remit un petit billet triangulaire scellé d'un large cachet armorié. « J'espère, disait le billet, qu'un honnête homme comme vous ne se permettra aucune allusion à certaine lettre de change dont il a été question ce matin. Vous connaissez mes relations et ma manière d'agir : le peu d'importance de la somme et les autres circonstances; le secret nécessaire à la paix de la famille, il faut songer à tout cela. La paix de la famille est une chose si sainte que seuls n'en ont cure les êtres sans cœur parmi lesquels j'ai des raisons pour vous ranger. (Retournez-moi ce billet.)

« N. S. »

Schoubine écrivit au-dessous, au crayon : « Soyez tranquille : je n'en suis pas encore à voler des mouchoirs de poche. »

Et il rendit le billet au valet de chambre et reprit son livre. Mais bientôt le livre lui glissa des mains. Il regarda le ciel, considéra deux grands jeunes pins à l'écart des autres arbres, et pensa : Le jour, les pins paraissent bleuâtres, tandis que le soir, ils sont d'un vert admirable ! Il descendit ensuite au jardin, dans l'espoir secret d'y rencontrer Hélène... Il ne s'était pas trompé. Dans l'allée, devant lui, entre des arbustes, il aperçut sa robe. Il la rejoignit et arrivé près d'elle, il dit :

« Ne regardez pas de mon côté, je n'en vaux pas la peine. »

Elle lui jeta un rapide regard, sourit légèrement, et continua sa promenade dans le fond du jardin. Schoubine la suivit.

« Je vous ai prié, commença-t-il, de ne pas me regarder et cependant je vous parle : une flagrante contradiction ! Mais, c'est égal, ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. Je viens de me rappeler que je ne vous ai pas encore demandé pardon de ma sottise d'hier. Vous n'êtes pas fâchée, Hélène ? »

Elle s'arrêta et ne répondit pas tout de suite,

non pas parce qu'elle était fâchée, mais parce que son esprit était loin.

« Non, dit-elle enfin, je ne suis aucunement fâchée. »

Schoubine se mordit les lèvres.

« Quel soucieux, quel indifférent visage ! fit-il à part lui ; Hélène... continua-t-il plus haut, permettez-moi de vous raconter une petite anecdote :

« J'avais un ami et cet ami avait aussi un ami qui d'abord menait une vie régulière comme tout honnête homme doit le faire, puis brusquement se mit à boire. Voilà qu'un matin mon ami le rencontre dans la rue (remarquez que déjà à cette époque ils ne se connaissaient plus), il le rencontre et s'aperçoit qu'il est ivre. Mon ami affecte de tourner la tête d'un autre côté. L'autre s'approche et lui dit : « Je ne me serais pas fâché « si vous ne m'aviez pas salué, mais pourquoi « vous détournez-vous ? Peut-être *est-ce* par cha- « grin ? Paix à ma cendre ! »

Schoubine se tut.

« Et c'est tout ? demanda Hélène.

— C'est tout.

— Je ne comprends pas ; à qui faites-vous allusion ? Tout à l'heure vous me demandiez de ne pas regarder de votre côté.

— Oui, et maintenant je viens de vous montrer comme quoi il n'est pas bien d'affecter de détourner la tête.

— Mais, est-ce que j'ai... commença Hélène.

— Mais, est-ce que vous n'avez pas?... »

Hélène rougit un peu et lui tendit la main. Il la serra avec force.

« Me voilà comme si vous m'aviez surprise en flagrant délit de mauvais sentiment, mais votre soupçon tombe à faux. Je n'ai pas même songé à vous éviter.

— Supposons, supposons... mais avouez qu'en ce moment vous ne me confieriez pas une seule des mille pensées qui hantent votre tête? Eh bien, quoi? n'est-ce pas que je dis vrai?

— Peut-être.

— Mais pourquoi donc, pourquoi?

— Je ne vois pas clair moi-même dans mes pensées, fit Hélène.

— C'est le cas alors de les confier à un autre, saisit au bond Schoubine. Mais je veux vous dire la vérité : vous avez de moi une mauvaise opinion.

— Moi?

— Oui, vous. Vous supposez que tout en moi est pour moitié une comédie, parce que je suis artiste. Que je ne sois capable de rien, vous avez

peut-être raison; je suis même incapable d'un sentiment vrai et profond; je ne sais pas pleurer des larmes sincères, je suis un hâbleur, une commère, et tout cela, parce que je suis un artiste. Pourquoi donc, après cela, sommes-nous si malheureux, si poursuivis de la vengeance céleste? Je suis prêt à jurer que vous, par exemple, vous ne croyez pas à mon repentir.

— Non pas, Pavel Iakovlevitch, je crois à votre repentir, à vos larmes. Mais votre repentir même vous amuse, il me semble, et les larmes aussi. »

Schoubine tressaillit.

« Eh bien, je vois que, comme disent les médecins, c'est un cas incurable, *casus incurabilis*. Il ne me reste plus ici qu'à baisser la tête et à me soumettre. Et pourtant, Dieu sait si près d'une telle âme je ne m'occupe que de moi! Et songer que tu ne la pénétreras jamais, que tu ne sauras jamais pourquoi elle est triste, pourquoi elle est gaie, ce qui fermente en elle, ce qu'elle veut, où elle va... Dites-moi, fit-il après un court silence, à aucun prix, dans aucun cas, vous n'aimerez un artiste? »

Hélène le regarda en face.

« Je ne pense pas, Pavel Iakovlevitch.

— Ce qu'il fallait démontrer, articula Schou-

bine, avec un navrement comique. Et maintenant je juge convenable de ne pas troubler davantage votre promenade solitaire. Un professeur vous demanderait : Sur quoi vous fondez-vous pour dire non ? mais, moi, je ne suis pas un professeur, je ne suis qu'un enfant, comme c'est votre avis. Cependant, quand un enfant passe, on ne feint pas de ne pas le voir, souvenez-vous-en. Adieu. *Paix à mes cendres !* »

Hélène voulut d'abord le retenir, puis en réfléchissant, elle dit aussi :

« Adieu ! »

Schoubine sortit de la maison. A peu de distance de chez les Stakhoff, il rencontra Berséneff. Il marchait très vite, la tête baissée, le chapeau en arrière.

« André Pétrovitch ! » cria Schoubine. L'autre s'arrêta.

« Va, va, continua Schoubine. Ce n'est rien, je ne te retiens pas. Va tout de suite au jardin. Tu y trouveras Hélène. Elle t'attend, il m'a semblé... Elle attend quelqu'un, en tous cas... Comprends-tu la portée de ce mot : elle attend ! Sais-tu, frère, la chose étonnante ? Imagine-toi que j'habite depuis deux ans la même maison qu'elle, que j'en suis amoureux et que je ne l'ai comprise, que je ne l'ai *vue* que tout à l'heure,

à l'instant. Je l'ai *vue* et j'ai écarté les mains[1]. Ne me regarde pas, je t'en prie, avec ce sourire d'une ironie fausse qui ne va pas du tout à la sévérité de tes traits. Hé bien, oui, je comprends, tu veux me rappeler Annouchka. Et puis après? Je ne m'en défends pas. Les Annouchka sont à notre hauteur, à nous autres. Vive donc les Annouchka et les Zoïa et même les Augustina Christianovna! Toi, va maintenant vers Hélène; moi j'irai... tu penses, chez Annouchka! Non, frère, pis que cela : chez le prince Tchikourassoff. C'est un Mécène tartare de Kasan, dans le genre de Volguine. Vois-tu ce billet d'invitation, ce R. S. V. P.? On ne me laisse pas la paix, même à la campagne. Addio! »

Berséneff écouta la tirade de Schoubine en silence et comme honteux pour lui; puis il entra chez les Stakhoff. Schoubine alla effectivement chez le prince Tchikourassoff et lui dit, de l'air le plus aimable, quantité de piquantes impertinences. Le Mécène tartare de Kasan rit beaucoup, les hôtes du Mécène rirent autant, et cependant personne n'était gai au fond, et, au

1. Rouki Razstavil (les mains écartées) expression sans équivalent en français, elle désigne ce geste de surprise et de constatation naturel à l'homme qui vient de découvrir un fait et qui en prend les gens à témoin. (N. de T.)

départ, tout le monde était furieux. C'est ainsi que deux messieurs qui se connaissent peu, se rencontrant sur la Perspective Newski, se sourient à blanches dents, rident leurs yeux et leur nez d'un doux sourire, et, aussitôt passés, reprennent leur mine renfrognée et indifférente.

X

Berséneff trouva Hélène, tout amicale, non plus au jardin, mais au salon; et aussitôt, presque impatiemment, elle reprit la conversation de la veille. Elle était seule; Nicolas Artemïevitch s'était éclipsé; Anna Wassilïevna reposait en haut, le front bandé de compresses. Zoé se tenait auprès d'elle, ses jupes soigneusement rangées et les mains croisées sur les genoux. Ouvar Ivanovitch était couché dans son pavillon, sur un divan large et commode, qu'il appelait le « dort tout seul ».

Berséneff parla encore de son père. C'était pour lui un souvenir sacré.

Parlons-en aussi.

Le père de Berséneff avait affranchi quatre-vingt-deux *âmes* qu'il possédait. C'était un illu-

miné, ancien étudiant de Gœttingue, auteur d'un ouvrage inédit intitulé : *le Crime et les évolutions de l'esprit,* œuvre dans laquelle le schellingianisme, le swedenborgianisme et le républicanisme se mêlaient singulièrement. Le père de Berséneff l'amena tout jeune à Moscou aussitôt après la mort de sa mère, et voulut commencer lui-même son éducation. Il préparait chacune de ses leçons, travaillant avec une grande application, mais sans obtenir de résultats. C'était un rêveur, un liseur, un mystique, parlant toujours avec hésitation, d'une voix sourde, et s'exprimant en termes obscurs et pompeux, procédant presque toujours par comparaisons. Il était sauvage, même avec son fils, bien qu'il l'aimât passionnément. Il n'était donc pas surprenant que l'enfant clignât de l'œil pendant les leçons sans avancer d'un cheveu. Le vieux (il avait cinquante ans et s'était marié assez tard) comprit enfin que ça n'allait pas et mit son Andruscha en pension. Andruscha commença à apprendre, mais il resta toujours sous la surveillance de son père, qui venait le voir sans cesse, et ennuyait le maître de pension de ses conseils et de ses conférences. Les maîtres d'études en avaient aussi par-dessus la tête de ce monsieur qui était toujours sur leur dos et qui leur apportait constamment d'incom-

préhensibles traités d'éducation. Les élèves eux-mêmes se sentaient mal à l'aise quand paraissait cette figure grêlée et sombre, ce personnage maigre enveloppé d'un frac gris à longs pans pointus. Les élèves ne soupçonnaient guère que ce vieux maussade, ce monsieur qui ne souriait jamais, ce morose personnage à long nez et à démarche de grue, enfermait un cœur brûlant d'amour pour eux autant que pour son propre fils. Il voulut un jour leur faire une petite conférence sur Washington : « Jeunes disciples! » commença-t-il; mais au premier son de cette étrange voix, la bande des jeunes disciples s'envola. L'honnête Gœttingien ne vivait point sur un lit de roses; il se perdait dans les dédales de l'histoire et dans les questions et réflexions qu'elle soulevait en lui. Quand le jeune Berséneff entra dans l'Université, il l'accompagna aux cours; mais sa santé commençait à décliner; les événements de 1848 le bouleversèrent de fond en comble : il fallait refaire son livre d'un bout à l'autre, et il mourut dans l'hiver de 1853 sans avoir pu voir son fils sortir de l'Université, mais ayant eu le temps de le féliciter par avance de son titre de candidat, et de le bénir de ce qu'il servait la science. « Je te transmets le flambeau, » lui dit-il deux heures avant sa mort; « je

l'ai tenu dans ma main aussi longtemps que j'ai pu; tiens-le, toi, ami, jusqu'à la fin. »

Berséneff parla longuement de son père à Hélène. La gêne qu'il sentait près d'elle se dissipait et même son sifflement habituel devenait imperceptible. On en vint à causer de l'Université.

« Dites-moi, demanda Hélène, y avait-il parmi vos camarades des hommes remarquables? »

Berséneff pensa de nouveau à Schoubine.

« Non, Hélène Nikolaevna, à dire vrai, il n'y avait pas un seul homme remarquable parmi nous. Comment voulez-vous? L'Université de Moscou a eu son beau temps, mais il est passé. A présent, c'est une école, ce n'est plus une Université. La société de mes camarades me pesait, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Vous pesait?... dit Hélène à voix basse.

— Pourtant, continua Berséneff, je dois faire une restriction. Je connais un étudiant qui n'est pas de ma promotion, il est vrai, mais qui est, celui-là, véritablement un homme remarquable.

— Comment s'appelle-t-il? demanda vivement Hélène.

— Insaroff Dimitri Nikanorovitch; c'est un Bulgare.

— Pas russe?

— Non, pas russe.

— Pourquoi est-il venu à Moscou ?

— Il est venu étudier. Savez-vous dans quel but ? Il n'a qu'une seule pensée : l'affranchissement de son pays. Sa destinée est extraordinaire. Son père était un assez riche négociant originaire de Tirnovo ; Tirnovo est maintenant une petite ville ; c'était la capitale bulgare, autrefois, quand la Bulgarie était encore une royauté indépendante. Il faisait le commerce à Sofia, et avait des relations avec la Russie. Sa sœur, c'est-à-dire la tante d'Insaroff, demeure encore aujourd'hui à Kief ; elle est la femme du premier professeur d'histoire au lycée du lieu. En 1835, il y a dix-huit ans, un horrible crime fut commis : la mère d'Insaroff disparut tout à coup, on ne sait comment. Huit jours après on la retrouva, la gorge coupée... »

Hélène tressaillit. Berséneff s'arrêta.

« Continuez, continuez, dit-elle.

— Le bruit courut que c'était un agha turc qui l'avait enlevée et assassinée. Son mari, le père d'Insaroff, découvrit la vérité, et voulut se venger, mais il n'arriva qu'à blesser l'agha d'un coup de poignard. On l'a fusillé.

— Fusillé ! sans jugement !

— Oui, Insaroff allait alors sur sa huitième

année. Il resta à la charge des voisins. La sœur apprit la destinée de la famille de son frère et voulut prendre avec elle son neveu. On l'amena à Odessa, et de là à Kief, où il resta douze années entières. Voilà pourquoi il parle si parfaitement le russe.

— Il parle le russe ?

— Comme vous et moi. Quand il eut passé l'âge de douze ans, — c'était au commencement de 1848, — il voulut retourner dans son pays. Il alla à Sofia, à Tirnovo, traversa la Bulgarie à pied, en tous sens, y séjourna deux ans et y apprit sa langue maternelle. Le gouvernement turc le poursuivit et il a probablement couru de grands dangers pendant ces deux années. Je lui ai vu une fois sur le cou une large cicatrice; ce doit être la trace d'une blessure, mais il n'aimait pas à parler de ces choses-là. C'est aussi, dans son genre, un silencieux. J'ai voulu le questionner, mais sans succès : il répond évasivement. Il est très obstiné. En 1850, il est revenu en Russie, à Moscou, avec l'intention d'achever ses études, de se rapprocher des Russes, et puis, quand il quittera l'Université...

— Que fera-t-il ? interrompit Hélène.

— Hé ! ce que Dieu voudra ! Il est difficile de prévoir l'avenir. »

Hélène regarda longuement Berséneff.

« Vous m'avez vivement intéressée avec votre histoire, dit-elle; quelle tournure a-t-il votre... comment l'avez-vous nommé?... Insaroff?

— Comment vous dire? Selon moi, il n'est pas mal. Mais vous en jugerez par vous-même.

— Comment cela?

— Je l'amènerai chez vous. Il va s'installer après-demain dans notre village, et demeurer dans le même appartement que moi.

— Vraiment! mais voudra-t-il venir chez nous?

— Comment donc! il sera même très heureux.

— Il n'est pas orgueilleux?

— Lui? pas du tout; c'est-à-dire, si vous voulez, oui, il est orgueilleux, seulement pas dans le sens que vous supposez. Pour ce qui est de l'argent, par exemple, il n'emprunterait jamais à personne.

— Il est donc pauvre?

— Il n'est pas riche. Lors de son voyage en Bulgarie il a recueilli quelques restes de son patrimoine, sa tante l'aide aussi, mais tout cela est peu de chose.

— Il semble avoir beaucoup de caractère, remarqua Hélène.

— C'est un homme de fer. Et en même temps,

comme vous le verrez, il y a en lui quelque chose d'enfantin, de franc, quelque concentré et même dissimulé qu'il soit. Sa franchise, il est vrai, n'a rien de la piteuse franchise de nous autres, la franchise des gens qui n'ont rien à cacher... Mais je vous l'amènerai ; attendez un peu.

— Est-il timide? questionna de nouveau Hélène.

— Non, pas timide. Il faut avoir de l'amour-propre pour être timide.

— Avez-vous donc de l'amour-propre ? »

Berséneff se troubla et fit un geste vague.

« Vous excitez ma curiosité, continua Hélène. Eh bien, dites-moi, ne s'est-il pas vengé de cet agha ? »

Berséneff sourit.

« On ne se venge que dans les romans, Hélène Nikolaevna ; d'ailleurs en douze ans, cet agha avait pu mourir.

— Pourtant, M. Insaroff ne vous a rien dit à ce propos ?

— Rien.

— Pourquoi a-t-il fait le voyage de Sofia ?

— Son père y avait vécu. »

Hélène se mit à réfléchir.

« Affranchir son pays ! dit-elle. On a peur même de prononcer ces mots, tant il sont grands... »

En ce moment entra dans la chambre Anna Wassilïevna, et la conversation fut interrompue.

Berséneff était en proie à d'étranges sensations en retournant chez lui, le soir. Il ne regrettait point l'offre qu'il avait faite de présenter Insaroff à Hélène; il trouvait toute naturelle l'impression profonde qu'avait produite sur elle l'histoire du jeune Bulgare... Ne s'était-il pas lui-même efforcé de rendre cette impression plus forte encore? Mais un sentiment caché et trouble se glissait dans son cœur; il était triste, d'une mauvaise tristesse. Cette tristesse ne l'empêcha pourtant pas de lire son *Histoire des Hohenstauffen,* et il commença sa lecture juste à la page où il s'était arrêté la veille.

XI

Deux jours après, comme il l'avait promis, Insaroff arriva chez Berséneff avec ses bagages. Il n'avait pas de domestique ; il mit tout en ordre dans sa chambre, sans aide, épousseta les meubles et balaya le plancher. L'installation de son bureau, qui ne pouvait trouver une place convenable dans la largeur de la cloison, lui prit beaucoup de temps. Mais Insaroff, avec la persévérance qui le caractérisait, finit par réussir.

Quand tout fut fait, il pria Berséneff d'accepter dix roubles d'avance, et, muni d'une canne à épée, il alla visiter les environs de son nouveau domicile. Il revint trois heures après, et, invité par Berséneff à partager son repas, il répondit qu'il acceptait pour cette fois, mais qu'il s'était déjà entendu avec la propriétaire et

que dorénavant elle lui fournirait à manger.

« Voyons, lui dit Berséneff, on vous nourrira très mal; cette femme ne sait pas faire la cuisine; pourquoi ne voulez-vous pas manger avec moi; nous partagerions la dépense.

— Mes moyens ne me permettent pas votre ordinaire, » répondit Insaroff avec un tranquille sourire.

Il y avait quelque chose dans ce sourire qui ne permettait pas d'insister. Berséneff n'insista pas. Après dîner, il offrit à Insaroff de le mener chez les Stakhoff; mais il répondit qu'il lui fallait consacrer toute sa soirée à sa correspondance avec ses Bulgares et qu'il le priait de remettre au lendemain leur visite aux Stakhoff. L'inébranlable fermeté des résolutions d'Insaroff était déjà connue de Berséneff, mais ce fut seulement en habitant sous le même toit que lui qu'il put se convaincre définitivement qu'Insaroff ne revenait jamais sur ses décisions, de même qu'il ne manquait jamais à ses promesses. Berséneff, comme un Russe qu'il était, trouva d'abord quelque peu sauvage et ridicule cette ponctualité plus qu'allemande; mais il s'y habitua vite et finit par la juger, sinon respectable, du moins commode.

Le surlendemain de son emménagement, Insaroff se leva à quatre heures du matin, parcourut

presque tout Kountsovo, se baigna dans la Moskova, but un verre de lait froid et se mit au travail. Et il ne manquait pas de travail : il apprenait l'histoire russe, le droit, l'économie politique, traduisait les chansons et les vieilles annales bulgares, recueillait des matériaux sur la question d'Orient, et composait une grammaire bulgare-russe et russe-bulgare. Berséneff entra chez lui pour causer de Feierbach. Insaroff l'écouta avec attention et lui fit des répliques rares, mais justes. On voyait par ses réponses qu'il essayait de se rendre compte s'il fallait qu'il étudiât Feierbach, ou s'il pouvait s'en passer. Berséneff amena ensuite la conversation sur les occupations d'Insaroff et lui demanda s'il ne lui montrerait pas quelque chose. Insaroff lui lut deux ou trois chansons traduites du bulgare, et voulut savoir son opinion. Berséneff trouva la traduction correcte, mais insuffisamment vivante, Insaroff prit cet avis en considération. Des chansons, Berséneff passa à la situation actuelle de la Bulgarie et remarqua alors pour la première fois quel changement se produisait en Insaroff au seul nom de son pays. Ce n'est pas que son visage s'animât ou qu'il élevât la voix, non, mais c'était comme si tout son être croissait en force et se portait en avant; la ligne de ses lèvres s'accen-

feu
s de
son
iers
l. Il
res-
eurs
heil-
neff,
e de
and
eeuil.
igé et
bien,
nça-
n'ap-
nme
aroff,
con-
parlé
rous;
rma-

lisez pas de me voir vous regarder si en face, je suis sculpteur de mon métier, et dans quelque temps, je le prévois, je vous demanderai votre tête.

— Quand il vous plaira, fit Insaroff.

— Et que faisons-nous aujourd'hui, hé? fit Schoubine en s'asseyant brusquement sur une chaise basse, et en appuyant ses deux mains sur ses genoux largement écartés. André Pétrovitch, Votre Noblesse a-t-elle un plan quelconque pour aujourd'hui? Il fait beau; ça sent les foins coupés et les fraises séchées, on dirait qu'on boit d'excellente tisane de fleurs. Il faudrait trouver un *truc*. Montrons à son nouvel habitant les innombrables beautés de Kountsovo.

— Et il est gêné! pensa encore Berséneff.

— Eh bien! « pourquoi garder le silence, mon cher Horatio? » Ouvre tes lèvres fatidiques, cherchons-nous un truc, ou non?

— Je ne sais pas, fit Berséneff. Comme Insaroff voudra. Je crois qu'il se dispose à travailler. »

Schoubine vira sur sa chaise.

« Vous voulez travailler? fit-il en parlant du nez.

— Non, répondit l'autre, je puis consacrer ma journée à une promenade.

— Ah! tant mieux, fit Schoubine. Allez, mon

cher André Pétrovitch, couvrir d'un chapeau votre chef érudit et partons où nos yeux nous mèneront. Nos yeux sont jeunes : ils voient loin. Je connais un petit caboulot très borgne, où nous dînerons très mal et très gaiement. Allons-y ! »

Une demi-heure après, tous les trois longeaient le bord de la Moskova. Insaroff avait déterré quelque part une assez bizarre casquette à couvre-oreilles pour laquelle Schoubine manifesta une admiration qui manquait de naturel. Insaroff avançait lentement, regardait, respirait, parlait et riait posément. Il avait abandonné sa journée au plaisir et il en jouissait avec plénitude. « Les enfants sages se promènent comme ça le dimanche, » fit Schoubine à l'oreille de Berséneff. Schoubine faisait beaucoup de folies, courait de l'avant, prenait des poses de statues connues et culbutait sur l'herbe. On eût dit que la tranquillité d'esprit d'Insaroff excitait Schoubine non pas à de la gaieté mais à de la folie. « Pourquoi fais-tu le vif-argent, Français ? » lui dit deux fois Berséneff. « Oui, je suis Français, à moitié Français, répondit Schoubine, et toi, tu tiens le milieu entre le « plaisant et le sévère », comme disait un garçon de café. »

Les jeunes gens s'éloignèrent du fleuve et prirent par un ravin étroit et profond, entre deux

murailles dorées de blé haut. Une ombre bleu clair tombait sur eux, le soleil étincelant semblait glisser sur le sommet des épis, les alouettes gazouillaient, les cailles chantaient. Tout verdoyait, un vent chaud agitait et soulevait les feuilles et balançait la tête des fleurs. Après une longue course coupée de haltes et de bavardages (Schoubine essaya même de jouer au cheval fondu avec un moujik[1] édenté qui passait et qui riait toujours quoi que lui fissent les « messieurs »), les jeunes gens arrivèrent jusqu'au méchant « caboulot ». Le garçon faillit les jeter tous trois par terre en les heurtant et leur servit un dîner en effet très mauvais, arrosé d'une sorte de vin d'outre-Balkans. Tout cela ne les empêcha pas de rire de tout cœur comme l'avait prédit Schoubine. Lui-même riait plus fort que les deux autres, et cependant il était le moins gai. Il porta un toast à l'incompréhensible mais grand Vénéline, un autre au roi bulgare Kroum, Khroum, ou Khrom, qui régnait presque au temps d'Adam.

« Au neuvième siècle, corrigea Insaroff.

— Au neuvième siècle ? s'écria Schoubine ; oh ! quel bonheur ! »

1. Paysan.

Berséneff remarqua que pendant tout le temps que durèrent ses espièglerie, ses saillies, ses plaisanteries, Schoubine paraissait étudier Insaroff, le *tâter*, et qu'il semblait très agité intérieurement, tandis qu'Insaroff restait comme auparavant tranquille et franc.

Enfin, ils rentrèrent à la maison, changèrent de vêtements, et, pour varier leurs plaisirs, ils décidèrent d'aller ce soir-là chez les Stakhoff. Schoubine courut en avant pour annoncer leur arrivée.

XII

« Le *héros* Insaroff daigne se diriger vers ces lieux, déclama solennellement Schoubine en entrant dans le salon des Stakhoff où se trouvaient alors Hélène et Zoé.

— *Vahr*[1] » fit en allemand Zoé.

Prise à l'improviste, elle s'exprimait toujours dans sa langue maternelle. Hélène se redressa. Schoubine la regarda, un jovial sourire sur les lèvres. Elle eut un mouvement de dépit, mais elle ne dit rien.

« Avez-vous entendu? répéta-t-il, M. Insaroff va arriver.

— J'ai entendu, dit-elle, et j'ai entendu comment vous l'avez appelé. Vous m'étonnez, en

1. Vrai?

vérité, M. Insaroff n'a pas encore mis les pieds ici, et vous éprouvez déjà le besoin de le critiquer. »

Schoubine baissa tout de suite pavillon.

« Vous avez raison, vous avez toujours raison, Hélène Nikolaevna, balbutia-t-il, mais je dis ça comme ça... ma parole. Nous nous sommes promenés toute la journée ensemble, c'est, je vous assure, un excellent garcon.

— Je ne vous ai rien demandé, dit Hélène en se levant.

— M. Insaroff est-il jeune ? demanda Zoé.

— Il a cent quarante-quatre ans, » répondit Schoubine de mauvaise humeur.

Le groom annonça l'arrivée des deux amis ; ils entrèrent. Berséneff présenta Insaroff, Hélène le pria de s'asseoir et s'assit elle-même. Zoé monta prévenir Anna Wassilïevna. Une conversation s'engagea, insignifiante comme toutes les premières conversations. Schoubine, de son coin, observait en silence, mais il n'y avait rien à observer. Il vit seulement chez Hélène des traces de son dépit contre lui. Il regardait Berséneff et Insaroff, et, en sculpteur, composait leurs types : « Ils ne sont beaux ni l'un ni l'autre, pensait-il ; le Bulgare a un visage caractéristique, sculptural ; il est dans un bon jour, mainte-

nant; chez les Grands Russiens[1], la tête est plutôt bonne pour la peinture : pas de lignes, de la physionomie; il me semble qu'on peut les aimer tous les deux. Elle n'aime pas encore; mais c'est Berséneff qu'elle aimera. »

Anna Wassilïevna entra dans le salon, et la conversation prit une tournure absolument *campagne*, c'est-à-dire de villa, rien de paysan. C'était une causerie très variée par suite de la quantité des sujets abordés, mais de courts et assez fatigants silences la coupaient toutes les trois minutes.

Au milieu d'un de ces silences, Anna Wassilïevna se tourna vers Zoé; Schoubine comprit et fit la grimace; Zoé se mit au piano, et joua et chanta tout son répertoire. Ouvar Ivanovitch se montra d'abord à la porte; mais, après avoir joué des doigts, il se retira. Puis on servit le thé; puis toute la société alla se promener au jardin... Enfin, la nuit tombant, les visiteurs s'en allèrent.

Insaroff avait produit sur Hélène moins d'im-

1. Est dite *grande Russie* la plus grande partie de la Russie dont Moscou est le centre; la *petite Russie* est l'Ukraine, pays des Cosaques; la *nouvelle Russie* est le nom donné aux gouvernements du midi : Crimée, gouvernement de Kherson, d'Ékatérinoslaw, etc.; la *blanche Russie* comprend les régions frontières de l'Autriche et de l'ancienne Pologne.

pression qu'elle ne s'y attendait elle-même, ou pour parler plus exactement, il ne lui fit pas l'effet qu'elle espérait. Sa franchise et sa simplicité lui plurent; sa figure lui plut aussi, mais l'ensemble d'Insaroff, cette tranquille fermeté et cette simplicité même n'allaient pas avec l'idée qu'elle s'en était faite, d'après les histoires de Berséneff. Sans qu'elle en eût bien conscience, Hélène comptait sur quelque chose de plus « fatal ». « Mais, pensait-elle, il a parlé fort peu aujourd'hui, et c'est ma faute, je ne l'ai pas questionné. Attendons la prochaine fois... Ses yeux sont expressifs et honnêtes ». Elle ne voulait pas s'incliner devant lui, mais seulement lui tendre une main amicale et elle restait perplexe : ce n'était pas sous cette forme qu'elle imaginait les hommes comme Insaroff, les « héros ». Cette dernière pensée lui remit Schoubine en tête, et, dans son lit, elle rougit de colère.

« Comment trouvez-vous vos nouvelles connaissances ? demanda Berséneff à Insaroff tandis qu'ils s'en retournaient.

— Ils m'ont beaucoup plu, surtout la fille. Elle semble être une brave fille. Elle a de l'exaltation, mais c'est une bonne exaltation.

— Il faut les voir souvent, dit Berséneff.

— Oui, certainement, » répondit Insaroff, et

il n'ajouta plus un mot jusqu'à la maison. Il s'enferma aussitôt dans sa chambre, et sa bougie resta allumée longtemps après minuit.

Berséneff n'avait pas eu le temps d'achever une page de Raumer, quand une poignée de petit sable résonna contre les vitres de sa fenêtre. Il tressaillit involontairement, ouvrit la croisée, et aperçut Schoubine. Il était pâle comme un linge.

« Quel être agité tu fais! Papillon de nuit que tu es! commença d'abord Berséneff.

— Chut! interrompit Schoubine. Je suis venu chez toi furtivement comme Max chez Agathe; il faut absolument que je te dise deux mots en tête à tête.

— Mais, entre donc chez moi.

— Non, c'est inutile, répondit Schoubine; et il s'appuya sur le châssis de la fenêtre. C'est plus gai comme cela, et plus espagnol. Premièrement je te félicite, tes actions sont en hausse. Ton homme si vanté et si extraordinaire s'est coulé. Je puis te le garantir, et pour te prouver mon impartialité, écoute; voilà le bilan de M. Insaroff: Pas de talent, pas de poésie, une grande force de travail, beaucoup de mémoire, un esprit peu varié et sans profondeur, mais vigoureux et sain. Sécheresse et force, et même faculté oratoire, quand il s'agit (entre nous soit dit) de son

ennuyeuse Bulgarie. Quoi? tu diras que je suis injuste? Encore une remarque. Vous ne vous tutoierez jamais, et personne ne l'a jamais tutoyé. Moi, comme artiste, je lui déplais, et j'en suis fier. Sécheresse, sécheresse! Mais il pourrait tous nous réduire en cendres. Il est attaché à sa terre, il n'est pas comme nos vases vides qui se faufilent dans le peuple en se disant : « Faisons cou-« ler en nous l'eau vivifiante! » Mais aussi le problème est plus facile, plus compréhensible : il ne s'agit que de tomber les Turcs, ce n'est pas grand'-chose, et c'est tout. Mais toutes ces qualités, grâce à Dieu, ne plaisent pas aux femmes; il n'a pas de charme, ce n'est pas comme chez nous autres, toi et moi.

— Mais pourquoi me fourres-tu là dedans, balbutia Berséneff; et pour le reste tu as tort. Tu ne lui déplais pas et il tutoie ses compatriotes... je le sais.

— C'est autre chose! pour eux c'est un héros, et, à te dire vrai, je me représente les héros tout autrement. Un héros ne doit pas savoir parler, un héros doit beugler comme un taureau, et quand il lève sa corne, le mur tombe. Il ne doit point savoir pourquoi il met tout en mouvement, mais il le fait. D'ailleurs, peut-être a-t-on besoin, de notre temps, de héros d'une autre espèce?

— Pourquoi Insaroff t'occupe-t-il tant? demanda Berséneff. Es-tu venu ici exprès seulement pour me décrire son caractère?

— Je suis venu ici, commença Schoubine, parce que je me sentais triste chez moi.

— Ah! vraiment! vas-tu encore te mettre à pleurer?

— Ris donc! Je suis venu ici parce que je voudrais me mordre les coudes, parce que le désespoir me ronge! le dépit, la jalousie...

— Jalousie? de qui?

— De toi, de lui, de tout le monde! Cette pensée me torture; si je l'avais comprise plus tôt, si j'avais su m'y prendre... Mais à quoi bon parler de cela! Tout va finir pour moi par des rires, des bêtises, des grimaces, comme elle dit, et puis je m'étranglerai.

— Oh! t'étrangler! tu ne t'étrangleras pas!

— Une nuit comme celle-ci, certainement non, mais laisse-moi seulement la vie jusqu'à l'automne. Une nuit comme celle-ci, s'il y a des gens qui meurent, c'est de bonheur. Ah! le bonheur! Chaque ombre d'arbre qui barre la route semble te souffler en ce moment : « Je sais où est le bon-« heur, veux-tu, je te le dirai? » Je te proposerais bien d'aller nous promener, mais je sais que tu es maintenant en puissance de prose. Dors, toi,

et que les figures de mathématiques te hantent, tandis que moi, mon cœur se déchire... Vous, Monsieur, vous voyez rire un homme ; cela signifie, à votre sens, qu'il est content ; vous pouvez lui démontrer qu'il est en désaccord avec lui-même, et vous en concluez qu'il ne souffre pas... Dieu vous bénisse ! »

Schoubine s'éloigna à grands pas de la fenêtre : « Annouchka ! » voulut crier après lui Berséneff, mais il se retint ; Schoubine avait le visage tout défait. Deux minutes plus tard, Berséneff crut entendre des sanglots. Il se leva et ouvrit la fenêtre. Tout était silencieux ; seulement quelque part, dans le lointain, une voix, probablement celle d'un moujik qui passait, chantait d'une voix traînante la chanson de la *Steppe Mozdokskaïa*.

XIII

Dans les quinze jours qui suivirent l'arrivée d'Insaroff aux environs de Kountsovo, il ne fit chez les Stakhoff que quatre ou cinq visites. Berséneff, lui, venait tous les deux jours; Hélène paraissait toujours satisfaite de le voir, leurs entretiens restaient animés et intéressants, et pourtant il retournait souvent chez lui la figure longue.

Schoubine ne se montrait presque pas; il s'occupait de son art avec une activité fiévreuse. Tantôt il restait enfermé dans sa chambre et se montrait dans une blouse, tout sali de glaise ; tantôt il passait à Moscou des journées entières dans un atelier où venaient des modèles et des poseurs italiens, et où il retrouvait ses amis et ses maîtres.

Hélène n'avait jamais pu causer comme elle l'aurait voulu avec Insaroff. Quand il n'était pas là, elle se promettait de le questionner sur beaucoup de choses, et quand il arrivait, elle avait honte de ces entretiens préparés. La tranquillité même d'Insaroff la troublait. Il lui semblait qu'elle n'avait pas le droit de le forcer à lui livrer ses secrets et elle décidait d'attendre. En même temps, à chacune de ses visites, quoique les paroles échangées entre eux eussent été insignifiantes, il l'attirait de plus en plus : mais elle n'eut pas l'occasion de rester avec lui en tête à tête. Pour se rapprocher d'un homme, il faut trouver, au moins une fois, l'occasion de l'entretenir seule à seul. Elle parlait beaucoup de lui avec Berséneff. Berséneff comprenait qu'Insaroff avait frappé l'imagination d'Hélène, et il se réjouissait de voir que son ami ne « se coulait » pas, comme l'affirmait Schoubine. Avec chaleur, il racontait à Hélène, dans les plus petits détails, ce qu'il savait du Bulgare (souvent, quand nous désirons plaire à quelqu'un, nous lui faisons, en causant, un grand éloge de nos amis, sans presque jamais soupçonner que nous nous louons nous-mêmes par ce fait), et quelquefois seulement, quand les joues pâles d'Hélène se coloraient légèrement et que ses yeux s'éclairaient et s'alan-

guissaient, alors la tristesse mauvaise et déjà éprouvée serrait le cœur de Berséneff.

Un jour Berséneff parut chez les Stakhoff à une heure inaccoutumée, vers onze heures du matin. Hélène vint le recevoir au salon.

« Imaginez-vous, commença-t-il avec un sourire forcé, que notre Insaroff a disparu.

— Comment, disparu ?

— Avant-hier soir, il est sorti, et depuis on ne l'a pas revu.

— Il ne vous a pas dit où il allait ?

— Non. »

Hélène s'affaissa sur une chaise.

« Il sera allé à Moscou, probablement, fit-elle, en s'efforçant de paraître indifférente et en même temps étonnée des efforts qu'elle faisait pour cela.

— Je ne pense pas, répondit Berséneff. Il n'est pas parti seul.

— Avec qui donc ?

— Deux hommes, ses compatriotes, probablement, sont venus avant-hier le voir dans la journée.

— Des Bulgares ? Pourquoi le croyez-vous ?

— Parce que, autant que j'ai pu entendre, ils ont parlé une langue qui m'est inconnue, mais qui est certainement slave... Voilà, Hélène Nikolaevna, vous trouviez qu'il y avait trop peu de mystère chez Insaroff. Quoi de plus mystérieux

que cette visite? Imaginez-vous : ils entrent et commencent à élever la voix, à discuter d'une manière sauvage, âpre... et il criait aussi.

— Lui aussi?

— Lui aussi, il s'emportait contre eux, ils paraissaient s'accuser l'un l'autre, et si vous aviez vu ces gens-là : des visages basanés, à pommettes saillantes, aux traits durs, des nez d'oiseaux de proie, âgés chacun d'une quarantaine d'années, mal vêtus, couverts de sueur et de poussière, on dirait des ouvriers — non, ni ouvriers ni messieurs... Dieu sait quels sont ces hommes-là.

— Et il est parti avec eux?

— Oui; il les a fait manger et puis il est parti avec eux. La propriétaire m'a dit qu'à eux deux ils avaient englouti un grand pot de cacha [1]. Et ils ont mangé comme s'ils se disputaient la plus grosse part, comme des loups. »

Hélène sourit faiblement.

« Vous verrez, dit-elle, que tout cela s'expliquera par quelque chose de très prosaïque.

— Que Dieu le veuille! mais c'est à tort que vous venez d'employer ce mot; dans Insaroff, il n'y a rien de prosaïque, quoique Schoubine affirme...

— Schoubine! fit Hélène, et elle haussa les

1. Sorte de gruau cuit.

épaules. Mais avouez que ces deux messieurs avalent leur cacha...

— Thémistocle mangeait ainsi la veille de la bataille de Salamine, remarqua avec un sourire Berséneff.

— C'est vrai, mais aussi, le lendemain, il y a eu bataille. En tout cas, vous me ferez savoir quand il sera revenu, » dit Hélène, et elle essaya de changer de conversation. Mais la conversation ne s'engageait point.

Zoïa parut, et se mit à marcher doucement sur la pointe du pied, à travers la chambre, pour prévenir ainsi qu'Anna Wassilïevna n'était pas encore réveillée.

Berséneff sortit.

Le soir de la même journée, un billet de lui parvint à Hélène : « Il est revenu, écrivait-il, bruni par le soleil, et couvert de poussière jusqu'aux sourcils ; mais pourquoi était-il parti, où est-il allé, je l'ignore. Peut-être, vous, pourriez-vous le savoir. »

« Peut-être pourrais-je le savoir, répéta Hélène à voix basse. Est-ce qu'il me dit jamais quelque chose ! »

XIV

Le lendemain, vers deux heures, Hélène se trouvait au jardin devant un petit chenil où elle élevait des chiens. (Le jardinier les avait trouvés abandonnés sous une haie et les avait apportés à la demoiselle, dont il connaissait par la blanchisseuse l'amour pour tous les êtres de la création. Il ne fut pas déçu dans son attente, Hélène lui donna 25 kopeks.) Elle jeta un coup d'œil dans le chenil et constata que les petits chiens étaient bien vivants et en bon point et qu'on leur avait donné de la paille fraîche. Elle se retourna et faillit jeter un cri, Insaroff, seul, s'avançait droit vers elle dans l'allée.

« Bonjour, » dit-il en approchant, et en ôtant son chapeau.

Elle remarqua qu'en effet le soleil l'avait bronzé pendant ces derniers jours.

« Je voulais venir ici avec André Pétrovitch, mais il a été retardé. Alors je suis parti sans lui. Il n'y a personne dans votre maison, tout le monde dort ou se promène, alors je suis venu ici.

— On dirait que vous vous excusez, repartit Hélène; c'est tout à fait inutile, nous sommes tous enchantés de vous voir... asseyons-nous sur ce banc à l'ombre. »

Insaroff s'assit près d'elle.

« Je crois que vous n'êtes guère resté chez vous ces temps derniers, commença-t-elle.

— Non, répondit-il, je me suis absenté... André Pétrovitch vous en a informé? »

Insaroff la regarda, sourit et se mit à jouer avec son chapeau. En souriant il clignait des yeux et avançait les lèvres, ce qui lui donnait un air très bonhomme.

« André Pétrovitch vous a probablement dit que j'étais parti avec certains... vilains personnages, » continua-t-il en souriant.

Hélène parut un peu confuse, mais elle sentit aussitôt qu'il fallait toujours dire la vérité à Insaroff.

« Oui, fit-elle d'un ton décidé.

— Qu'avez-vous pensé de moi ? »

Hélène le regarda.

« J'ai pensé, dit-elle... j'ai pensé que vous savez toujours ce que vous faites et que vous êtes incapable de tout mal.

— Ah ! je vous en remercie. Voyez-vous, Hélène Nikolaevna, continua-t-il en se rapprochant avec un mouvement de confiance : il y a ici une petite famille des nôtres ; il y a parmi nous des gens peu instruits ; mais tous sont fermement dévoués à notre cause. Malheureusement, il est impossible que tout se passe sans discussion, et comme tous me connaissent et ont confiance en moi, on m'a appelé pour juger un différend ; j'y suis allé.

— Loin d'ici ?

— A une soixantaine de verstes, au bourg de Troïtski. Là il y a aussi des nôtres dans un monastère. Au moins je ne me suis pas dérangé pour rien ; l'affaire est arrangée.

— Avez-vous eu beaucoup de peine ?

— Beaucoup. L'un d'eux s'entêtait, il ne voulait pas rendre l'argent.

— Comment, c'est de l'argent qui a causé la dispute.

— Oui, et pas une grosse somme encore Qu'est-ce que vous croyiez donc ?

— Et pour une pareille bêtise, vous avez fait soixante verstes, vous avez perdu trois jours?

— Il ne s'agit pas de bêtises, Hélène Nikolaevna, quand des frères sont en jeu. Il y avait dans l'affaire une fraude commise. Vous, par exemple, vous ne refusez pas votre secours même à des petits chiens, et je vous en loue. Mon temps perdu, ce n'est pas un grand malheur, je le rattraperai plus tard. Notre temps n'est pas à nous.

— A qui donc?

— Mais à tous ceux qui en ont besoin. Je vous ai raconté tout cela à l'improviste, parce que j'attache un grand prix à votre opinion. J'imagine qu'André Pétrovitch vous a surprise en...

— Vous tenez beaucoup à mon opinion, dit Hélène en baissant la voix, pourquoi? »

Insaroff sourit encore.

« Parce que vous êtes une brave jeune fille, pas aristocrate... voilà tout. »

Il y eut un instant de silence.

« Dimitri Nikanorovitch, dit Hélène, savez-vous bien que c'est la première fois que vous vous montrez franc avec moi?

— Comment cela? Il me semble vous avoir toujours dit ce que je pensais.

— Non, c'est la première fois, et j'en suis très

contente. Et je veux aussi être franche avec vous. Le puis-je ? »

Insaroff se mit à rire.

« Vous le pouvez.

— Je vous préviens que je suis très curieuse.

— Cela ne fait rien, parlez.

— André Pétrovitch m'a raconté beaucoup de choses sur votre vie, sur votre jeunesse. Je connais un certain événement... un terrible événement... Je sais que vous êtes retourné ensuite dans votre patrie. Mon Dieu, ne me répondez pas si ma question vous semble indiscrète, mais une pensée me tourmente... Dites-moi, avez-vous rencontré cet homme... »

La respiration manqua à Hélène. Elle avait honte, elle était effrayée de sa hardiesse. Insaroff la regarda fixement en fermant à moitié les yeux et en se caressant le menton.

« Hélène Nikolaevna, dit-il enfin, — et sa voix plus grave que de coutume effraya presque Hélène, — je comprends de quel homme vous voulez parler. Non, je ne l'ai point rencontré, et tant mieux ! je ne l'ai pas cherché. Je ne l'ai pas cherché, non parce que je ne me croyais pas le droit de le tuer, — je l'aurais tué tranquillement, — ce n'est pas pour cela ; mais qu'est-ce qu'une vengeance particulière quand il s'agit de la vindicte

de tout un peuple... mais non, ce mot est impropre... quand il s'agit de l'affranchissement de tout un peuple? L'une nuirait à l'autre. Cela viendra en son temps... Oui, tout viendra, » répéta-t-il, en hochant la tête.

Hélène le regarda de côté.

« Vous aimez beaucoup votre patrie? fit-elle, timide.

— Je ne l'ai pas encore prouvé. Si l'un de nous meurt pour elle, alors on pourra dire de cet homme qu'il l'aimait.

— Alors, si l'on vous ôtait la possibilité de retourner en Bulgarie, continua Hélène, il vous serait très pénible de rester en Russie? »

Insaroff resta la tête baissée.

« Il me semble que je ne le supporterais pas, fit-il.

— Dites-moi, reprit Hélène, est-il difficile d'apprendre le bulgare?

— Non pas. Il est honteux pour un Russe de ne pas connaître le bulgare. Un Russe devrait savoir tous les idiomes slaves. Voulez-vous que je vous apporte des livres bulgares? Vous verrez, c'est très facile. Quelles chansons nous avons! Elles ne le cèdent en rien aux chansons serbes. Mais, attendez, je vais vous en traduire une; il y est question de... mais connaissez-vous au moins un peu notre histoire?

— Non, je ne la connais pas.

— Attendez, je vous apporterai des livres, mais écoutez la chanson... d'ailleurs, je vous donnerai plutôt la traduction écrite, je suis sûr que vous nous aimerez : vous aimez tous les opprimés. Si vous saviez quel pays béni est le nôtre ! Et pourtant on le foule, on le déchire, fit-il tout à coup avec un geste involontaire, et son visage se rembrunit : on nous a tout pris, tout : nos églises, nos droits, nos terres ; comme un troupeau, l'exécrable Turc nous chasse, nous égorge...

— Dimitri Nikanorovitch ! » s'écria Hélène.

Il s'arrêta.

« Pardonnez-moi, je ne puis garder mon sang-froid quand j'en parle. Mais vous m'avez demandé tout à l'heure si j'aime mon pays, et que peut-on aimer davantage sur la terre ? Qu'y a-t-il de plus stable, de plus hors de doute, quelle foi supérieure après Dieu ? Et quand ce pays a besoin de nous... remarquez-le, le dernier paysan, le dernier des pauvres en Bulgarie et moi, nous avons les mêmes désirs, nous avons tous le même but. Comprenez-vous quelle assurance, quelle force c'est là ! »

Insaroff s'interrompit un instant, puis il se remit à parler de la Bulgarie ; Hélène l'écou-

tait avec une attention dévorante, profonde et triste. Quand il eut fini, elle lui demanda de nouveau :

« Vous ne resteriez donc pour rien au monde en Russie ? »

Et quand il fut parti, elle regarda longtemps du côté où il avait disparu. Ce jour-là il devint pour elle un tout autre homme. Elle n'était pas la même en le quittant que deux heures auparavant, quand il l'avait abordée.

A partir de ce jour les visites d'Insaroff furent de plus en plus fréquentes et celles de Berséneff plus rares. Entre les deux amis il se passait quelque chose d'étrange, tous les deux le sentaient bien sans pouvoir s'en rendre compte et redoutaient une explication. Un mois s'écoula ainsi.

XV

Comme on le sait déjà, Anna Wassilïevna aimait à rester chez elle; mais quelquefois, d'une manière tout à fait inattendue, il lui venait l'envie de quelque extraordinaire partie de plaisir, et plus cette partie était difficile à organiser, plus il fallait de préparatifs et d'apprêts, plus Anna Wassilïevna se sentait agitée et plus elle y trouvait de charme. Si cette idée la prenait en hiver, elle faisait louer deux ou trois loges, rassemblait toutes ses connaissances, et allait au théâtre ou même au bal masqué. En été c'étaient des excursions, le plus loin possible de la ville. Le lendemain, elle se plaignait de migraines, elle geignait, s'alitait, et, deux mois après, la fantaisie de « l'extraordinaire » la chauffait derechef. C'est ce qui arriva sur ces entrefaites. Quelqu'un

vanta devant elle les beaux sites de Tsaritsino, et elle annonça immédiatement son intention d'aller le surlendemain à Tsaritsino. Une agitation fiévreuse commença à régner dans la maison, on envoya à Moscou un exprès chercher Nicolas Artemïevitch, et le maître d'hôtel y partit aussi pour acheter du vin, des pâtés et quantité de provisions. Schoubine eut pour mission de louer un grand break (une seule voiture ne suffisait pas) et de se procurer deux chevaux. Le petit domestique fit deux fois de suite le chemin de la maison de Berséneff et d'Insaroff pour leur apporter deux billets d'invitation, rédigés par Zoïa, la première fois en russe, la seconde fois en français. Anna Wassilïevna s'occupa elle-même des toilettes de voyage des jeunes filles. Cependant la partie faillit tomber dans l'eau : Nicolas Artemïevitch arriva de Moscou, d'une humeur de chien, aigre et frondeur (il boudait toujours Augustina Christianovna), et en apprenant de quoi il s'agissait, il déclara hautement qu'il n'en serait pas; que courir de Kountsovo à Moscou, de Moscou à Tsaritsino et de Tsaritsino à Moscou, et de Moscou encore à Kountsovo était une absurdité « et enfin, ajouta-t-il, qu'on me démontre d'abord qu'un point du globe est plus amusant qu'un autre,

alors j'irai ». Comme personne ne put lui rien démontrer et qu'Anna Wassilïevna n'avait pas d'autre cavalier sérieux, elle fut sur le point de se refuser cette partie. Mais elle pensa à Ouvar Ivanovitch, et, contrariée, elle l'envoya chercher dans son appartement, en disant : « Un noyé se raccroche à une paille [1]. » On le réveilla, il descendit, écouta sans rien dire la proposition d'Anna Wassilïevna, fit manœuvrer ses doigts, et, à la surprise générale, consentit. Anna Wassilïevna l'embrassa sur la joue et l'appela « mignon ». Nicolas Artemïevitch eut un sourire de mépris et dit : *Qu'elle bourde!* Il aimait à l'occasion à employer des termes français *chic*.

Le lendemain matin, à sept heures, la voiture et le break, encombrés, sortirent de la villa des Stakhoff.

Les dames avaient pris place dans la voiture avec la bonne et Berséneff; Insaroff s'assit à côté du cocher, et dans le break étaient Ouvar Ivanovitch et Schoubine. Ouvar Ivanovitch avait lui-même appelé du doigt Schoubine; il savait que l'autre le taquinerait pendant toute la route, mais entre la « force de la terre noire » et le jeune artiste existait une sorte de lien : une franchise

1. Proverbe russe.

querelleuse. Pour cette fois d'ailleurs, Schoubine laissa tranquille son considérable ami; il resta silencieux, distrait et doux.

Le soleil était déjà haut dans le ciel sans nuages, quand les équipages approchèrent des ruines du château de Tsaritsino, sombres et effrayantes même en plein jour. Toute la société descendit sur l'herbe et entra dans le parc. En avant marchaient Hélène, Zoïa et Insaroff, ensuite, l'air épanoui, ondulait Anna Wassilïevna au bras d'Ouvar Ivanovitch. Celui-ci haletait et cancanait, son chapeau de paille tout neuf lui coupait le front, et ses pieds bouillaient dans ses bottes, mais il se trouvait bien; Schoubine et Berséneff fermaient la marche.

« Nous resterons en réserve, mon frère, comme certains vétérans, dit Schoubine à l'oreille de Berséneff. La Bulgarie tient la place maintenant, » ajouta-t-il en montrant du sourcil Hélène.

Le temps était magnifique. Tout alentour fleurissait, chantait, bourdonnait. Au loin flambaient les miroirs des étangs. L'âme s'imprégnait de douceur et de sérénité. La nature était en fête. « Ah! qu'il fait beau! ah! qu'il fait bon! » ne cessait de répéter Anna Wassilïevna. Ouvar Ivanovitch approuvait de la tête et même, une fois, il affirma : « Ne m'en parlez pas! » Hélène

n'échangeait que quelques mots avec Insaroff, Zoïa tenait avec deux doigts le bord de son chapeau, avançait coquettement, hors de sa robe de barège rose, ses petits pieds chaussés de bottines gris perle à bouts carrés, et lorgnait tantôt à côté, tantôt en arrière.

« Hé hé! fit tout à coup Schoubine à demi-voix; Zoïa Nikitichna tourne la tête, je vais y aller. Hélène Nikolaevna me méprise maintenant; toi, André Pétrovitch, elle t'estime, ce qui revient au même. Je vais y aller, j'ai assez moisi comme cela. Quant à toi, mon ami, je te conseille d'herboriser, c'est ce que tu as de mieux à faire dans ta situation; c'est d'ailleurs très utile au point de vue scientifique. Adieu. »

Schoubine courut vers Zoé, arrondit son bras, en disant : « *Ihre hand, Madame,* », [1] et il s'élança avec elle en avant. Hélène alors s'arrêta, appela Berséneff et lui prit le bras, mais elle continua à causer avec Insaroff. Elle lui demandait comment l'on disait dans sa langue : muguet, érable, chêne, tilleul... (« La Bulgarie! » pensa le pauvre André Pétrovitch.)

On entendit tout à coup des éclats de voix à quelque distance. Tout le monde leva la tête. On

1. Votre main, Madame.

la
ar-

l »

te-
ès
e-
et
ui
ite
ra
ès,
la
le.
air

ez-

ion
êta
Ils
de
ent
ine

tombaient en verdoyantes pelouses jusqu'au lac principal, et projetaient sur l'eau un ton d'émeraude extraordinairement vif. Nulle part, pas même au bord, ne se gonflaient de vagues, ni ne blanchissait d'écume; aucun frisson ne polissait la surface plane des eaux. Il semblait qu'une masse de verre en fusion s'était refroidie et appesantie dans un large bassin; que le ciel était passé au fond et que les arbres frisés contemplaient leur immobilité au sein de cette transparence. Tout le monde resta dans une longue et muette admiration, Schoubine lui-même se tut, Zoïa elle-même se fit rêveuse; enfin tout le monde unanimement eut le désir de faire une promenade sur l'eau. Schoubine, Insaroff et Berséneff dégringolèrent la pente herbue en rivalisant de vitesse. Ils trouvèrent une grande barque bariolée, arrêtèrent deux rameurs et appelèrent les dames. Elles descendirent; Ouvar Ivanovitch, derrière elles, opéra sa descente avec précaution; son embarquement et son installation donnèrent lieu à des rires sans fin.

« Prenez garde, Monsieur, ne nous faites pas chavirer, fit l'un des rameurs, jeune garçon au nez épaté.

— Va, va, morveux, » dit Ouvar Ivanovitch.

La barque démarra. Les jeunes gens prirent

des rames, mais Insaroff seul savait ramer. Schoubine proposa de chanter en chœur quelques chansons russes et commença :

En descendant notre mère la Volga... Berséneff, Zoïa et même Anna Wassilïevna l'accompagnèrent (Insaroff ne savait pas chanter), mais le chœur tourna à la cacophonie ; dès le troisième vers, les choristes s'embrouillèrent et la voix de basse de Berséneff continua seule :

On ne voit rien entre les vagues... Mais bientôt, confus, il se tut. Les rameurs se regardèrent du coin de l'œil et découvrirent leurs dents en silence.

« Oui, leur dit Schoubine, les messieurs ne savent pas chanter, hein ! »

Le gars, vêtu d'une chemise d'Alexandrie, répondit d'un signe de tête.

« Attends donc, l'épaté, répondit Schoubine, Zoïa Nikitichna, chantez-nous donc le *Lac* de Niedermeyer. Ne remuez pas, vous autres. »

Les rames humides se dressèrent comme des ailes et demeurèrent immobiles, laissant dégoutter des perles sonores. La barque glissa encore un peu et s'arrêta en dérivant aussi doucement qu'un cygne. Zoïa se fit prier.

« Allons ! » dit affectueusement Anna Wassilïevna...

Zoïa ôta son chapeau et se mit à chanter :

O lac, l'année à peine a fini sa carrière...

La voix faible mais pure prenait son essor sur la glace du lac. Dans les bois au loin, l'écho répétait quelques mots; il semblait que quelqu'un chantât là-bas d'une voix claire, mystérieuse, d'un autre monde, surhumaine. Quand Zoé s'arrêta, des applaudissements retentirent dans l'un des pavillons qui s'élevaient aux bords du lac et des Allemands aux visages rouges, qui festoyaient en pique-nique, se montrèrent. Plusieurs parurent sans habit, sans cravate et même sans gilet; et ils crièrent *bis* tellement fort qu'Anna Wassileïvna donna l'ordre de gagner au plus vite l'autre bord du lac. Mais avant que le canot eût abordé le rivage, Ouvar Ivanovitch trouva le moyen d'étonner tout le monde. Comme il s'aperçut que dans une certaine partie du bois l'écho répétait chaque son avec une netteté particulière, il se mit tout à coup à imiter le chant de la caille. D'abord tout le monde fut étonné; mais chacun y prit goût, car il imitait le chant de la caille à la perfection. Encouragé, il essaya des miaulements de chat; mais cela ne fit pas si bon effet. Alors, il en revint au chant de la caille, inspecta tous les visages et se tut. Schoubine se jeta sur lui

pour l'embrasser; mais il fut repoussé. A ce moment, le bateau aborda et tout le monde descendit sur le rivage.

Cependant le cocher, le laquais et la bonne avaient apporté des voitures les corbeilles et mirent le couvert sur l'herbe. On s'installa autour de la nappe et on attaqua un pâté et d'autres victuailles. Tout le monde montra un excellent appétit; Anna Wassilïevna ne cessait d'offrir à ses hôtes, afin qu'on mangeât le plus possible, affirmant que c'était très sain en plein air. Elle adressait cette recommandation principalement à Ouvar Ivanovitch.

« N'ayez pas peur, grogna-t-il la bouche pleine.

— Mais quel beau jour Dieu nous a donné! » répétait sans désemparer Anna Wassilïevna.

Elle était méconnaissable : on l'eût dite rajeunie de vingt ans. Berséneff lui en fit la remarque.

« Oui, oui, dit-elle, moi aussi, dans mon temps, j'étais capable de tout, on me comptait au nombre des vaillants. »

Schoubine s'était mis à côté de Zoé et lui versait du vin coup sur coup. Elle refusait; lui, insistait; il finit par boire le verre, et dès qu'il l'eut vidé, il recommença ses obsession

lut aussi lui persuader qu'il mourait d'envie de poser sa tête sur ses genoux : elle ne pouvait aucunement lui permettre une « aussi grande liberté ». Hélène restait la plus sérieuse de tous, mais elle jouissait dans son cœur d'un calme délicieux, tel qu'elle n'en avait jamais goûté. Elle se sentait pénétrée d'une bonté infinie et elle voulait auprès d'elle, non seulement Insaroff, mais aussi Berséneff...

André Pétrovitch comprenait vaguement ce que cela signifiait et il soupirait tout bas.

Les heures passaient, le soir venait.

Anna Wassilïevna s'en aperçut et s'agita.

« Ah ! mes amis, comme il est tard ! fit-elle. « C'est vécu, c'est bu, Messieurs, il est temps de « s'essuyer la barbe [1]. » Elle se remua et tout le monde se mit sur pied et prit la direction du château où l'on avait laissé les équipages. En longeant le lac, on s'arrêta pour jouir une dernière fois de la vue de Tsaritsino. Partout s'allumaient les vives couleurs du couchant, le ciel s'empourprait, les feuillages chatoyaient, agités par une brise naissante, les eaux lointaines fluaient comme de l'or liquide, les tourelles rougeâtres et les pavillons disséminés dans le parc

1. Expression proverbiale russe.

tranchaient sur le vert sombre des arbres. « Adieu, Tsaritsino, nous n'oublierons pas l'excursion d'aujourd'hui, » dit Anna Wassilïevna. Et juste à ce moment, comme pour confirmer cette affirmation, il se produisit un incident étrange qu'on ne pouvait en effet oublier facilement.

A peine Anna Wassilïevna eut-elle adressé son dernier adieu à Tsaritsino que tout à coup, à quelques pas d'elle, derrière une touffe de lilas, on entendit des cris discordants, des rires, et toute une bande de gens dépoitraillés (ces amateurs de musique qui avaient applaudi Zoïa si frénétiquement) débouchèrent sur la route. Messieurs les amateurs paraissaient fort gais, ils s'arrêtèrent en apercevant les dames, et l'un d'eux, d'une haute taille, au col de bœuf et aux yeux injectés, se détacha du groupe et, saluant gauchement, titubant, s'approcha d'Anna Wassilïevna immobile de frayeur.

« *Bonchour, Matame*, fit-il d'une voix enrouée, comment vous *bortez-vous?* »

Anna Wassilïevna recula en chancelant.

« Et pourquoi *né* voulez-vous chanter *pis*, continua le géant en mauvais russe, quand notre compagnie criait hurrah, *pis* et *prafo!*

— Oui, oui, pourquoi? » entendit-on dans les rangs de la « Compagnie ».

Insaroff fit un pas en avant, mais Schoubine l'arrêta et se mit devant Anna Wassilïevna.

« Permettez-moi, honorable inconnu, commença-t-il, de vous exprimer l'étonnement sincère où nous plonge tous votre attitude. Autant que j'en puis juger, vous appartenez à la branche saxonne de la race caucasienne, par conséquent nous devons vous supposer la science des convenances, et cependant vous parlez à une dame à laquelle vous n'avez pas été présenté. Croyez qu'à un autre moment, nous aurions été, moi surtout, très heureux de faire connaissance avec vous, car je remarque en votre personne tant de développement de muscles, biceps, triceps, deltoïdes, qu'en ma qualité de sculpteur, je me tiendrais pour fort satisfait de vous avoir pour modèle; mais, aujourd'hui, laissez-nous tranquilles. »

L'honorable inconnu écouta la harangue de Schoubine en détournant la tête avec mépris et en mettant ses mains sur les hanches.

« *Che* ne *gomprends* rien *tu* tout à ce que *fous tites*, fit-il enfin, *fous* me prenez sans *toute* pour un *cortonnier* ou *bichoutier! Che* suis un officier, employé d'État; *foui*.

— Je n'en doute pas, repartit Schoubine.

— Et moi, voilà ce que *che vous tis*, continua

l'inconnu en l'écartant de la main comme une branche qui barre un sentier; *che tis* : Pourquoi *n'afez*-vous chanté *pis* quand nous avons crié *pis*. Et je vais m'en aller à la minute, mais il faut qu'une de ces *fraulein* [1], — pas cette *matame*, non, celle-là, *c'hai pas pesoin*, — mais celle-ci ou celle-là (il montra Hélène et Zoé) me donne *einen Kuss* [2], comme nous *tisons* en allemand, un petit *péser*, oui. Hé bien quoi! c'est rien.

— C'est rien, *einen Kuss!* entendit-on de nouveau dans la compagnie. *Ih der sakramenter!* » fit en étouffant de rire l'un des Allemands qui semblait tout à fait parti.

Zoé saisit la main d'Insaroff, mais il retira son bras et se plaça en face du grand insolent.

« Vous allez filer, » lui dit-il d'une voix tranquille mais dure.

L'Allemand se mit à rire pesamment.

« Comment *filer!* Ah *ch'aime* cela... Est-ce que *che* ne peux pas me promener aussi, moi? Comment *filer?* Pourquoi *filer?*...

— Parce que vous vous êtes permis de *troubler* une dame, dit Insaroff en devenant pâle, parce que vous êtes saoûl.

1. Jeunes filles.
2. Un baiser.

— Comment, moi saoûl! *Fous* entendez, *Hören sie das herr Provisor* [1], moi, un officier, et il ose... Maintenant *che* demande satisfaction. *Einen Kuss vill ich* [2]

— Si vous faites un pas, commença Insaroff...

— Eh bien, quoi, alors?

— Je vous jette à l'eau!

— A l'eau, *Herr Je* [3]! Rien que cela? Eh bien, nous allons *foir*... c'est très curieux; comment, à l'eau!... »

Monsieur l'officier leva le bras et fit un mouvement en avant, mais il se passa tout à coup une chose extraordinaire: il jeta un cri et son immense corps se balança, fut levé de terre, ses pieds battirent l'air, et avant que les dames eussent eu le temps de crier, avant que personne eût pu comprendre comment c'était arrivé, Monsieur l'officier, comme une masse, avec un lourd choc, tomba dans le lac et disparut aussitôt sous le remous.

Un: « Ah! » aigu s'échappa de la poitrine des dames.

« *Mein gott!* » entendit-on dans l'autre camp.

Une minute se passa et une tête ronde, cou-

1. Entendez-vous cela, monsieur le Proviseur.
2. J'exige un baiser.
3. Seigneur Jésus!

verte de cheveux collés émergea; elle lançait des bulles à la surface, cette tête, deux mains s'agitaient désespérément autour d'une bouche.

« Il va se noyer, sauvez-le! sauvez-le! cria Anna Wassilïevna à Insaroff resté sur le rivage, soufflant et les jambes écartées.

— Il s'en tirera, dit-il avec une indifférence méprisante et sans pitié. Allons, ajouta-t-il en prenant Anna Wassilïevna par la main, allons, Ouvar Ivanovitch, Hélène Nikolaëvna...

— Ah!... oh!... oh!... oh!... entendit-on alors du côté du malheureux Allemand qui avait enfin réussi à se cramponner aux joncs du rivage.

Tout le monde suivit Insaroff. Cependant il fallait passer à côté de la bande; mais comme ils avaient perdu leur chef, les « noceurs » ne firent aucune démonstration et ne dirent rien. Un seul, le plus courageux d'entre eux, grommela en branlant la tête : « Mais qu'est-ce que c'est que cela? Alors on peut... après cela... » Un autre ôta son chapeau. Insaroff leur semblait très redoutable et ils avaient raison. Quelque chose de menaçant passa dans ses traits. Les Allemands se précipitèrent pour tirer de l'eau leur camarade, et dès qu'il se sentit sur la terre ferme, il commença à jurer, à geindre, et se mit à crier après ces « vauriens de Russes », ajoutant qu'

porterait plainte directement auprès de Son Excellence le comte von Kizents...

Mais les « vauriens russes » ne firent aucune attention à ces criailleries, et se dirigèrent le plus vite possible vers le château. Tout le monde se tut en traversant le parc, Anna Wassilïevna poussait seulement de légers soupirs. Mais quand ils furent arrivés aux voitures, un rire fou, inextinguible, homérique s'empara d'eux. Schoubine partit le premier d'un éclat aigu, immodéré, puis Berséneff égrena des hihis qui crépitèrent comme des petits pois sur un tambour, puis la voix de Zoïa passementa le tout; Anna Wassilïevna pouffa à son tour, Hélène même ne put retenir un sourire et Insaroff enfin se laissa aller aussi.

Mais plus haut que tous, et plus longtemps, et plus violemment s'esclaffait Ouvar Ivanovitch. Il riait à s'en faire mal aux côtes, à en étouffer, à en perdre haleine. Dans une accalmie, il prononça à travers ses larmes :

« Moi... je me demandais... qu'est-ce qui a fait ce bruit... c'était... lui... à plat ventre!... » Et un redoublement de rire secouait tout son gros corps lorsqu'il prononçait ces derniers mots. Zoïa l'excitait encore.

— Moi... je vois... les pieds en l'air.

— Oui, oui, dit Ouvar Ivanovitch, et puis,

houp!... à plat ventre!... lui... à plat ventre!

— Et comment a-t-il pu? demanda Zoïa, l'Allemand était trois fois plus gros que lui!

— Je vais vous le dire, dit en s'essuyant les yeux Ouvar Ivanovitch. Je l'ai vu : d'une main il l'a pris à la ceinture, le pied entre ses jambes, et puis hop! j'entends... Qu'est-ce que c'est? Et c'est lui... à plat ventre!... »

Les voitures s'ébranlèrent, le château de Tsaritsino disparut à leurs yeux et Ouvar Ivanovitch n'était pas encore parvenu à se calmer. Schoubine, encore en tête à tête avec lui au retour, lui fit honte et l'arrêta. Insaroff était gêné. Il se trouvait dans la voiture en face d'Hélène (Berséneff était monté à côté du cocher, sans rien dire), elle restait silencieuse aussi. Il pensait qu'elle le désapprouvait et il n'en était rien. Elle avait eu très peur alors, puis elle avait été frappée de l'expression du visage d'Insaroff et, depuis, elle y pensait sans cesse. Elle ne se rendait pas compte elle-même de ce qu'elle pensait, le sentiment qui s'était emparé d'elle pendant cette journée avait disparu, cela, elle s'en rendait compte, mais ce sentiment avait fait place à quelque chose qu'elle ne comprenait pas.

La partie avait duré trop longtemps, la nuit tombait peu à peu. La voiture roulait rapidement,

tantôt elle longeait les champs de blés mûrs d'où s'exhalaient des senteurs étouffantes, tantôt on traversait de larges prairies dont la fraîcheur soudaine soufflait au visage une haleine légère. On eût dit que des fumées montaient aux coins du ciel. Enfin se montra une lueur rouge et brouillée.

Anna Wassilïevna sommeillait. Zoé avait mis la tête à la portière et regardait la route. Hélène s'aperçut enfin qu'elle n'avait pas dit un mot à Insaroff depuis une heure. Elle lui adressa une question insignifiante et il lui répondit aussitôt, heureux.

On entendit bientôt dans l'air des sons vagues ; il semblait que des milliers de voix parlaient au loin. C'était Moscou qui courait à leur rencontre. Des lumières scintillèrent en avant, elles se firent de plus en plus nombreuses. Enfin les pavés retentirent sous les roues. Anna Wassilïevna s'éveilla. Tout le monde se mit à parler dans la voiture quoique personne ne pût s'entendre, tant faisaient de fracas sur les pavés les deux voitures et les trente-deux pieds des chevaux. La traversée de Moscou à Kountsovo parut longue et ennuyeuse, tout le monde restait silencieux ou sommeillait, la tête appuyée à différents coins. Seule Hélène ne ferma point les yeux, et ne quitta pas du regard la figure d'Insaroff dans l'obscurité

Une tristesse s'empara de Schoubine; le vent qui lui soufflait au front l'excitait. Il remonta le col de son manteau et manqua pleurer. Ouvar Ivanovitch ronflait paisiblement, en roulant de côté et d'autre. Les voitures s'arrêtèrent enfin. Les valets descendirent Anna Wassilïevna; elle était toute défaite, et en disant adieu à ses compagnons de route, elle leur dit qu'elle n'en pouvait plus. Ils se mirent en frais de remerciements et elle se borna à leur répondre : « N'en peux plus! » Hélène serra pour la première fois la main d'Insaroff. Elle resta longtemps à sa fenêtre avant de se déshabiller. Schoubine profita du moment où Berséneff allait s'éloigner pour lui dire à l'oreille : « Hé bien, tu vois que c'est un héros, il jette à l'eau des Allemands ivres.

— Tu n'en as pas même fait autant, » répondit Berséneff, et il s'en retourna avec Insaroff.

L'aurore commençait à poindre dans le ciel quand les deux amis rentrèrent chez eux. Le soleil ne se levait pas encore, on sentait une légère fraîcheur, une rosée grise couvrait l'herbe, et les premières alouettes chantaient très haut, très haut, dans les espaces à demi sombres.
perçait comme un œil unique une dernière

XVI

Peu après qu'elle eut fait connaissance avec Insaroff, Hélène recommença, pour la cinquième ou la sixième fois, son journal. Voici quelques extraits de ce journal.

Juin. — André Pétrovitch m'apporte des livres, mais je ne peux pas les lire. Le lui avouer me fait honte; les lui retourner, mentir, lui dire que je les ai lus, je ne veux pas : il me semble que cela le chagrinerait. Il m'observe sans cesse, il me semble qu'il s'attache beaucoup à moi. C'est un très brave garçon, cet André Pétrovitch

... Que désiré-je? Pourquoi me sens-je si lourd et si sombre sur le cœur? Pourquoi regardé-je avec tant d'envie les oiseaux qui passent? Je voudrais les suivre, voler je ne sais où, pourvu que ce fût loin d'ici. N'est-ce pas un péché que de

désirer cela? J'ai ici ma mère, mon père, ma famille, est-ce que je ne les aime pas? Non, je ne les aime pas comme je voudrais les aimer. L'avouer me fait peur, mais c'est la vérité. Peut-être suis-je une grande coupable; peut-être est-ce à cause de cela que je suis triste, peut-être est-ce à cause de cela que je ne trouve pas le repos. Quelle main pèse sur moi et me maîtrise? Je suis comme dans une prison et j'attends d'un moment à l'autre que les murs s'écroulent sur moi. Pourquoi les autres ne le sentent-ils pas? Qui aimerai-je donc, si je n'aime pas les miens? Il paraît que mon père a raison : il me reproche de n'aimer que les chiens et les chats. Il faudrait réfléchir là-dessus. Je ne prie pas assez; il faut prier... et il me semble que je pourrais aimer.

...Je suis toujours timide avec M. Insaroff. Je ne sais pourquoi; je ne suis pourtant pas une toute jeune fille, et, lui, est si simple, si bon. Il a quelquefois un air très sérieux. Il est probable que ses pensées sont bien loin de nous; je le sens et j'ai honte de lui faire perdre son temps. André Pétrovitch, c'est une autre affaire. Je suis prête à bavarder avec lui toute une journée. Mais, lui aussi, me parle toujours d'Insaroff et quels terribles détails il me donne! Je l'ai vu aujourd'hui en rêve, il tenait un poignard à la main. Et il

semblait me dire : « Je le tuerai ! Je me tuerai ! » Quelle bêtise !

... Oh ! si quelqu'un me disait : « Voilà ce qu'il faut que tu fasses ; » être bonne, c'est peu ; faire du bien... oui, c'est l'important dans la vie. Mais comment faire le bien ? Oh ! si je pouvais être maîtresse de moi ! Je ne comprends pas pourquoi je pense si souvent à M. Insaroff. Quand il arrive, s'assied et m'écoute attentivement, calme, j'ai une sensation de plaisir et voilà tout. Quand il est parti, je tâche de me rappeler ses paroles et je m'en veux, je m'irrite... Je ne sais pas pourquoi moi-même. (Il parle très mal le français et il n'en rougit pas, cela me plaît.) Du reste, les nouvelles figures m'occupent beaucoup. En parlant avec lui, je me suis rappelé tout à coup le maître d'hôtel Vassili, qui a retiré d'une isba en flammes un vieillard cul-de-jatte et qui a failli y périr lui-même. Mon père l'a appelé brave garçon, ma mère lui a donné cinq roubles, et moi, j'aurais voulu me prosterner devant lui, jusqu'à terre. Et il avait une figure de simple et d'idiot, et il est devenu depuis un ivrogne.

... J'ai donné aujourd'hui un demi-kopek à une pauvresse et elle m'a dit : « Pourquoi es-tu si triste ? » Moi, je ne soupçonnais pas que j'avais l'air triste. Je pense que cela est ainsi parce que

je vis seule, toujours seule, avec toute ma bonté, et avec tous mes défauts. Je n'ai personne à qui tendre la main. Ceux qui viennent à moi, je n'en ai que faire, et celui que je voudrais, celui-là passe sans me voir.

Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, ma tête s'embarrasse, je suis prête à tomber à genoux, à demander grâce; je ne sais pas qui et comment, mais il me semble que quelqu'un me tue, et je crie, en dedans de moi, je me révolte; je pleure... et je ne peux pas me maîtriser... Mon Dieu, mon Dieu! calme donc mes élans! Toi seul, tu le peux; tout le reste est sans force. Ni mes petites aumônes, ni mes occupations, rien, rien, rien ne peut me soulager. Je voudrais entrer quelque part comme domestique, je serais moins malheureuse. A quoi bon ma jeunesse? Que fais-je de ma vie? Pourquoi ai-je une âme? Pourquoi tout?...

... Insaroff... M. Insaroff! Je ne sais vraiment pas comment l'écrire. Je voudrais savoir ce qu'il a dans l'âme. Il me semble si franc, si ouvert, et pourtant je n'y découvre rien du tout. Quelquefois, il me fixe d'un regard pénétrant... Ou peut-être est-ce seulement une idée que je me fais? Paul m'agace toujours, je suis fâchée contre lui... Que me veut-il? Il est amoureux de moi.

Mais je n'ai pas besoin de son amour... De Zoïa aussi il est amoureux. Je suis injuste pour lui; il m'a dit hier que je ne savais pas être injuste à demi... C'est vrai... c'est très mal.

Ah! je sens qu'il faut à l'homme un malheur; ou la pauvreté, ou la maladie. Sans cela, il lève trop haut la tête.

Pourquoi André Pétrovitch m'a-t-il raconté aujourd'hui l'histoire de ces deux Bulgares? On dirait qu'il a fait exprès de me raconter cela. Que m'importe M. Insaroff? Je suis fâchée contre André Pétrovitch...

Je prends la plume et je ne sais par où commencer. De quelle manière inattendue il m'a parlé aujourd'hui dans le jardin! Comme il était affectueux et confiant! Comme c'est arrivé vite! On dirait que nous sommes d'anciens amis, et que nous venons seulement de nous reconnaître. Comment ne l'ai-je pas compris jusqu'à présent? Comme nous nous sommes rapprochés aujourd'hui! Et, ce qui est étonnant, je suis devenue maintenant beaucoup plus calme. C'est à en rire! hier encore, je me fâchais contre André Pétrovitch à cause de lui, je l'appelai même, « Monsieur Insaroff. » Et aujourd'hui... Voilà un véritable homme, en voilà un sur qui l'on peut compter. Celui-là ne ment pas, c'est le premier que je

es
r,
ré
l-

e-
il
sa
n-
ur
u-
...
a
h!
tez
ue
nt
tte
nc

te-
...

... J'aime à causer avec André Pétrovitch; jamais un mot de lui-même, quand il parle, c'est toujours de quelque chose d'essentiel, d'utile. Ce n'est pas comme Schoubine. Schoubine est sémillant comme un papillon, il passe son temps à admirer sa belle prestance: cela, les papillons ne le font pas. Du reste, et Schoubine, et André Pétrovitch... je sais ce que je veux dire...

... Lui, a du plaisir à venir chez nous, je le vois. Mais pourquoi ? Qu'a-t-il trouvé en moi ? Il est vrai que nous avons des goûts semblables; nous n'aimons les vers ni l'un ni l'autre, ni l'un ni l'autre nous n'entendons rien à l'art. Mais comme il m'est supérieur ! Il est plein de sérénité, moi je suis dans un trouble éternel. Il a une voie, un but, et moi, où vais-je ? Où est mon gîte ? Il a le calme et ses pensées sont loin... Le temps viendra où il nous abandonnera pour jamais, il s'en ira chez lui, là-bas, de l'autre côté de la mer... Hé bien, quoi ? que Dieu le garde ! Et moi je serai toujours heureuse de l'avoir connu, de l'avoir eu ici.

Pourquoi n'est-il pas Russe ? Non, il ne pouvait pas être Russe.

Ma mère l'aime aussi. C'est un homme modeste, dit-elle. Bonne maman ! Elle le comprend. Paul se tait: il a deviné que ses allusions me dé-

sens un peu triste. Je suis heureuse... Suis-je heureuse?

Je n'oublierai pas de longtemps l'excursion d'hier! Quelle étrange, nouvelle et terrible impression! Quand il a empoigné subitement ce géant et qu'il l'a jeté dans l'eau comme une balle, je n'ai pas eu peur... Mais lui, il m'a fait peur. Et, après, son visage est devenu sinistre, presque implacable! Et comme il a dit: « Il s'en retirera! » Cela m'a toute bouleversée. Je vois maintenant que je ne l'avais pas compris. Et après, quand je riais, comme je souffrais pour lui! Il avait honte, je le sentais, il avait honte devant moi. Il me l'a dit après dans la voiture, dans l'obscurité, ensuite quand j'ai essayé de le pénétrer et quand j'ai pris peur de lui. Oui, avec lui, il n'y a pas à plaisanter, il sait aussi défendre... Mais pourquoi cet air sinistre, ces lèvres tremblantes, ce poison dans les yeux? Peut-être est-il impossible qu'il en soit autrement; on ne saurait être un homme, un lutteur, et rester doux et bénin. La vie est une chose brutale, m'a-t-il dit, il y a peu de temps. J'ai répété ce mot à André Pétrovitch: il n'est pas d'accord là-dessus avec D... Lequel des deux a raison? Et comment ce jour a-t-il commencé? Comme je me sentais heureuse de marcher à côté de lui, même silen-

cieuse... Je suis contente de ce qui est arrivé; ça devait arriver.

... De l'inquiétude encore... Je me sens tout à fait bien.

... Je n'ai rien écrit dans mon journal tous ces jours-ci, je ne me sentais pas disposée. Tout ce que j'aurais écrit, je sentais que ce n'aurait pas été ce que j'avais dans l'âme. J'ai eu avec lui une grande conversation qui m'a fait comprendre beaucoup de choses. Il m'a fait part de ses projets. (A propos, je sais maintenant d'où vient sa cicatrice au cou... Mon Dieu! quand je pense qu'il a été condamné à mort! qu'il s'est sauvé à grand'peine! qu'on l'a blessé...) Il pressent une guerre et il en est bien heureux, et, avec tout cela, je n'ai jamais vu D... aussi triste. De quoi, lui... lui! peut-il être triste? Papa, en arrivant de la ville, nous a trouvés ensemble et nous a regardés d'une façon étrange. André Pétrovitch est venu; j'ai remarqué qu'il a beaucoup maigri et pâli. Il m'a fait le reproche d'être trop froide avec Schoubine et de le négliger; moi, j'ai tout à fait oublié Paul. Quand je le verrai, je tâcherai de reconnaître mes torts. D'ailleurs, je ne m'occupe guère de Schoubine... ou de personne au monde. André Pétrovitch me parlait avec une nuance de pitié: qu'est-ce que cela signifie?

Pourquoi autour de moi, en moi, tout est-il si sombre? Il me semble sentir autour de moi, en moi, quelque chose d'énigmatique dont il faudrait trouver le mot...

... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit : j'ai mal à la tête. A quoi bon écrire? il est parti si vite aujourd'hui, moi qui voulais lui parler!... Il m'évite, il me semble... Oui, il m'évite... Le mot est trouvé, la lumière m'éblouit! Mon Dieu, ayez pitié de moi!... J'aime!

XVII

Le jour même où Hélène écrivait ces mots fatals dans son journal, Insaroff était assis dans la chambre de Berséneff et celui-ci se tenait debout devant lui, la stupéfaction peinte sur le visage. Insaroff venait de lui annoncer sa résolution de partir dès le lendemain pour Moscou.

« Voyons, s'écriait Berséneff, c'est le moment où le temps va devenir plus beau! Que ferez-vous à Moscou? Pourquoi cette soudaine détermination? Auriez-vous reçu quelque nouvelle?

— Aucune, répondit Insaroff, mais d'après mes calculs, je ne puis pas rester ici.

— Mais pourquoi cela?

— André Pétrovitch, dit Insaroff, soyez assez bon pour ne pas insister, je vous en prie. Il m'

coûte de vous quitter, mais je ne puis faire autrement. »

Berséneff le regarda en face.

« Je sais, dit-il enfin, qu'on ne peut pas vous dissuader; donc, c'est une chose décidée ?

— Tout à fait décidée, » répondit Insaroff.

Il se leva et puis sortit.

Berséneff fit quelques pas dans la chambre, prit son chapeau et alla chez les Stakhoff.

« Vous avez quelque chose à me dire, lui dit Hélène, dès qu'ils furent seuls.

— Oui. Comment l'avez-vous deviné ?

— N'importe. Dites, qu'y a-t-il ? »

Berséneff lui annonça la résolution d'Insaroff. Hélène pâlit.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? fit-elle péniblement.

— Vous savez, dit Berséneff que Dimitri Nikanorovitch n'aime pas à rendre compte de ses actions; mais je pense... asseyons-nous, Hélène Nikolaevna, il me semble que vous n'êtes pas tout à fait bien... Je crois deviner la cause de ce départ précipité.

— Quelle... quelle est la cause ? demanda Hélène, en serrant avec force, sans s'en apercevoir, la main de Berséneff dans sa main glacée.

— Voyez-vous, continua Berséneff avec un

triste sourire... comment vous expliquer ? il me faudrait revenir au printemps dernier, au moment où j'ai fait plus intime connaissance avec Insaroff. C'était alors chez un parent que je le rencontrais. Dans la maison, il y avait une jeune fille très jolie. Il me sembla qu'elle n'était pas indifférente à Insaroff et je le lui dis. Il rit et me répondit que je me trompais, que son cœur n'avait pas souffert et qu'il s'en irait aussitôt, si quelque chose de semblable lui arrivait, parce qu'il ne voulait pas (ç'a été ses propres paroles), pour la satisfaction d'un sentiment personnel, trahir sa cause et son devoir : « Je suis Bulgare, dit-il, et je n'ai pas besoin d'un amour russe ! »...

— Hé bien !... et alors ?... Maintenant, vous... dit Hélène à voix basse en détournant involontairement la tête comme quelqu'un qui attend un coup, sans lâcher la main de Berséneff.

— Je pense, reprit-il (et il baissa aussi la voix), je pense qu'il est arrivé maintenant ce qu'alors j'avais cru à tort.

— C'est-à-dire... vous pensez ?... ne me torturez pas ! laissa échapper tout à coup Hélène.

— Je pense, dit vivement Berséneff qu'Insaroff aime maintenant une jeune fille russe et, comme il se l'est promis, il est décidé à fuir. » Hélène serra sa main plus fortement encore et

baissa plus bas la tête, comme pour cacher à des yeux étrangers la rougeur de honte qui envahit soudainement tout son visage et ses épaules.

« André Pétrovitch, vous êtes bon comme un ange, dit-elle. Mais il viendra me dire un demi-adieu ?

— Oui, je suppose; sûrement. Il ne voudra pas s'en aller...

— Dites-lui, dites... » Mais ici la pauvre jeune fille ne put se contenir : les larmes lui jaillirent des yeux et elle s'enfuit.

« Voilà donc à quel point elle l'aime, pensa Berséneff, en s'en retournant chez lui à pas lents. Je ne m'y attendais pas, je ne croyais pas que ce fût déjà si violent. Je suis bon, a-t-elle dit... Qui donc dira ce qui m'a poussé à rapporter tout cela à Hélène? Ce n'est pas par pure bonté, en tout cas. Toujours ce désir satanique de constater si le poignard est déjà dans la blessure! J'ai lieu d'être content, maintenant; ils s'aiment, et je les y ai aidés... le futur intermédiaire entre la science et le peuple russe, comme m'appelle Schoubine. Il paraît que c'est ma destinée d'être intermédiaire. Et si je me trompais!... Non, je ne me trompe pas!... »

Il se sentit de l'amertume au cœur, André Pétrovitch, et Raumer était oublié..

Le lendemain, vers deux heures, Insaroff vint chez les Stakhoff. Comme un fait exprès, il se trouvait en ce moment-là au salon une visite : une voisine, la femme d'un chanoine, une très brave et très respectable dame, mais qui avait eu des petits désagréments avec la police, parce qu'il lui était venu tout à coup l'idée de prendre un bain, au plus chaud de l'année, dans un étang au bord d'une route où passait souvent la famille d'un général très haut placé.

La présence d'un tiers fut d'abord un soulagement pour Hélène qui n'avait plus gardé une goutte de sang dans les joues dès qu'elle avait entendu le pas d'Insaroff; puis son cœur se serra à l'idée qu'il lui dirait adieu sans lui parler en tête à tête. Lui, semblait embarrassé et évitait son regard. « Va-t-il tout de suite me dire adieu ? » pensait Hélène. Effectivement Insaroff s'adressa d'abord à Anna Wassilïevna. Hélène se leva brusquement et l'appela dans l'embrasure de la fenêtre. La femme du chanoine parut étonnée et fit mine de tourner la tête, mais elle était si serrée dans son corset qu'il craquait au moindre mouvement qu'elle faisait, et elle ne bougea pas.

« Écoutez, dit précipitamment Hélène, je sais dans quel but vous êtes venu; André Pétrovitch m'a fait part de vos intentions. Mais je vous en

prie, je vous en supplie, ne nous quittez pas encore aujourd'hui. Venez ici demain, de bonne heure, vers onze heures, j'ai deux mots à vous dire. »

Insaroff baissa silencieusement la tête.

« Je ne vous retiendrai pas... vous me promettez ? »

Insaroff salua de nouveau mais ne répondit rien.

« Lenotchka, viens ici, dit Anna Wassilïevna, regarde quel magnifique ridicule a la petite mère.

— Je l'ai brodé moi-même, » remarqua la femme du chanoine.

Hélène s'éloigna de la fenêtre.

Insaroff ne resta plus qu'un quart d'heure chez les Stakhoff. Hélène l'observait du coin de l'œil ; il piétinait sur place, ne savait qui regarder et fit une sortie étrange, brusque, comme s'il s'éclipsait.

Ce jour-là fut long à passer pour Hélène, encore plus longue, longue lui sembla la nuit : tantôt assise sur son lit, les bras autour de ses jambes et la tête sur ses genoux, tantôt debout près de la fenêtre, le front bouillant collé contre la vitre froide, elle songeait, songeait, et ruminait jusqu'à épuisement les mêmes pensées. Son cœur était devenu comme une pierre, ou bien il

semblait avoir cessé de battre. Elle ne le sentait plus. Mais dans sa tête les veines battaient pesamment, ses cheveux la brûlaient, ses lèvres étaient sèches : « Il viendra... il n'a pas dit adieu à maman... il ne me trompera pas... André Pétrovitch a-t-il dit vrai? Non, c'est impossible... Il ne m'a pas promis de venir... Je ne le verrai donc plus jamais!... »

Ces pensées ne la quittaient pas... elles ne la quittaient pas, absolument parlant. Ces pensées ne s'en allaient ni ne revenaient; sans cesse, elles flottaient en elle comme un brouillard. « Il m'aime! » Ce mot illuminait tout à coup son être, et son regard restait fixe dans l'obscurité. Un imperceptible et latent sourire entr'ouvrait ses lèvres... Mais aussitôt elle secouait la tête, elle joignait les mains, les portait à son cou, et de nouveau, comme un brouillard, ses pensées flottaient en elle. Un peu avant le jour, elle se déshabilla et se mit au lit, mais elle ne put s'endormir. Le premier rayon d'un soleil ardent pénétra dans sa chambre... « Oh! s'il m'aimait! » s'écria-t-elle tout à coup; et sans avoir honte de la lumière qui l'éclairait, elle ouvrit les bras...

Elle se leva, s'habilla et descendit. Personne encore n'était levé dans la maison; elle descendit au jardin : le jardin était si calme, si vert, si

frais, les oiseaux chantaient avec tant de confiance, les fleurs regardaient avec tant de gaieté, qu'elle se sentit comme intimidée. « Oh! pensait-elle, si c'est vrai, il n'y a pas au monde un seul brin d'herbe aussi heureux que moi. Mais, est-ce vrai? »

Elle retourna dans sa chambre, et pour user le temps, elle changea de toilette. Mais tout lui tombait, lui glissait des mains, et elle était encore assise à demi habillée devant la glace de la toilette quand on l'appela pour le thé. Elle descendit. Sa mère remarqua sa pâleur et lui dit seulement : « Comme tu as l'air intéressant aujourd'hui! » Et, la considérant, elle ajouta : « Cette robe te va à ravir, mets-la toujours quand tu voudras plaire à quelqu'un. » Hélène ne souffla mot et s'assit dans un coin. Cependant neuf heures sonnèrent. Il ne restait plus que deux heures à gagner jusqu'à onze. Hélène prit un livre, puis elle essaya de coudre, puis elle reprit le livre, puis elle se proposa de faire cent allées et cent venues dans la même allée, ce qu'elle fit. Puis elle regarda longtemps Anna Wassilïevna faire des patiences. Elle leva les yeux sur la pendule : il n'était pas encore dix heures! Schoubine entra dans le salon : elle essaya d'engager une conversation avec lui, et lui demanda pardon,

sans savoir pourquoi... Chacun de ses mots lui coûtait, on n'eût pu dire de l'effort, mais une sorte de *surprise*. Schoubine l'examina attentivement. Elle attendit une raillerie, elle leva les yeux et vit devant elle un visage triste et amical. Elle lui sourit. Schoubine lui sourit aussi en silence et sortit doucement. Elle eût voulu le retenir, mais elle ne sut comment le rappeler. Enfin onze heures sonnèrent. Elle commença à attendre, à prêter l'oreille. Elle n'avait plus la force de rien faire, elle n'avait plus la force de penser. Son cœur se réveilla et commença à battre de plus en plus fébrilement et, chose étrange, le temps lui semblait passer plus vite. Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure : « Encore quelques instants, » pensa Hélène. Tout à coup elle tressaillit : midi sonnait! Une heure sonna. « Il ne viendra pas, il partira sans me dire adieu!... » Cette pensée lui vint tandis que le sang lui affluait au cerveau. Elle sentit la respiration lui manquer et qu'elle allait éclater en sanglots... Elle courut dans sa chambre et tomba sur son lit, le visage entre ses mains.

Resta-t-elle ainsi immobile une demi-heure? Les larmes coulaient sur l'oreiller à travers ses doigts. Elle se leva brusquement et s'assit : quelque chose d'étrange se passait en elle, son visage

changea, ses yeux humides se séchèrent d'eux-mêmes et brillèrent; ses sourcils se froncèrent, ses lèvres se serrèrent. Encore une demi-heure... Hélène prêta une dernière fois l'oreille pour entendre si la voix connue parlait, elle se leva, mit son chapeau, ses gants, jeta un mantelet sur ses épaules, se glissa hors de la maison sans être remarquée, et prit en grande hâte la route de la maison de Berséneff.

XVIII

Hélène allait la tête basse, le regard fixé devant elle; elle n'avait aucune crainte, elle ne faisait aucune réflexion; elle voulait voir Insaroff une fois encore. Elle marchait sans remarquer que le soleil avait disparu depuis longtemps déjà derrière des nuées lourdes et sombres, que le vent soufflait par rafales dans les arbres et faisait claquer sa robe, que des tourbillons de poussière s'élevaient sur la route en forme de trombe...

De larges gouttes de pluie commençaient à tomber : elle ne s'en apercevait. Mais la pluie se fit plus dense et plus grosse, un éclair s'alluma, suivi d'un coup de tonnerre. Hélène s'arrêta et regarda autour d'elle. Par bonheur, non loin de l'endroit où la surprenait l'orage, s'élevait une vieille petite chapelle abandonnée, surplombant

un puits en ruines. Elle courut et s'abrita sous un auvent bas. La pluie se mit à tomber à verse, le ciel était tout noir.

Dans un désespoir muet, Hélène regardait le filet épais de la pluie. Sa dernière espérance de voir Insaroff disparaissait. Une vieille mendiante entra dans la chapelle, se secoua et dit en saluant : « C'est à cause de la pluie, ma petite mère. » Et toussotant, soupirant, elle s'assit sur la margelle du puits. Hélène mit la main à la poche ; la vieille remarqua ce mouvement, et son visage ridé, jaune, jadis joli, prit de l'animation.

« Merci, ma chère nourrice[1] », commença-t-elle.

Hélène ne trouva pas sa bourse, la vieille tendait cependant la main...

« Je n'ai pas d'argent, ma petite grand'mère, fit Hélène, mais tiens, cela te servira. »

Elle lui donna son mouchoir.

« Ah! ah! ma belle, dit la mendiante, que veux-tu que je fasse de ton mouchoir ? J'en ferai cadeau à ma petite-fille quand elle se mariera ? Que Dieu te récompense pour ta bonté ! »

Un coup de tonnerre éclata.

« Seigneur Jésus ! » marmotta la vieille, et elle se signa trois fois.

1. Expression affectueuse communément usitée en Russie.

« Il me semble t'avoir vue déjà quelque part, fit-elle après un silence. Tu m'as déjà fait une aumône chrétienne. »

Hélène la regarda plus attentivement et la reconnut.

« Oui, ma petite grand'mère, tu m'as même demandé pourquoi j'étais si triste.

— C'est vrai, ma colombe, c'est vrai, et voilà pourquoi je t'ai reconnue. Et en ce moment même on dirait que tu vis en tristesse. Ton mouchoir est tout mouillé, ce sont des larmes probablement. Ah! vous autres jeunes filles, vous avez toutes le même chagrin, le même grand malheur.

— Quel chagrin, grand'mère?

— Lequel? eh! ma bonne demoiselle, ne joue pas au plus fin avec une vieille comme moi. Je connais ta peine : ce n'est pas une tristesse d'orpheline. J'ai été jeune aussi, mon petit soleil, j'ai passé aussi par là. Oui, et en reconnaissance de ta bonté, voici ce que je te dirai à toi : Si c'est un homme bon, constant, tiens-le bien, plus fort que la mort ne tient. Si ça doit arriver, ça arrivera. Sinon, c'est que Dieu ne le voulait pas. Oui... Pourquoi me regardes-tu d'un air si étonné? Je suis comme une devineresse. Veux-tu, j'emporterai avec ton mouchoir tous tes chagrins? Je les emporterai et ce sera tout. Regarde! la pluie di-

minue. Attends un peu encore ; moi, je m'en vais. Ce ne sera pas la première fois que j'aurai été mouillée. N'oublie pas, ma colombe, tu avais des chagrins ! disparus, tes chagrins ; il n'y en a plus trace. Seigneur, ayez pitié de nous ! »

La mendiante se leva de la margelle, quitta la chapelle et s'en alla d'un pas traînant.

Hélène la suivit des yeux, tout impressionnée.

« Qu'est-ce que ça signifie ? » ne put-elle s'empêcher de dire tout bas.

La pluie se clairsemait, le soleil se montrait de nouveau. Hélène allait abandonner son abri... Tout à coup, à dix pas de la chapelle, elle aperçut Insaroff. Enveloppé d'un grand manteau, il suivait la route par laquelle Hélène était venue. Il paraissait se hâter de rentrer.

Elle s'appuya sur la balustrade de la plate-forme et voulut l'appeler, mais la voix lui manqua. Insaroff était déjà passé sans lever la tête.

« Dimitri Nikanorovitch ! » cria-t-elle enfin.

Insaroff s'arrêta brusquement et se retourna...

D'abord il ne reconnut pas Hélène, mais il s'approcha aussitôt.

« Vous ! vous ici ! s'exclama-t-il. Elle recula de quelques pas dans la chapelle. Insaroff la suivit.

— Vous ici ! » répéta-t-il.

Elle continua à garder le silence et fixa seule-

ment un long regard sur lui. Il baissa les yeux.

« Vous venez de chez nous? demanda-t-elle.

— Non, pas de chez vous.

— Non? répéta Hélène. Et elle essaya un sourire. C'est donc ainsi que vous tenez vos promesses. Je vous attendais depuis ce matin.

— Rappelez-vous, Hélène Nikolaevna, je ne vous ai rien promis hier.

Hélène sourit encore et se passa la main sur le visage, et le visage et la main étaient très pâles.

— Vous vouliez donc partir sans nous dire adieu?

— Oui, dit Insaroff d'une voix dure et sourde.

— Comment, après nos relations, après nos entretiens, après tout... Et alors, si je ne vous avais pas rencontré ici par hasard (la voix d'Hélène trembla, elle fut forcée de s'arrêter), vous vous seriez en allé, vous n'auriez pas voulu me serrer la main une dernière fois. Cela ne vous aurait pas fait de peine? »

Insaroff se détourna.

« Hélène Nikolaevna, je vous en prie, ne parlez pas ainsi. Je suis déjà bien assez triste. Croyez-moi, ma résolution m'a coûté beaucoup d'efforts... Si vous saviez...

— Je ne veux pas savoir, interrompit Hélène avec frayeur, pourquoi vous partez. Il est pro-

bable qu'il le fallait. Il est probable qu'il faut nous séparer. Vous ne voudriez pas sans raison faire de la peine à vos amis. Mais est-ce ainsi que des amis se quittent. Nous étions amis, n'est-ce pas?

— Non, fit Insaroff.

— Comment, reprit Hélène, et ses joues se couvrirent d'une légère rougeur.

— C'est précisément parce que nous ne sommes pas des amis que je m'en vais. Ne me forcez pas à dire ce que je ne veux pas dire, ce que je ne dirai pas.

— Vous étiez plus franc avec moi auparavant, dit Hélène d'un ton de léger reproche, vous vous rappelez?

— Alors je pouvais être franc. Je n'avais rien à cacher alors... maintenant...

— Maintenant? » demanda Hélène.

Si dans ce moment Insaroff avait jeté les yeux sur Hélène, il aurait remarqué que son visage rayonnait davantage à mesure que le sien devenait plus sombre et plus fermé. Mais il persistait à regarder à terre.

« Eh bien! adieu! Dimitri Nikanorovitch! commença-t-elle; mais, au moins, puisque nous nous sommes rencontrés, donnez-moi la main. »

Insaroff fit comme s'il allait la lui tendre.

« Non, cela même je ne puis le faire. Et il se détourna encore.

— Vous ne pouvez pas?

— Je ne puis pas, adieu! »

Et il gagna la sortie de la chapelle.

« Attendez encore un peu, dit Hélène, on dirait que vous avez peur de moi. Et moi, j'ai plus de courage que vous, ajouta-t-elle tout à coup. Je vais vous dire... Voulez-vous?... pourquoi vous m'avez trouvée ici. Savez-vous où j'allais? »

Insaroff la regarda avec étonnement.

« J'allais chez vous.

— Chez moi? »

Hélène se cacha la figure dans ses mains.

« Vous vouliez me forcer à vous dire que je vous aime, murmura-t-elle. Voilà, je l'ai dit.

— Hélène! » s'écria Insaroff.

Elle ôta ses mains, le regarda et tomba dans ses bras. Il l'étreignit avec force en silence. Il n'avait pas besoin de lui dire qu'il l'aimait. Cette seule exclamation, la transformation soudaine de tout son être, la respiration haletante de sa poitrine où elle s'appuyait si confiante, ses doigts qui caressaient les cheveux de la jeune fille, tout faisait comprendre à Hélène qu'elle était aimée. Il ne lui dit rien et elle ne sentait pas le besoin de parler. « Il est ici, il aime.... que faut-il d'

plus? » Le silence du bonheur, le silence d'un calme refuge gagné, d'un but atteint, le calme céleste qui donne un sens et une beauté à la mort elle-même, montait en Hélène comme une mort divine. Elle ne désirait plus rien parce qu'elle possédait tout. « Oh! frère, ami, être cher!... » murmuraient ses lèvres, et elle-même ignorait lequel de leurs deux cœurs battait à se rompre si délicieusement dans sa poitrine.

Et lui, droit, immobile, enlaçait d'un embrassement puissant cette jeune vie qui s'abandonnait à lui; il sentait sur sa poitrine ce poids nouveau qui lui était cher infiniment. Un attendrissement, une reconnaissance inexprimables faisaient se fondre son âme forte, et des larmes lui vinrent aux yeux qu'il n'avait jamais connues.

Elle ne pleurait pas; elle répétait seulement :

« O mon ami, ô mon frère!

— Tu me suivras donc partout, lui disait-il un quart d'heure après, en la tenant toujours embrassée.

— Partout, au bout du monde. Où tu iras, j'irai.

— Et tu ne te fais pas d'illusions? Tu sais que tes parents ne consentiront jamais à notre mariage?

— Je ne me fais pas d'illusions, je le sais.

— Tu sais que je suis pauvre, presque indigent.

— Je le sais.

— Que je ne suis pas Russe; que je ne puis pas rester en Russie; que tu seras forcée de briser tout lien avec ta patrie, avec tes parents?

— Je le sais, je le vois.

— Tu sais aussi que j'ai consacré ma vie à une cause difficile, ingrate, qu'il faudra m'exposer... nous exposer non seulement aux dangers, mais aux privations, aux humiliations peut-être...

— Je sais, je sais tout cela, je t'aime.

— Que tu seras forcée de renoncer à toutes tes habitudes, que seule, au milieu d'étrangers, tu seras peut-être obligée de travailler... »

Elle lui mit la main sur les lèvres.

« Je t'aime, mon bien-aimé! »

Il se mit à baiser sa main rose et menue. Hélène ne la retirait pas de ses lèvres et, avec une gaîté enfantine, une curiosité heureuse, elle le regardait couvrir de baisers tantôt sa main, tantôt ses doigts.

Tout à coup elle rougit et cacha son visage contre sa poitrine.

Il lui souleva affectueusement la tête et la regarda dans les yeux.

« Salut alors, dit-il, à ma femme devant les hommes et devant Dieu! »

XIX

Une heure après, Hélène, le chapeau dans une main, la mantille dans l'autre, entrait lentement dans le salon de la maison, les cheveux légèrement défaits, et une tache rose à chaque joue. Un sourire ne quittait pas ses lèvres, ses yeux s'alourdissaient et souriaient aussi, à demi clos. Elle marchait avec peine, tant elle était lasse, et cette fatigue lui était douce, tout lui était doux; tout lui semblait riant et heureux. Ouvar Ivanovitch était assis devant la fenêtre. Elle s'approcha de lui, lui mit la main sur l'épaule, s'étira un peu et se mit à rire malgré elle.

« Quoi? » demanda-t-il étonné.

Elle ne sut que lui répondre, elle avait envie de l'embrasser.

« A plat ventre! » trouva-t-elle enfin.

Mais Ouvar Ivanovitch ne remua pas même le sourcil et continua à considérer Hélène.

Elle laissa tomber sur lui sa mantille et son chapeau.

« Mon cher Ouvar Ivanovitch, dit-elle je vais dormir, je suis fatiguée. Et elle se mit à rire de plus belle en se laissant tomber près de lui dans un fauteuil.

— Hum! fit Ouvar Ivanovitch en faisant manœuvrer ses doigts. Cela... il faudrait... oui... »

Hélène regardait autour d'elle et pensait : « Bientôt je serai obligée de quitter tout cela... et, c'est étrange, je n'ai ni crainte, ni doute, ni regrets... non... je ne regrette que ma mère! » Puis dans sa mémoire la petite chapelle surgit, les accents de sa voix lui revinrent, elle sentit autour d'elle les bras d'Insaroff, son cœur battit faiblement, mais de bonheur; une lassitude heureuse l'avait gagnée. Elle se rappela la vieille mendiante. « On dirait qu'elle a emporté réellement ma peine, pensa-t-elle; oh! que je suis heureuse! Et sans l'avoir mérité! si vite! » Il lui aurait suffi d'un très léger effort pour verser sans fin de douces larmes. Elle les retenait seulement par un sourire. Quelque position qu'elle prît dans son fauteuil, il lui semblait qu'elle n'en pouvait trouver une plus com-

mode, une plus aisée : c'était comme si on la berçait. Tous ses mouvements étaient lents et doux. Qu'étaient devenues sa péulance, sa retenue accoutumées? Zoïa entra : Hélène trouva qu'elle n'avait jamais vu un aussi joli visage. Anna Wassilïevna parut : quelque chose piqua Hélène au cœur et avec quelle tendresse elle prit dans ses bras sa bonne mère et l'embrassa au front près de ses cheveux légèrement grisonnants! Puis elle monta chez elle. Comme tout lui souriait, là! avec quelle intime sensation de triomphe et de pudeur s'assit-elle sur son petit lit, ce lit qui avait été témoin, trois heures auparavant, de ses angoisses ! « Je savais déjà qu'il m'aimait, alors, pensait-elle, et avant aussi... Ah! non, non, c'est un péché! *Tu es ma femme...* » murmura-t-elle en plongeant sa figure dans ses mains et en tombant à genoux.

Vers le soir, elle devint plus songeuse. Une tristesse l'envahit à la pensée qu'elle ne verrait pas de sitôt Insaroff. Il ne pouvait pas, sans éveiller les soupçons, rester chez Berséneff, et, dès lors, voilà ce qu'ils avaient décidé, Insaroff et elle.

Il devait retourner à Moscou et leur faire deux visites jusqu'à l'automne. De son côté, elle lui promettait de lui écrire et, si elle pouvait,

de lui fixer un rendez-vous quelque part aux environs de Kountsovo.

A l'heure du thé, elle descendit au salon et trouva là tout le monde et Schoubine qui la regarda fixement dès son entrée; elle voulut lui parler en amie comme jadis, mais elle redoutait la perspicacité du jeune homme. Il lui semblait que ce n'était pas pour rien qu'il l'avait laissée tranquille pendant quinze jours. Bientôt arriva Berséneff qui transmit à Anna Wassilievna les respects d'Insaroff et ses excuses de ce qu'il était retourné à Moscou sans lui présenter ses hommages. Le nom d'Insaroff était prononcé pour la première fois devant Hélène cette journée-là. Elle se sentit rougir. Elle comprit en même temps qu'elle devait nécessairement exprimer quelques regrets au sujet du départ d'un ami de la maison, mais elle ne put se résoudre à jouer cette comédie et continua à rester immobile et silencieuse tandis qu'Anna Wassilievna se lamentait et poussait des exclamations. Hélène essayait de se tenir près de Berséneff. Bien qu'il sût une partie de son secret, elle ne le craignait pas. Elle se réfugiait près de lui pour échapper à Schoubine qui continuait toujours à l'observer sans ironie mais avec attention. Berséneff aussi, pendant cette soirée, était indécis; il s'attendait à trou-

ver Hélène plus triste. Heureusement pour elle, il s'éleva entre Schoubine et Berséneff une discussion sur l'art. Elle se mit à l'écart et leurs voix lui semblaient parler dans un rêve. Et non seulement les voix, mais aussi le salon et tout ce qui l'entourait lui apparaissait comme dans un rêve. Tout : et le samowar sur la table, et le gilet court d'Ouvar Ivanovitch, et les ongles lustrés de Zoïa, et le portrait du grand-duc Constantin Pawlovitch pendu au mur, tout se noyait, tout s'estompait dans une fumée, tout finissait par s'évanouir. Elle plaignait seulement tout ce monde : « Pourquoi vivent-ils ? » pensait-elle.

« Tu as envie de dormir, Lenotchka ? » lui demanda sa mère.

Elle n'entendit pas sa question.

« Une allusion à moitié directe, dis-tu ?... » — Cette phrase que Schoubine prononça d'un ton tranchant éveilla tout à coup l'attention d'Hélène.

— Voyons, continua-t-il, c'est en cela que consiste le bon goût. Une allusion directe peut causer des ennuis, ce n'est pas chrétien. Il est stupide de rester indifférent en présence d'une allégation injuste, et en présence d'une allégation à moitié vraie nous ressentons du dépit et de l'impatience. Par exemple, si je disais qu'Hélène Nikolaevna est amoureuse de

l'un de nous, quelle sorte d'illusion serait-ce, hé?

— Ah! monsieur Paul, fit Hélène, je voudrais bien me fâcher, moi; mais il n'y a pas moyen, ma parole, je suis trop fatiguée.

— Pourquoi ne vas-tu pas te coucher alors, dit Anna Wassilievna, qui elle-même le soir sommeillait toujours, et qui, pour cela, était toujours disposée à envoyer les gens se coucher. Dis-moi adieu et va en paix; André Pétrovitch t'excusera. »

Hélène embrassa sa mère, salua tout le monde et sortit. Schoubine l'accompagna jusqu'à la porte.

« Hélène Nikolaevna, lui dit-il tout bas sur le seuil, vous foulez aux pieds M. Paul, vous marchez sur lui sans pitié, et M. Paul vous bénit et vous et vos petits pieds, et les bottines de vos petits pieds et les semelles de vos bottines. »

Hélène haussa les épaules, lui tendit nonchalamment une main (pas celle qu'Insaroff avait baisée) et rentra dans sa chambre; elle se déshabilla aussitôt, se mit au lit et s'endormit. Elle dormit d'un sommeil profond, sans inquiétudes... Les enfants eux-mêmes n'ont point un pareil sommeil; seul dort ainsi un enfant guéri dont la mère ne quitte pas le lit, attentive et coutant respirer.

XX

« Entre chez moi un instant, dit Schoubine à Berséneff, dès qu'il eut prit congé d'Anna Wassilievna; j'ai quelque chose à te montrer. »

Berséneff se dirigea vers le pavillon de Schoubine. Il fut surpris de trouver, dans tous les coins de la chambre, des études, des statuettes, des bustes en grande quantité, enveloppés de linges mouillés.

« Mais tu travailles sérieusement, à ce que je vois, dit Berséneff.

— Il faut bien faire quelque chose; quand un sujet ne marche pas, il faut essayer d'autre chose. Du reste, en ma qualité de Corse, je m'occupe de la vendetta plus que d'art pur : « Trema, Bizancia ! »

— Je ne comprends pas.

— Attends donc. Veuille regarder, mon cher et estimable ami, ma vengeance n° 1. » Schoubine démaillota une figure et Berséneff aperçut un excellent portrait d'Insaroff remarquablement ressemblant. Les traits avaient été saisis par Schoubine avec une exactitude rigoureuse et dans les plus petits détails, et l'expression qu'il lui avait donnée était bonne, franche, noble et hardie.

Berséneff fut tout transporté.

« Mais c'est superbe, s'écria-t-il? je te félicite, tu peux l'envoyer sans crainte à l'exposition. Pourquoi appelles-tu cette magnifique œuvre une vengeance?

— Parce que, *sir*, j'ai l'intention de présenter cette œuvre magnifique, comme vous dites, à Hélène Nikolaevna le jour anniversaire de sa naissance. Comprenez-vous l'allégorie? Nous ne sommes pas aveugle, nous voyons ce qui se passe auprès de nous; mais nous sommes gentlemen, Monsieur, et nous nous vengeons en gentlemen!

— Et voici, continua Schoubine, en découvrant une autre figure, comment un artiste jouit, d'après la nouvelle esthétique, user du droit enviable de personnifier en soi les choses les plus abominables, en les incarnant dans une idéalisation;

alors, nous, pendant l'incarnation de cet idéal, dans le n° 2, nous nous vengeons, non plus en gentleman, mais en canaille tout simplement.

Il enleva prestement le dernier linge, et aux yeux de Berséneff apparut une statuette, genre Dantan, du même Insaroff. On ne pouvait rien imaginer de plus méchant et de plus spirituel. Le jeune Bulgare était caricaturé en bélier levé sur les pieds de derrière et baissant les cornes pour frapper; ridiculement pénétré de sa propre importance, provocant, entêté, gauche, borné, « l'époux des brebis à fines toisons » ressemblait pourtant si parfaitement, si absolument à Insaroff, que Berséneff ne put retenir un éclat de rire.

« Eh bien! c'est amusant, dit Schoubine, tu reconnais le héros? tu me conseilles de l'envoyer aussi à l'exposition, celui-là? Cela, mon frère, je m'en ferai cadeau à moi-même le jour de ma fête... Votre Très Haute Noblesse, permettez-moi de pincer un léger rigodon! »

Et Schoubine sauta trois fois en se frappant le derrière avec ses talons.

Berséneff reprit la linge et le jeta sur la caricature.

« Ah! homme généreux! commença Schoubine. Qui donc déjà, dans l'histoire, passe pour

le plus généreux? Enfin, ça m'est égal. Et maintenant, continua-t-il avec solennité et tristesse, en découvrant une troisième masse assez volumineuse de terre glaise, tu vas voir quelque chose qui te montrera la sagesse, la modestie et la clairvoyance de ton ami. Tu te convaincras que, toujours en véritable artiste, il sent le besoin et l'utilité de son propre suicide. Regarde! »

Le linge vola et Berséneff vit deux têtes mises si près l'une de l'autre qu'on les croyait collées ensemble... Il ne comprit pas tout de suite ce que cela voulait dire, mais un instant après, il reconnut dans l'une Annouchka et dans l'autre Schoubine lui-même. Du reste, c'était plutôt des caricatures que des portraits. Annouchka était représentée comme une grosse jolie fille, au front bas, aux yeux bouffis et au nez épaté, ses lèvres épaisses souriaient sans retenue, toute sa figure exprimait de la sensualité, du sans-souci, de l'audace, et pourtant de la bonté. Schoubine lui-même était sous les traits d'un jouisseur maigre et ivrogne, avec des joues tombantes et de folles mèches de cheveux rares, et une expression hébétée dans des yeux éteints, et un nez pointu comme chez un mort.

Berséneff se détourna avec dégoût.

« Comment trouves-tu ce couple, frère, dit

Schoubine. Ne daigneras-tu pas me composer une inscription de circonstance? J'ai déjà trouvé des titres aux deux premiers bustes : Il sera inscrit au-dessous de l'un : « Héros qui veut sauver « sa patrie. » Sous la statuette : « Attention aux « choucroutiens! » Mais que voudrais-tu sous ce groupe? « L'avenir de l'artiste Pavel Iakovlevitch Schoubine... » Est-ce bien?

— Assez, répondit Berséneff; cela valait-il la peine de perdre ton temps pour cette... Il ne put trouver le mot qu'il lui fallait.

— Vilenie, veux-tu dire, mon frère, pardon; s'il y a quelque chose à envoyer à l'exposition, c'est bien ce groupe-ci.

— Oui, une vilenie, affirma Berséneff. Et quelle sottise! Tu n'as pas du tout ces dispositions dont nos artistes ne sont que trop abondamment pourvus. Tu t'es tout simplement calomnié.

—Tu trouves, dit Schoubine d'un air sombre. Si je n'avais pas en moi de telles dispositions et si elles me viennent, ç'aura été la faute... d'une personne. Sais-tu bien, ajouta-t-il en fronçant le sourcil que j'ai déjà commencé à boire.

— Tu mens!

— Je te jure que j'ai essayé, repartit Schoubine, — et il devint tout à coup plus gai, — mais

ce n'est pas bon, frère, ça me prend à la gorge et on a ensuite la tête comme un tambour. Le grand Louchtchikhine lui-même, le premier goulot de Moscou, et, au dire des autres, de toute la Russie, a déclaré qu'on ne ferait rien de moi. La bouteille ne me dit rien, prétend-il. »

Berséneff leva le poing sur le groupe, mais Schoubine l'arrêta.

« Attends, frère, ne frappe pas, cela me servira d'exemple, d'épouvantail. »

Berséneff sourit.

« En ce cas, je fais grâce à ton épouvantail, et vive l'art pur et éternel !

— Allons, soit, s'écria Schoubine, il embellit le beau et rend le laid supportable ! »

Les deux amis se serrèrent cordialement la main et se séparèrent.

XXI

A son réveil, la première sensation d'Hélène fut une peur joyeuse. Est-ce bien vrai? Est-ce bien vrai? pensa-t-elle, et son cœur défaillait de bonheur. Mille souvenirs vinrent tout à coup à son esprit et l'absorbèrent. Puis de nouveau elle se sentit rafraîchie par cette douce exaltation de la veille. Mais dans la matinée, peu à peu l'inquiétude s'empara d'elle, et le lendemain, cette disposition se changea en une langoureuse tristesse. Elle savait bien ce qu'elle désirait, mais cela ne la calmait pas. Depuis ce délicieux tête à tête elle était sortie de l'ornière de sa vie passée, elle en était déjà loin. Et cependant, rien n'était changé autour d'elle, tout semblait réclamer comme à l'ordinaire son attention et ses soins. Elle voulait écrire à Insaroff, mais elle ne put y

parvenir; les expressions lui paraissaient tantôt froides, tantôt fausses. Son journal fini, elle souligna d'un long trait les derniers mots. Pour elle, c'était le passé, et à l'avenir appartenaient toutes ses pensées, tout son être. Elle se sentait mal à l'aise. Il lui semblait presque criminel de rester auprès de sa mère qui ne se doutait de rien, de l'écouter, de lui répondre, de causer avec elle; elle sentait qu'elle manquait de franchise, et cette pensée la troublait quoiqu'elle n'eût à rougir de rien, et maintes fois un aveu vint à ses lèvres quelles qu'en pussent être les conséquences. « Pourquoi, se disait-elle, Dimitri ne m'a-t-il pas emmenée loin de la chapelle, n'importe où? Ne m'a-t-il pas déclaré que j'étais sa femme devant Dieu? Pourquoi suis-je ici? » Elle commença à éviter tout le monde, même Ouvar Ivanovitch, qui paraissait le plus étonné. Autour d'elle, plus une image gracieuse ni agréable; sa conscienee était accablée d'un poids énorme qui l'étouffait comme un cauchemar; tout semblait lui faire des reproches et lui dire dédaigneusement : « Tu as beau faire, tu es toujours avec nous. » Jusqu'à ses pauvres oiseaux prisonniers et aux animaux qu'elle avait recueillis qui lui paraissaient la regarder sournoisement et avec malveillance! Elle s'en voulait souvent de se laisser aller à ces

fâcheuses impressions : « Je suis toujours dans ma maison, se disait-elle; dans ma famille, dans mon pays... — Non, répondait une voix intérieure, tu n'es plus dans ton pays ni au milieu des tiens... » Alors la peur s'emparait d'elle et elle se reprochait durement sa faiblesse. Avant même d'entrer en lutte avec sa destinée, elle se décourageait... Où étaient donc sesrésolutions ?

Enfin Hélène réussit à triompherde son abattement. Au bout d'une semaine, de deux semaines, elle s'était habituée à sa nouvelle situation. Elle avait porté elle-même à la poste deux lettres pour Insaroff; rien ne l'eût décidée, soit honte, soit fierté, à confier cette mission à une de ses femmes. Déjà elle commençait à l'attendre lui-même... Mais, au lieu de lui, elle vit paraître un jour Nikolaï Artemïevitch.

XXII

Ce jour-là, le lieutenant retraité de la garde Stakhoff parut aux habitants de sa maison plus grincheux que jamais, mais aussi plein d'assurance et de dignité. Il pénétra dans le salon, en habit et le chapeau sur la tête, marchant gravement et frappant du talon ; il s'examina longtemps dans une glace, en se mordant les lèvres et en donnant à sa tête un balancement majestueux et sévère. Anna Wassilïevna l'accueillit avec une visible émotion et une joie intérieure (c'était ainsi qu'elle le recevait toujours) ; il ne retira pas son chapeau, ne dit pas même bonjour, et donna silencieusement sa main gantée à Hélène pour qu'elle la portât à ses lèvres. Anna Wassilïevna s'informa de l'état de sa santé ; il répondit pas. Ouvar Ivanovitch entra ; il le

garda un instant et s'écria simplement : « Bah ! » Il avait généralement pour lui une grande indifférence et peu d'estime, quoiqu'il lui reconnût quelques traits essentiels des Stakhoff. On sait qu'en Russie, les familles nobles croient avoir des traits caractéristiques ; nous avons souvent entendu des discussions « entre parents » sur le nez des Podsalaskines ou la nuque des Péré-préefs. Zoïa parut, et salua Nikolaï Artemïevitch. Celui-ci toussa d'un ton d'importance, se laissa tomber dans un fauteuil, demanda du café et finit par ôter son chapeau. On lui donna du café dont il but une tasse ; puis, après avoir regardé toutes les personnes présentes, il se contenta de dire nonchalamment : « Sortez, s'il vous plaît ! » Et, se tournant vers sa femme, il ajouta : « Restez, Madame, je vous prie. »

Tout le monde se retira, excepté Mme Stakhoff ; sa tête tremblait d'émotion. Les manières sévères de son mari l'avaient plongée dans la stupeur ; elle pressentait quelque chose d'extraordinaire.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle, lorsque la porte fut fermée.

Nikolaï Artemïevitch la regarda avec indifférence.

« Rien, dit-il, en plissant les coins de sa

bouche. J'avais seulement à vous dire que nous aurons aujourd'hui un nouveau convive.

— Et qui donc?

— Egor Andréievitch Kournatovski. Vous ne le connaissez pas. Il est premier secrétaire au Sénat.

— Il dînera chez nous aujourd'hui?

— Oui.

— Et c'est simplement pour m'en faire part que vous avez fait sortir tout le monde? »

Cette fois, M. Stakhoff regarda ironiquement sa femme.

« Cela vous étonne? Attendez. »

Il se tut ainsi qu'Anna Wassilïevna.

« J'aurais désiré... dit-elle enfin.

— Vous m'avez toujours regardé comme un homme débauché, n'est-ce pas, reprit tout à coup Nikolaï Artemïevitch.

— Moi! s'écria avec étonnement Mme Stakhoff.

— Vous avez peut-être raison. Je sais bien que je vous ai donné de justes raisons de m'en vouloir (les chevaux gris! se dit Anna Wassilïevna), quoique dans l'état actuel de votre constitution...

— Je ne vous fais aucun reproche, Nikolaï Artemïevitch.

— C'est possible. D'ailleurs, je n'ai point l'

tention de me justifier. Le temps le fera pour moi. Mais je tiens à vous prouver que je connais mes devoirs, et que je sais m'occuper de... m'occuper des intérêts de tous les miens... de ma famille, de la famille qui m'a été confiée.

— Qu'est-ce que cela veut dire? se demanda Mme Stakhoff. (Elle ignorait que la veille, au Club Anglais, dans un coin du salon des divans, on avait discuté l'incapacité des Russes à faire un *speech*, et que quelqu'un ayant demandé : « Quel est le Russe qui sache parler? Citez-m'en un? — Mais Stakhoff, avait-on répondu en montrant Nikolaï Artemïevitch qui fut sur le point d'en pousser un cri de joie.)

— Parlons d'Hélène continua-t-il. Ne pensez-vous pas qu'il serait temps pour elle de songer sérieusement... au mariage, voulais-je dire? Sans doute cette culture de l'esprit et cet amour de l'humanité sont choses fort estimables, mais jusqu'à une certaine limite, jusqu'à un certain âge. Il est temps pour elle de quitter ces fantaisies, de laisser ces artistes, ces étudiants et ces espèces de Monténégrins, et de tenir sa place dans la société.

— Que signifient vos paroles? demanda Anna Wassilïevna.

— Un instant; écoutez-moi, répondit Stakhoff,

en plissant toujours les coins de sa bouche. Tout d'abord, je vous dirai franchement que je me suis lié avec ce jeune homme, M. Kournatovski, dans l'intention d'en faire mon gendre. J'espère bien que quand vous l'aurez vu, vous me reconnaîtrez impartial et ne m'accuserez pas de trop de précipitation. (Tout en parlant, M. Stakhoff s'écoutait et s'admirait.) Il a reçu une excellente éducation ; il vient d'achever son droit ; il a des façons très élégantes, trente-trois ans, il est le premier secrétaire au Sénat, conseiller de collège, et décoré de l'ordre de Saint-Stanislas. Vous me rendrez donc justice, n'est-ce pas, et reconnaîtrez que je ne suis pas de ces *pères de comédie* qui ne rêvent qu'aux honneurs; ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'Hélène aimait les hommes pratiques et posés ? Egor Andréievitch est le premier sujet de sa Faculté. D'autre part, ma fille a un faible pour les actes généreux; sachez donc qu'Egor Andréievitch, dès qu'il a pu (vous m'entendez, Madame) vivre convenablement de ses appointements, a aussitôt renoncé, en faveur de ses frères, à la pension annuelle que lui faisait son père.

— Et qui est son père ? demanda Anna Wassilïevna.

— Son père ? C'est un homme également admi-

rable en son genre, d'une grande vertu, *un vrai stoïcien;* il est, je crois, major en retraite, et gère les propriétés des comtes B...

— Ah! fit Anna Wassilïevna.

— Quoi donc! reprit brusquement Nikolaï Artemïevitch. Auriez-vous par hasard des préjugés sur ce point?

— Mais je n'ai rien dit, répondit Mme Stakhoff.

— Pardon, vous avez dit: Ah! mais quoi qu'il en soit, j'ai jugé bon de vous avertir de ma décision et j'ose penser, j'ose espérer que M. Kournatovski sera reçu *à bras ouverts*. Ce n'est pas un de ces Monténégrins!...

— Sans aucun doute; mais dois-je faire venir Vagnka, le cuisinier, et lui dire d'ajouter un plat?

— Vous sentez bien que je n'ai pas à m'occuper de ces détails, » ajouta Nikolaï Artemïevitch. Puis, il se leva, mit son chapeau et se rendit au jardin en sifflotant (on lui avait dit qu'il n'était permis de siffler qu'à la campagne ou dans un manège). Schoubine l'aperçut de sa fenêtre, et, sans rien dire, lui tira la langue.

A quatre heures moins dix, une chaise de poste s'arrêta devant la maison des Stakhoff; un jeune homme, d'un extérieur convenable, d'une tenue élégante et distinguée, entra dans le vestibule et

se fit annoncer. C'était Egor Andréievitch Kournatovski.

Le lendemain, dans une lettre qu'elle adressait à Insaroff, Hélène lui disait entre autres choses :

« Félicite-moi, cher Dimitri, j'ai un prétendu. Il a dîné chez nous hier; mon père l'a connu, je crois, au Club Anglais. Naturellement, il ne s'est pas présenté comme promis; mais ma bonne mère ayant été instruite par mon père de ses desseins sur ce jeune homme, m'en a confié le secret. Il s'appelle Egor Andréievitch Kournatovski; il est premier secrétaire au Sénat. Je vais d'abord te le dépeindre extérieurement : il est de taille moyenne, plus petit que toi et bien fait; les traits réguliers, les cheveux ras et de gros favoris. Ses yeux ne sont pas grands (comme les tiens), noirs, éclatants; il a des lèvres larges et épaisses; il porte continuellement dans les yeux et sur la bouche un sourire de commande; on le croirait de service. Sa tenue est très simple, sa parole très nette et tout chez lui est précis. Il marche, il vit, il mange, comme s'il faisait une chose officielle... « Elle l'a bien examiné ! » te dis-tu peut-être maintenant. C'est vrai, mais c'est pour pouvoir te le décrire. Du reste, peut-on ne pas étudier son prétendu ? C'est une tête dure comme le fer, lourde et vide tout à la fois, mais il a l'air

honnête; on affirme qu'en effet il est très honnête. Toi aussi, tu es dur comme le fer, mais autrement que lui. Pendant le dîner, il se trouvait à côté de moi; Schoubine était en face de nous. On parla d'abord d'entreprises commerciales. Il paraît qu'il se connaît en affaires de ce genre et qu'il a failli quitter le service pour prendre la direction d'une grande usine. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Schoubine se mit ensuite à parler théâtre. M. Kournatovski déclara, sans fausse modestie, je le reconnais, qu'il n'entendait rien aux choses d'art. Cela me fit penser à toi... et presque aussitôt je fis cette réflexion : Dimitri et moi nous n'entendons presque rien non plus aux choses d'art. Lui paraissait vouloir dire qu'il trouvait les arts inutiles, en avouant qu'il n'y connaissait rien, mais il admettait qu'on les cultivât dans un État bien administré. Il sembla, du reste, assez indifférent à la vie de Saint-Pétersbourg et *au comme il faut;* il alla même une fois jusqu'à se traiter d'homme du peuple. « Nous « autres employés, dit-il, nous ne sommes que des « ouvriers. » Ces paroles me frappèrent. Si Dimitri les eût dites, pensai-je, j'aurais été bien peinée. Mais lui peut bien dire tout ce qu'il veut. Je me moque de ses prétentions à l'humilité! Avec moi, il s'est conduit très poliment, mais en quelque

sorte avec une indulgente supériorité. Lorsqu'il veut louer quelqu'un, il dit que cette personne a des *principes;* c'est son mot préféré. Il doit être très confiant en lui-même, travailleur, capable même de faire des sacrifices (vois mon impartialité); c'est-à-dire de se priver de ce qui est son bien personnel. C'est un terrible despote. Malheureux celui qu'il vise! A table, on parla des concussionnaires.

« — J'admets, dit-il, que, dans bien des cas, un employé concussionnaire n'est pas coupable; il ne peut faire autrement. Cependant, s'il se laisse prendre, il doit être impitoyablement puni.

« Cette théorie me fit frémir. — Punir un innocent?

« — Oui, au nom des principes.

« — Quels sont ces principes? demanda Schoubine.

« A cette question, M. Kournatovski sembla embarrassé et étonné; il finit par dire que toute explication était inutile. Mon père, qui me paraît dans les meilleures dispositions à son égard, ajouta immédiatement que c'était évident, et la conversation changea de tournure, à mon grand regret. Le soir, Berséneff vint nous voir, et il s'éleva entre eux une discussion orageuse. Je n'avais jamais vu notre bon Andreï Petrovitch

aussi surexcité. Pourtant M. Kournatovski admettait bien l'utilité de la science, des universités, etc.; mais je comprenais parfaitement l'indignation d'Andreï Pétrovitch. Son adversaire paraissait ne voir dans tout cela qu'un exercice gymnastique. Après dîner, Schoubine s'approcha de moi et me dit : « Ce hâbleur et quelqu'un que « vous connaissez bien (il ne peut prononcer ton « nom) sont tous deux des hommes pratiques; « mais quelle différence! chez l'autre, l'idéal est « réel, actif, vivant; chez celui-ci, pas même le sen- « timent du devoir; c'est une conscience de fonc- « tionnaire qui applique le règlement sans utilité « et sans discernement. » Schoubine est intelligent, et comme il avait évoqué ton souvenir, j'ai retenu ces paroles; mais pour moi, il n'y a rien de commun entre vous. Toi, tu as la *foi*, et lui ne l'a pas, car ne croire qu'en soi-même, ce n'est pas avoir la foi.

« Il n'est parti que fort tard dans la soirée, mais ma mère m'a appris que je lui avais plu, que mon père était enchanté... Aurait-il donc dit de moi que j'avais des principes? J'ai failli répondre à ma mère que, malheureusement pour lui, j'étais déjà mariée.

« Pourquoi mon père ne t'aime-t-il pas? Avec maman, il y aurait encore moyen de... O mon

XXIII

Il s'était écoulé à peu près trois semaines depuis la visite de Kournatovski, lorsque Mme Stakhoff, à la grande joie d'Hélène, revint à Moscou, dans la maison de bois qu'elle possédait, près de Pretchistenka. C'était une maison à colonnes, et de blanches lyres couronnées en surmontaient les fenêtres. Elle avait deux étages, des dépendances, un enclos, une grande cour ornée de gazons, un puits dans la cour, et, à côté du puits, une niche à chiens. Mme Stakhoff ne rentrait pas généralement si tôt à la villa, mais cette année les premiers froids d'automne lui avaient occasionné des fluxions. Stakhoff, qui avait terminé son traitement, s'ennuyait loin de sa femme, Augustina Christianovna étant allée faire un séjour à Revel, auprès de sa cousine; enfin, une famille d'étran-

gers, récemment arrivée à Moscou, y donnait des séances de *poses plastiques,* dont la description, dans la *Gazette de Moscou,* piquait la curiosité d'Anna Wassilïevna; bref, ce n'était pas le moment de rester plus longtemps à la campagne et Nikolaï Artemïevitch déclarait la chose incompatible avec « la réalisation de ses conceptions. » Hélène trouva longues les deux dernières semaines. Kournatovski vint deux fois, le dimanche; en semaine, ses occupations l'empêchaient de se présenter. Bien que ses visites s'adressassent à Hélène, il causait avec Zoïa qui le trouvait charmant. « *Das ist ein mann!* » se disait-elle, en regardant son visage brun et mâle pendant qu'elle écoutait ses sages et condescendants discours. Impossible, disait-elle, d'être doué d'une voix plus séduisante, et personne ne savait dire avec plus de charme ces mots : « J'ai bien « l'honneur,» ou : « Je suis extrêmement satisfait.»

Insaroff ne s'était pas présenté : mais Hélène l'avait vu clandestinement dans un petit bois près de la Moskova, endroit choisi par elle pour lui donner rendez-vous. C'est à peine s'ils avaient eu le temps d'échanger quelques mots.

Schoubine rentra à Moscou en même temps qu'Anna Wassilïevna, Berséneff un peu après.

Insaroff se trouvait assis chez lui, relisant pour

la troisième fois les lettres qu'un voyageur venait de lui apporter de Bulgarie; par prudence, on n'avait pas voulu les commettre à la poste. Les nouvelles qu'elles contenaient inquiétaient Insaroff. En Orient, les événements se précipitaient : l'occupation des Principautés par les armées russes créait dans les esprits une agitation générale; l'orage grossissait, et de tous côtés s'annonçaient les présages d'une guerre imminente. Tout allait prendre feu, et personne ne pouvait calculer au juste l'extension de l'incendie, ni quand il prendrait fin : offenses anciennes et anciennes espérances, tout se mettait de la partie. Insaroff sentait son cœur battre avec force. C'était aussi la réalisation de ses aspirations particulières. Mais peut-être était-il trop tôt? « L'effort ne serait-il pas vain? se disait-il en se pressant anxieusement les mains. Nous ne sommes pas prêts, et, malgré tout, il faudra partir. »

Derrière la porte, il entendit comme un froissement. Puis la porte s'ouvrit rapidement : c'était Hélène. Insaroff tressaillit, courut au-devant d'elle, s'agenouilla, embrassa sa taille et la pressa fortement contre son front.

« Je te surprends? lui dit-elle avec une respiration haletante (elle avait monté l'escalier très vite). O cher, cher aimé! continua-t-elle en lui

posant les deux mains sur la tête, voilà donc ton logis ? J'ai trouvé tout de suite. C'est la fille de ton hôte qui m'a conduite. Nous sommes de retour depuis avant-hier. J'avais l'intention de t'écrire; mais j'ai cru qu'il était préférable de venir moi-même. J'ai un quart d'heure seulement à rester chez toi : ferme la porte. »

Insaroff se leva, ferma la porte et, se rapprochant d'Hélène, lui prit les mains. Sa joie était telle qu'il lui était impossible d'articuler une syllabe. Hélène le considérait en souriant... il avait tant de bonheur dans ses yeux!... Elle rougit...

« Attends, lui dit-elle en se dégageant doucement... laisse-moi ôter mon chapeau. »

Elle dénoua les rubans de son chapeau, l'ôta, enleva sa mantille, rajusta les boucles de sa chevelure et s'assit sur un divan étroit et défraîchi. Insaroff demeurait immobile, la regardant comme s'il eût été sous le charme.

« Assieds-toi donc, » lui dit-elle, sans lever les yeux et en lui indiquant une place près d'elle sur le divan.

Insaroff, au lieu de s'asseoir sur le divan, se plaça aux pieds d'Hélène.

« Tiens, ôte-moi mes gants, » lui dit-elle d'une voix haletante.

Elle avait un peu peur...

Il se hâta d'ôter un de ses gants : il le tira à moitié et colla vivement ses lèvres sur la peau délicate et fine de la main qu'il avait mise à nu.

Hélène eut un tressaillement et fit mine de le repousser avec sa main restée libre. Il se mit à baiser cette autre main. Elle la retira; il releva la tête; elle le regarda, se baissa, et leurs lèvres se rencontrèrent...

Un silence s'ensuivit... Elle l'écarta doucement, se redressa et balbutia :

« Non, non... et s'approchant de la table : « Je suis ici la maîtresse du logis, tu ne dois pas avoir de secrets pour moi, dit-elle en jouant l'indifférence et en lui tournant le dos. Que de papiers! qu'est-ce que toutes ces lettres? »

Insaroff fronça le sourcil.

« Ces lettres? répondit-il en se relevant; tu peux les lire. »

Hélène en feuilleta quelques-unes.

« Il y en a trop, et l'écriture est trop fine; d'ailleurs, il faut que je parte... Je ne veux pas les lire. Elle ne sont pas d'une rivale? Et elles ne sont même pas écrites en russe, » ajouta-t-elle, en continuant à les retourner.

Insaroff se rapprocha d'elle et lui prit délicatement la taille. Elle se tourna gracieusement

vers lui en souriant, et posa sa tête sur son épaule.

« Hélène, ces lettres viennent de Bulgarie; mes frères me conjurent de les rejoindre.

— Maintenant! aller là-bas!

— Oui, maintenant; le temps presse; dans quelques jours on ne pourra plus franchir la frontière. »

Elle l'entoura de ses bras.

« Tu m'emmèneras avec toi, n'est-ce pas? »

Il la pressa contre son cœur.

« O femme adorable! ô mon héroïne! comme tu as dit ces mots! Mais ne serait-ce pas un crime, une folie, à moi seul et sans famille, de t'emmener?... Et où donc, grand Dieu! »

Elle lui mit la main sur la bouche.

« Chut! ou je me fâche et jamais je ne reviendrai te voir. Tout n'est-il pas réglé et décidé entre nous? Ne suis-je pas ta femme? Est-ce qu'une femme quitte son mari?

— Les femmes ne vont pas à la guerre, reprit-il en souriant tristement.

— Quand elles peuvent rester, non; mais moi, le puis-je?

— Oh! mon Hélène, tu es un ange! mais pense donc que, dans quinze jours peut-être, je serai forcé de quitter Moscou. Je dois renoncer à finir mes études.

— Qu'est-ce que cela fait? dit Hélène. Tu vas bientôt partir! mais dis un mot et je reste avec toi pour toujours, sans jamais retourner dans ma famille. Le veux-tu? Partons tout de suite. »

Insaroff pressa Hélène sur son cœur dans un nouveau transport.

« Eh bien, si je fais mal, s'écria-t-il, que Dieu me punisse! A partir de cet instant, nous sommes unis pour toujours!

— Je reste, n'est-ce pas? dit Hélène.

— Non, mon adorée; non, ma chère âme. Aujourd'hui, tu vas rentrer chez toi; fais tes préparatifs. On ne peut pas s'embarquer si vite, il faut bien des choses encore : un passeport, de l'argent.

— J'ai de l'argent, dit Hélène, quatre-vingts roubles.

— C'est peu, dit Insaroff, mais c'est déjà cela.

— J'en trouverai; j'en emprunterai, j'en demanderai à ma mère... Non, je ne lui en demanderai pas... Mais je puis vendre ma montre... Et mes boucles d'oreilles, mes bracelets, mes dentelles.

— Ce n'est pas tout que l'argent, Hélène; c'est ton passeport, ton passeport. Comment faire pour en avoir un?

— Je ne sais pas. Est-ce absolument nécessaire?

— Oh! absolument! »

Hélène sourit.

« Une idée! Lorsque j'étais toute petite, je me souviens, une femme de chambre s'enfuit de la maison. Elle fut ramenée, on lui pardonna et elle nous servit encore longtemps... Cependant, on l'appelait toujours Tatiana *la Fuyarde*. Je ne pensais pas alors qu'un jour, moi aussi, je ferais comme elle...

— Comment, tu dis cela sans rougir, Hélène!...

— Pourquoi? certainement, mieux vaudrait avoir un passeport; mais, si...

— Tout cela s'arrangera; patience, répondit Insaroff; laisse-moi réfléchir, faire mes combinaisons. Quand il en sera temps, nous arrêterons tout ensemble. Quant à l'argent, j'en ai. »

Hélène releva ses beaux cheveux épars sur son front.

« O Dimitri! quel bonheur de voyager ensemble!

— Oui, reprit Insaroff, mais quand nous serons arrivés...

— Eh bien, dit vivement Hélène, n'est-ce donc pas aussi un bonheur que de mourir ensemble? Mais, non. Pourquoi mourir? Nous vivrons! nous sommes jeunes. Quel âge as-tu? vingt-six ans?

— Oui.

— Et moi, j'ai vingt ans. Nous avons de longues années à vivre. Ah! tu voulais fuir? Bulgare, tu ne voulais pas d'un amour russe? Essaie maintenant de te débarrasser de moi! Mais si alors je n'avais pas été te chercher, que serions-nous devenus?

— Hélène, tu sais bien pourquoi je voulais partir!

— Oui, tu avais peur de l'amour. Mais ne devinais-tu pas que je t'aimais?

— Non, Hélène, je te le jure. »

Un baiser rapide et inattendu fut sa réponse.

« C'est pour cela justement que je t'aime. Et maintenant, adieu.

— Ne peux-tu donc rester encore? demanda Insaroff.

— Non, cher aimé. Crois-tu que j'aie pu sans peine m'échapper pour venir vers toi? »

Depuis longtemps le quart d'heure était écoulé. Hélène mit sa mantille et son chapeau.

« Viens nous voir demain soir. Non, après-demain. La réception sera ennuyeuse, pénible; mais bast! nous nous verrons du moins. Adieu, je pars. »

Il l'embrassa pour la dernière fois.

« Fais attention, tu vas casser ma chaîne. Oh! maladroit. Bah! ce n'est rien, tant mieux. Je vais traverser le pont des Maréchaux et je la ferai réparer. Si l'on me demande d'où je viens, je dirai que je suis allée au pont des Maréchaux. »

Elle saisit le bouton de la porte.

« Ah! j'ai oublié de te dire que M. Kournatovski demandera probablement ma main bientôt. Tu connais d'avance ma réponse. Adieu, au revoir. Maintenant je connais le chemin... Et toi, ne perds pas de temps... »

Hélène entre-bâilla la porte, écouta, se retourna vers Insaroff en lui faisant signe de la tête et sortit.

Insaroff demeura près d'une minute devant la porte fermée; à son tour il prêtait l'oreille. La porte de la cour se ferma bruyamment. Il s'approcha du divan, s'y jeta et enfonça sa tête dans ses mains. Jamais il n'avait rien connu de telles sensations.

« N'est-ce pas un rêve? se demandait-il, suis-je digne d'un tel amour? »

Mais la délicieuse odeur de réséda qu'Hélène avait laissée dans sa chambre vide et noire lui rappelait sa présence. Il lui semblait entendre encore le timbre charmant de sa voix, le bruit léger de ses pas, et sentir encore la douce haleine de sa bouche et le suave parfum de son corps jeune et vierge.

XXIV

Insaroff prit la résolution d'attendre des nouvelles plus positives; cependant il commença ses préparatifs de départ. Sa position était très embarrassante. Seul, il lui eût suffi de prendre un passeport; mais avec Hélène, ce voyage devenait plus difficile. Il ne pouvait pas essayer d'obtenir pour elle un passeport en règle. Se marier clandestinement et ensuite se présenter à la famille... « Peut-être alors nous laisseraient-ils partir, se disait-il. Mais s'ils ne voulaient pas? Nous partirions quand même. Mais s'ils déposaient une plainte contre nous? Si... non; essayons plutôt d'avoir un passeport quelconque. »

Il se décida à aller voir (sans dire aucun nom) un homme qu'il connaissait. C'était un ancien

magistrat retiré ou destitué, mais très versé dans les affaires véreuses. Ce brave monsieur restait à l'autre bout de la ville. Insaroff prit une mauvaise voiture de place et mit plus d'une heure pour arriver chez lui où, pour comble de malheur, il ne le trouva pas, et en revenant, il fut inondé et transpercé par une pluie d'orage. Le lendemain matin, malgré un fort mal de tête, Insaroff retourna chez le vieux magistrat. Celui-ci lui prêta une grande attention, tout en prenant du tabac dans une boîte ornée d'un portrait de femme à demi nue, et en l'examinant sournoisement; puis il lui demanda « plus de détails dans l'exposé des faits articulés, » et enfin voyant qu'Insaroff hésitait, il lui conseilla simplement de garnir sa bourse et de revenir le voir quand il serait plus confiant.

« Un passeport, ajouta-t-il, c'est une invention des hommes. Il vous en faut un, fort bien! qu'il soit au nom de Marie Bidikine, de Carolina Fogelmayer, ou d'une autre, cela a peu d'importance. »

Insaroff sortit écœuré, mais il le remercia pourtant et lui promit de revenir bientôt.

Le soir même il alla chez les Stakhoff. Anna Wassilïevna le reçut de façon très affable, lui reprocha de les avoir complètement oubliés, et

remarquant sa pâleur, lui demanda s'il était souffrant. Nikolaï Artemïevitch ne lui dit pas une parole, et le regarda avec une curiosité distraite et nonchalante. Schoubine fut très froid à son égard. Mais Hélène l'étonna. Elle l'attendait; elle avait mis la robe qu'elle avait le jour où ils s'étaient rencontrés dans la chapelle; mais elle l'accueillit si naïvement et avec tant d'amabilité et d'insouciante gaieté, que personne n'eût pu soupçonner, en la voyant, que son sort était décidé, et que seule la certitude d'un amour partagé causait l'animation de son visage et la grâce enjouée de tous ses gestes. Ce fut elle qui voulut faire le thé au lieu de Zoïa. Elle riait et plaisantait, sachant bien que Schoubine l'observerait, qu'Insaroff ne saurait cacher son jeu, en affectant l'indifférence, et d'avance elle avait fait son plan. Les prévisions étaient justes : Schoubine la considérait sans répit, Insaroff fut muet et glacial pendant toute la soirée. Hélène se sentait si heureuse qu'elle imagina de le taquiner.

« Eh bien, lui demanda-t-elle tout à coup, votre projet avance-t-il ? »

Insaroff fut embarrassé.

« Quel projet ? dit-il.

— Comment, vous l'avez donc oublié ! dit-elle en riant. — Seul il pouvait comprendre la cause

de cette hilarité. — Mais votre grammaire bulgare à l'usage des Russes ?

— *Quelle bourde!* » chuchota Nikolaï Artemïevitch.

Zoïa se mit au piano. Hélène haussa imperceptiblement les épaules, et fit signe à Insaroff, en lui montrant des yeux la porte, qu'il pouvait se retirer; puis elle posa à deux reprises son doigt sur la table et le regarda. Il devina qu'elle lui donnait rendez-vous dans deux jours, et voyant qu'il avait compris ce langage secret, elle sourit et reprit aussitôt son sérieux. Insaroff se leva et se disposa à partir, il était mal à l'aise. Alors parut M. Kournatovski. A peine Stakhoff l'eut-il aperçu, qu'il courut à lui, leva la main droite au-dessus de sa tête et la laissa tomber doucement dans celle du premier secrétaire. Insaroff resta encore un instant pour observer son rival. Hélène lui fit à la dérobée un signe de tête plein de malice; le maître de maison ne jugea pas à propos de les présenter l'un à l'autre, et Insaroff se retira après avoir échangé un dernier regard avec Hélène. Schoubine demeura absorbé pendant un instant, puis commença à discuter chaudement avec Kournatovski sur une question de droit qui lui était entièrement étrangère.

Insaroff ne put fermer l'œil de la nuit et se leva très souffrant le lendemain matin; il commença pourtant à mettre ses papiers en ordre et écrivit plusieurs lettres; mais sa tête était pesante et fatiguée. A l'heure du dîner, la fièvre le saisit, il ne put prendre aucune nourriture. Le soir il était plus mal : des douleurs partout et la tête brisée. Il s'étendit sur le divan où, la veille, Hélène s'était assise, et se dit : « Je suis bien puni; pourquoi avoir été trouver ce vieux flibustier ? » Il chercha à dormir... mais la fièvre le tenait éveillé. Ses tempes battaient violemment, le sang bouillonnait dans ses veines et ses idées s'entre-choquaient comme une nuée de petits oiseaux. Il s'étendit sur le dos, accablé et sans force. Il lui sembla tout à coup entendre au-dessus de lui des ricanements et des chuchotements; il fit un effort pour ouvrir les yeux, et fut ébloui par l'éclat de la bougie qui était sur la table... Qu'est-ce ? Le vieux magistrat se tient devant lui en robe de chambre, avec un foulard pour ceinture, comme la veille... « Carolin Fogelmayer, » disait-il en ouvrant sa bouche sans dents. Insaroff le regarde, le vieillard grossit, grandit; bientôt ce n'est plus un homme, c'est un arbre... Insaroff est forcé de monter sur ses branches fourchues. Il s'y maintient un instant,

puis tombe en avant sur l'angle d'une pierre; et Carolina Fogelmayer est assise près de là, comme une marchande, en marmottant : « Des gâteaux, des gâteaux, des gâteaux. » Plus loin, le sang jaillit de toutes parts, les épées flamboient... Hélène! et tout s'évanouit dans un abîme sanglant.

XXV

« Quelqu'un vous demande, un serrurier, je crois, dit, le lendemain soir, à Berséneff son valet de chambre, remarquable par sa raideur à l'égard de son maître et par son esprit sceptique, — il veut vous parler.

— Fais entrer, » répondit Berséneff.

Le serrurier s'avança. Berséneff reconnut en lui le tailleur, le propriétaire d'Insaroff.

« Que veux-tu ? lui demanda-t-il.

— Je viens vous chercher, dit le tailleur en se tenant alternativement sur l'un et l'autre pied, et en agitant par instants la main droite, dont les trois derniers doigts repliés serraient le bord de son vêtement; notre locataire doit être très malade. Qui sait ce qu'il a ?

— Insaroff ?

— Mais oui, notre locataire. Qui sait ce qui lui a pris? Hier matin, il était très bien portant; le soir il nous demanda à boire; ma femme lui a donné de l'eau; et la nuit il n'a fait que rêver à haute voix; nous l'entendions à travers le mur. Maintenant il n'ouvre plus la bouche, depuis ce matin; il est étendu comme un morceau de bois et répand une chaleur... Ah! grand Dieu! me suis-je dit: Qui sait? Il peut mourir à chaque instant; il faut avertir la police, puisqu'il est tout seul. Mais ma femme m'a dit: « Va voir un peu « ce monsieur chez qui notre locataire est resté « à la campagne; peut-être te dira-t-il quelque « chose ou viendra-t-il lui-même? » C'est pour cela que je suis venu chez Votre Honneur, parce que, comme nous ne pouvons pas, nous autres, n'est-ce pas... »

Berséneff prit son chapeau, mit un rouble dans la main du tailleur et se rendit avec lui chez Insaroff.

Il trouva son ami étendu sur le divan, sans connaissance et tout habillé. Son visage était congestionné. Berséneff le fit sans retard déshabiller par le tailleur et sa femme et porter sur le lit, et il alla lui-même chercher un médecin qu'il ramena. Celui-ci ordonna à la fois des sangsues, un vésicatoire, du calomel et une saignée.

« Est-ce dangereux ? demanda Berséneff.

— Oui, c'est grave, répondit le médecin ; c'est une grande inflammation des poumons ; une péripneumonie très intense ; peut-être même le cerveau est-il attaqué ; et le sujet est jeune. Le danger n'en est que plus grand. On est venu me chercher bien tard ; toutefois, nous emploierons toutes les ressources de la médecine. »

Le médecin, jeune lui-même, avait foi dans la science.

Berséneff voulut passer la nuit. Le tailleur et sa femme furent très complaisants et prodiguèrent leurs soins au malade, dès qu'ils eurent pour les diriger quelqu'un qui leur donnait les instructions nécessaires. Un aide arriva, et commença les opérations médicales.

Le lendemain matin, Insaroff reprit connaissance un instant ; il reconnut Berséneff et lui dit :

« Je crois que je ne suis pas bien. »

Et il tourna les yeux tout autour de lui avec une indifférence et une apathie de malade, et de nouveau s'évanouit. Berséneff rentra chez lui, changea de vêtements, prit plusieurs livres et revint chez Insaroff. Il était décidé à y passer quelques jours au moins. Il mit un paravent autour du lit et se fit un petit coin près du divan. La journée lui parut longue et triste ; il

ne sortit que pour dîner. La nuit arriva. Il alluma une bougie qu'il couvrit d'un abat-jour, et se mit à lire. Tout était calme autour de lui. De temps à autre on entendait, dans la chambre du tailleur, des mots à mi-voix, un bâillement ou un soupir... Quelqu'un éternua et on le gronda doucement. Derrière le paravent s'élevait le bruit d'une respiration pénible et inégale qu'interrompaient par instants une plainte étouffée et le bruit occasionné par le mouvement nerveux de la tête sur l'oreiller... Berséneff fut assailli d'idées bizarres. Il était alors dans la chambre d'un homme dont l'existence tenait à rien, d'un homme aimé d'Hélène; il le savait... Berséneff se souvint de cette nuit où Schoubine vint le trouver et essaya de lui persuader qu'Hélène l'aimait, lui Berséneff! « Et que dois-je faire maintenant? se demanda-t-il. Dois-je apprendre à Hélène qu'Insaroff est malade, ou le lui cacher pour l'instant? Cette nouvelle est plus lugubre que celle que je lui portai autrefois; le destin me place toujours entre eux d'une étrange façon. »

Après avoir bien réfléchi, il résolut d'attendre. Ses yeux s'arrêtèrent sur la table couverte de nombreux papiers... « Et ses projets, pensa Berséneff, pourra-t-il les exécuter? Est-c tout pourrait s'avanouir? » Il se sentit én

pensée de ce jeune homme si près de la mort, et résolut de le sauver à tout prix. La nuit fut mauvaise; le malade eut le délire. Plusieurs fois Berséneff se leva du petit divan sur lequel il était étendu, s'approcha avec précaution du lit d'Insaroff et écouta attentivement ses paroles sans suite. Une seule fois, le malade prononça distinctement les mots suivants :

« Non, Hélène, je ne veux pas, tu ne le dois pas... » Berséneff tressaillit et l'examina; son visage blême, et exprimant la souffrance, était raide, ses mains pendaient inertes...

« Je ne peux pas, » dit-il encore d'une voix à peine intelligible.

Le médecin vint dans la matinée, il observa le malade en remuant la tête, et fit une nouvelle ordonnance.

« La crise ne tardera pas, dit-il en mettant son chapeau.

— Et après la crise? demanda Berséneff.

— Après la crise, de deux choses l'une : *aut Cæsar, aut nihil.* »

Le médecin sortit. Berséneff éprouvant le besoin de respirer un air plus pur, alla faire un tour dans la rue. Il rentra et se mit à lire : depuis longtemps il avait terminé Raumer; en ce moment il étudiait Grote.

Tout à coup la porte s'ouvrit sans bruit, et la fille du tailleur avança sa tête entourée, comme à l'ordinaire, d'un foulard épais.

« Voici, dit-elle à voix basse, la demoiselle qui m'a donné l'autre jour un *grivenik* [1]. »

Elle avait à peine achevé qu'elle se retira, et Hélène parut sur le seuil de la porte.

Berséneff se dressa comme piqué par une vipère; mais Hélène ne bougea point et garda le silence... On eût dit qu'elle avait immédiatement tout compris. Une pâleur livide couvrit ses joues; elle s'approcha du paravent, jeta un regard sur le lit, joignit les mains et resta comme pétrifiée. Une minute de plus et elle se jetait sur Insaroff; mais Berséneff l'arrêta :

« Qu'allez-vous faire, lui dit-il en tremblant. Vous pouvez le tuer! »

Hélène chancela. Berséneff la mena près du divan et la fit asseoir. Elle le regarda d'abord fixement, promena ensuite ses yeux sur lui et les baissa.

« Il va mourir? lui demanda-t-elle, mais si froidement qu'il en fut effrayé.

— Par Dieu, Hélène Nikolaevna, lui dit-il, qu'avez-vous? Il est malade, c'est vrai, et même

1. Petite pièce de monnaie de 20 kopeks.

— Y a-t-il longtemps qu'il est malade? demanda Hélène.

— Il y a trois jours; je suis ici depuis hier. Ayez confiance en moi. Je ne le quitterai pas; je ferai tout pour le guérir, et, s'il le faut, nous ferons une consultation.

— Mais je ne serai pas là quand il mourra! s'écria-t-elle en se tordant les bras.

— Je vous promets de vous faire tenir chaque jour de ses nouvelles, et si son état empirait...

— Jurez-moi que vous m'enverrez chercher aussitôt, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit; écrivez-moi directement... Cela m'est bien égal, maintenant. Me comprenez-vous? Promettez-moi de le faire.

— Je vous le promets devant Dieu.

— Jurez-le-moi.

— Je vous le jure. »

Elle lui prit brusquement la main et y colla ses lèvres avant qu'il eût pu la retirer.

« Hélène Nikolaevna! comment pouvez-vous... balbutia-t-il.

— Non, non, il ne faut pas, » dit confusément Insaroff, et il poussa un profond soupir.

Hélène s'approcha du paravent, mit son mouchoir entre ses dents, et contempla longue-

ment le malade. Elle pleurait silencieusement.

« Hélène Nikolaevna, lui dit Berséneff, il pourrait vous reconnaître! Serait-ce un bien pour lui? Du reste, le médecin doit venir sous peu. »

Hélène prit son chapeau sur le divan, le mit et s'arrêta en jetant un triste regard autour de la chambre. Elle semblait se souvenir...

« Je ne peux pas partir, » dit-elle enfin à demi-voix.

Berséneff lui serra la main.

« Du courage, lui dit-il, du calme; c'est à moi que vous le confiez. J'irai vous voir aujourd'hui même, dans la soirée. »

Hélène le regarda :

« O excellent ami! » lui dit-elle. Et, les yeux pleins de larmes, elle s'enfuit hors de la chambre.

Berséneff s'appuya contre la porte, le cœur rempli d'une tristesse amère, mêlée d'un sentiment d'âcre volupté.

« Son excellent ami! répéta-t-il en haussant les épaules.

— Qui est là? » demanda Insaroff.

Berséneff vint à lui :

— C'est moi, Dimitri Nikanorovitch; que voulez-vous? Comment allez-vous?

— Vous êtes seul? reprit le malade.

— Oui.

— Et... elle ?

— Qui donc ? » lui demanda Berséneff effrayé.

Insaroff se tut.

« Le réséda », murmura-t-il, et il ferma de nouveau les yeux.

XXVI

Pendant huit jours Insaroff fut entre la vie et la mort. Le médecin était très assidu et, en sa qualité de jeune docteur, prenait intérêt à la marche de la maladie.

Schoubine, ayant appris l'état d'Insaroff, alla le voir; ses compatriotes aussi allèrent chez lui, et Berséneff reconnut parmi eux les deux personnes dont la visite mystérieuse à la campagne l'avait tant intrigué. Ils paraissaient tous très inquiets, et plusieurs offrirent à Berséneff de le remplacer près du malade; mais il refusa pour tenir sa promesse faite à Hélène. Chaque jour il trouvait moyen de la voir, et secrètement lui donnait des détails soit verbalement, soit par lettre. Berséneff avait toutes les peines du monde à lui faire entendre raison; à toute force elle

voulait voir Insaroff, bien qu'il ne fût presque jamais seul.

Le jour où elle avait appris sa maladie, Hélène avait failli tomber malade elle-même. Quand elle descendit pour dîner, Mme Stakhoff fut effrayée de l'altération de son visage; elle la pria de se coucher à l'instant. Mais Hélène sut se surmonter. « S'il meurt, pensait-elle toujours, je ne veux pas lui survivre. » Et, fortifiée par cette résolution, elle parvint à jouer l'indifférence. D'ailleurs, elle n'était pas bien gênée par les personnes qui l'entouraient : sa mère soignait toujours ses fluxions; Schoubine travaillait à force; Zoïa était mélancolique et se préparait à lire *Werther*. Stakhoff était mécontent des fréquentes visites du futur professeur, d'autant plus que ses espérances à l'endroit de Kournatovski ne semblaient pas se réaliser, le premier secrétaire se trouvant embarrassé de la fausse position où on le laissait.

Hélène ne remerciait même pas Berséneff; il y a des services qui passent toute reconnaissance. Une fois seulement, à leur quatrième entrevue, comme Insaroff avait passé une fort mauvaise nuit et que le médecin semblait désirer une consultation, Hélène rappela à Berséneff son serment.

« Eh bien! dit-il, je le tiendrai; venez avec moi. »

Elle se leva et commençait à s'habiller.

« Non, reprit-il après avoir réfléchi, attendons jusqu'à demain. »

Le soir même, Insaroff était un peu mieux. Ce fut un véritable supplice pour Hélène pendant toute une semaine. Elle ne pouvait plus ni manger ni dormir. Une vague douleur s'était emparée de tout son corps, sa tête lui paraissait remplie d'une fumée sèche et brûlante.

« Notre jeune demoiselle fond comme une bougie, » disait sa bonne.

Enfin, le neuvième jour, au matin, la crise eut lieu. Hélène était au salon, à côté d'Anna Wassilïevna, et lui lisait machinalement la *Gazette de Moscou*. Berséneff entra : Hélène l'enveloppa de son regard, regard à la fois vif et timide, inquiet et pénétrant, et elle comprit de suite qu'il avait de bonnes nouvelles. Il souriait et lui faisait des signes en cachette; elle courut à lui.

« Il a repris connaissance; il est sauvé; dans huit jours il sera complètement guéri », lui dit tout bas Berséneff.

Hélène porta les mains devant elle, comme pour éloigner quelque chose, repousser une attaque, et ne dit mot : mais ses lèvres tremblèrent et sa figure devint toute rouge. Berséneff se mit à causer avec Mme Stakhoff, et Hélène monta dans

sa chambre, où elle se jeta à genoux, pour remercier Dieu... De douces larmes coulaient de ses yeux; et tout à coup une grande lassitude s'empara d'elle. Elle posa sa tête sur l'oreiller en murmurant : « Pauvre Andreï Pétrovitch », et elle ne tarda pas à s'endormir encore toute baignée de ses pleurs.

XXVII

Berséneff ne devait pas voir toutes ses espérances réalisées; le danger avait disparu, mais les forces d'Insaroff revenaient lentement, et le médecin disait que tout son organisme avait été profondément ébranlé. Cependant le malade se levait et commençait à marcher dans la chambre. Berséneff n'y couchait plus, mais il venait tous les jours prendre des nouvelles de son ami convalescent, et chaque jour il en informait Hélène. Insaroff n'osait pas lui écrire, et même il ne parlait d'elle qu'indirectement avec Berséneff. Celui-ci lui rapportait avec une indifférence apparente ses visites chez les Stakhoff, en s'efforçant, toutefois, de faire entendre qu'Hélène commençait à se tranquilliser, mais qu'elle avait été fort inquiète. Hélène n'écrivait pas non

plus à Insaroff; elle avait d'autres desseins.

Le jour où Berséneff lui apprit avec bonheur qu'Insaroff pouvait manger une côtelette, avec permission du docteur, et qu'il sortirait probablement bientôt, elle resta pensive et baissa la tête.

« Devinez ce que je vais vous confier », lui dit-elle.

Berséneff se troubla; il avait peur d'avoir compris.

« Vous voulez sans doute me confier, répondit-il en détournant les yeux, que vous désirez le voir.

— Oui, fit Hélène si doucement qu'il eut peine à l'entendre.

— Eh bien! je ne vois point ce qui peut vous embarrasser, lui répondit-il; mais il se reprocha aussitôt le sentiment qui lui avait dicté ces paroles.

— Vous voulez me faire comprendre, reprit Hélène, que j'ai déjà... Mais vous m'avez dit qu'il n'était presque jamais seul.

— Je ne pense pas, bien entendu, lui en parler, continua-t-il, toujours sans la regarder; remettez-moi une lettre. Qu'est-ce qui vous empêche de lui écrire comme à l'un de vos bons amis à qui vous vous intéressez? Cela est bien

naturel. Donnez lui un... c'est-à-dire indiquez-lui le jour où vous pourrez aller le voir.

— C'est abuser de votre... balbutia Hélène.

— Donnez-moi une lettre; je la porterai.

— C'est inutile; je voulais vous prier... ne m'en veuillez pas, Andreï Pétrovitch... n'allez pas le voir demain. »

Berséneff se mordit les lèvres.

« Bon, bon, je comprends, très bien, très bien... » Et après avoir dit encore deux ou trois mots, il s'éloigna rapidement.

« Tant mieux, tant mieux, se disait-il en se hâtant de rentrer. Je n'ai rien appris de nouveau, mais tant mieux. Pourquoi rester près d'un nid qui n'est pas le vôtre? Je n'ai rien à me reprocher; j'ai fait mon devoir, cela suffit. Qu'ils fassent comme ils l'entendront! Mon père disait fort justement que lui et moi n'étions pas des sybarites, des aristocrates, des enfants gâtés de la nature et du sort, ni des martyrs non plus, mais des travailleurs; oui, de simples travailleurs condamnés à faire leur chemin ici-bas. Eh bien, tant mieux! Prends ton tablier de cuir, travailleur, et mets-toi à la besogne, dans un atelier retiré. Le soleil ne brille pas pour toi! Mais cette vie de travail a aussi sa fierté et sa jouissance. »

Le lendemain matin, le facteur apporta à Insaroff un billet dans lequel Hélène lui disait : « Attends-moi et ne reçois personne. A. P. ne viendra pas. »

XXVIII

Dès qu'Insaroff eut parcouru le billet d'Hélène, il commença à mettre de l'ordre dans sa chambre, fit emporter les drogues par son propriétaire, quitta sa robe de chambre et mit un habit. Faible comme il était, la joie lui donnait le vertige, et son cœur battait à tout rompre. Ses jambes fléchissaient; il s'assit sur le divan et consulta sa montre :

« Midi moins un quart, se dit-il, elle ne viendra pas avant midi; il faut faire quelque chose pendant ce quart d'heure, sans cela je ne pourrais pas attendre. Elle ne peut pas venir avant midi... »

La porte s'entr'ouvrit, et Hélène, vêtue d'une robe de soie légère, pénétra dans la chambre, pâle, mais superbe de jeunesse et de bonheur;

elle se jeta dans les bras d'Insaroff en étouffant un cri.

« Tu vis, tu es à moi, » répétait-elle en embrassant et en caressant ses cheveux. Il pouvait à peine respirer; il était comme étourdi de cette étreinte, de ces caresses, de tout ce bonheur.

Elle s'assit près de lui, tout contre lui, et l'examina avec cet air radieux, tendre et caressant d'une femme animée par l'amour. Tout à coup un air de tristesse parut sur son front.

« Comme tu es maigre, mon pauvre Dimitri, lui dit-elle en caressant sa joue, quelle grande barbe tu as! »

— Et toi donc, ma pauvre Hélène, tu as bien maigri aussi, » répondit-il, en cherchant à baiser sa main.

Elle secoua gaiement sa chevelure bouclée.

« Bast! tu verras que nous serons vite remis! Nous avons été pris par un orage comme le jour de notre rencontre dans la chapelle; il nous a saisis, mais s'est rapidement dissipé. Nous allons revivre, à présent! »

Insaroff répondit par un sourire.

« Ah! Dimitri, quels jours affreux! comment peut-on survivre à ce que l'on aime! Je savais d'avance tout ce qu'Andreï Pétrovitch venait m'apprendre. Ma vie baissait et se relevait en

même temps que la tienne. Oh! te revoir!... Bonjour, mon Dimitri. »

Il ne trouvait rien à répondre, il aurait voulu s'agenouiller devant elle.

« J'ai encore remarqué autre chose, continua-t-elle en caressant les cheveux d'Insaroff, et je pourrais t'en raconter bien d'autres, car j'ai fait bien des observations, lorsque je n'avais rien à faire. Quand on souffre, quand on souffre beaucoup, on observe attentivement tout ce qui se passe autour de soi. Quelquefois, malgré la peur qui me glaçait, je me surprenais tout attentive aux mouvements d'une mouche. Mais tout cela est loin de nous, bien loin n'est-ce pas? Rien ne trouble plus l'avenir.

— Je n'y vois que toi, dit Insaroff, l'avenir est riant pour moi.

— Et pour moi donc? Te rappelles-tu le jour où je suis venue te voir, pas la dernière fois, oh! non, pas la dernière fois, répéta-t-elle en frissonnant malgré elle, mais le jour où nous pûmes causer. Je ne me rappelle plus à quel propos je parlais de la mort, ne me doutant guère qu'elle était à notre porte! Mais, maintenant, tout est passé, n'est-ce pas?

— Je vais beaucoup mieux : je suis presque complètement guéri. »

Il y eut un moment de silence.

« Hélène, dit Insaroff.

— Quoi, cher ami ?

— N'as-tu pas eu la pensée que cette maladie était une punition du ciel ? »

Hélène le considéra gravement.

« Oui, j'ai eu cette pensée, Dimitri ; mais je me suis demandé pourquoi j'avais mérité d'être punie. Ai-je manqué à quelqu'un de mes devoirs ? Quelle faute ai-je commise ? Ma conscience n'est peut-être pas faite comme celle de tout le monde, mais je n'ai rien à me reprocher. A moins que ce soit envers toi que je sois coupable. Ne te serai-je pas un obstacle?

— Non, Hélène, tu ne me seras pas un obstacle, mais plutôt un appui.

— Oui, Dimitri, nous marcherons ensemble. Je te suivrai... C'est mon devoir, je t'aime... C'est mon seul devoir.

— O Hélène, dit Insaroff, dans quelle infrangible chaîne chacune de tes paroles m'enferme!

— Pourquoi parler de chaîne, répondit Hélène. Ne sommes-nous pas libres tous deux. Oui, continua-t-elle en regardant fixement le sol, tout en rangeant ses cheveux avec un geste habituel, j'ai enduré ces derniers temps des souffrances que je ne comprenais même pas. Si l'on m'avait

dit, qu'oubliant les convenances prescrites par mon âge et mon rang, je sortirais seule de la maison, sous divers prétextes, pour aller... où ?... dans la chambre d'un jeune homme; quelle n'eût pas été mon indignation ! Et pourtant cela a eu lieu, et ma conduite ne m'a pas indignée. Dieu m'en est témoin, » ajouta-t-elle en se tournant vers Insaroff.

Il la considérait si passionnément qu'elle lui mit doucement sur les yeux la main avec laquelle elle caressait sa chevelure.

« Dimitri, continua-t-elle, tu ne sais donc pas ? Je t'ai vu là, sur cet horrible lit, aux prises avec la mort, dans le délire.

— Tu m'as vu ?

— Oui.

— Et Berséneff était ici ? » ajouta-t-il après un silence.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

Insaroff se pencha vers elle.

« Hélène, murmura-t-il, je n'ose pas te regarder.

— Pourquoi donc ? Andreï Pétrovitch est si bon ! Je n'ai pas eu honte de le rencontrer. Pourquoi aurais-je honte ? Je n'hésiterais pas à dire à la face du monde que je suis à toi... et Andreï Pétrovitch m'inspire autant de confiance qu'un frère.

— Je lui dois la vie, s'écria Insaroff, c'est le meilleur, le plus noble des hommes.

— Oh oui!... sais-tu bien que c'est à lui que je dois mon bonheur? Il m'a dit le premier que tu m'aimais! Et si j'avais pu te confier... Oui, c'est le meilleur des hommes. »

Insaroff regarda Hélène en face.

« Il t'aime, n'est-ce pas? »

La jeune fille baissa les yeux.

« Il m'a aimée, » dit-elle à demi-voix.

Insaroff lui serra fortement la main.

« Oh! vous autres Russes, lui dit-il, vous avez des cœurs d'or! Lui, il m'a soigné; il passait toutes les nuits... Et toi, mon ange, toi... pas un reproche, pas la moindre hésitation... et tout cela pour moi... pour moi.

— Oui, oui, pour toi, parce que je t'aime. Ah! Dimitri, que c'est étrange! Je crois te l'avoir déjà dit, mais qu'importe; je le redirai avec plaisir, et tu seras content de l'entendre encore. Lorsque je te vis pour la première fois...

— Pourquoi pleures-tu? lui dit Insaroff.

— Je pleure donc? (Elle s'essuya les yeux avec son mouchoir.) Sot! ne sais-tu donc pas que l'on pleure de joie. Laisse-moi achever: lorsque je te vis pour la première fois, je ne te trouvai rien de remarquable, parole. Je me rappelle

que Schoubine me plaisait davantage, bien que je ne l'aie jamais aimé. Quant à Andreï Pétrovitch, il fut un temps où je me demandais : Serait-ce lui ?... Mais toi, rien d'abord... En revanche, plus tard, plus tard, tu m'as pris mon cœur à deux mains !

— Grâce ! reprit Insaroff. Il essaya de se lever et retomba sur le divan.

— Qu'as-tu ? lui demanda Hélène inquiète.

— Rien, un peu de faiblesse, le bonheur est plus fort que moi.

— Reste donc assis. Et tâchez de ne plus bouger, et d'être sage, dit-elle en le menaçant du doigt. Pourquoi avez-vous retiré votre robe de chambre ? Vous n'êtes pas encore assez bien guéri pour faire le dandy. Restez assis, je vais vous raconter des histoires qui vous feront rire. Écoutez et taisez-vous. Quand on a été malade comme vous, il est très dangereux de beaucoup parler. »

Et elle commença à lui parler de Schoubine, de Kournatovski, de l'emploi de son temps pendant les deux dernières semaines, de la guerre inévitable dont parlaient les journaux, de façon qu'aussitôt rétabli, il faudrait prendre des dispositions pour partir sans perdre de temps. Et tout en parlant, elle s'appuyait sur son épaule...

Il l'écoutait sans mot dire, pâlissant et rougissant alternativement... A plusieurs reprises il voulut l'interrompre.

« Hélène, lui dit-il d'une voix brève et étrange, laisse-moi, va-t'en.

— Comment? répondit-elle étonnée. Te sens-tu plus mal? ajouta-t-elle vivement.

— Non... je suis très bien; mais pars, je t'en conjure.

— Je ne te comprends pas. Tu me renvoies? qu'as-tu donc? lui dit-elle tout à coup. »

Il se jeta à ses pieds et les embrassa.

« Que fais-tu? Dimitri, Dimitri! »

Il se releva.

« Eh bien, pars. Vois-tu, Hélène, quand je suis tombé malade, je n'ai pas perdu ma raison tout de suite; je sentais la gravité de mon état; dans la fièvre, dans le délire même, je savais, je comprenais vaguement que j'allais mourir; je disais adieu à la vie, à tout le monde: je n'avais plus d'espoir. Et maintenant... cette résurrection, cette lumière après de telles ténèbres... Toi... toi! près de moi, chez moi... ta voix, ton haleine, c'est plus que je n'en puis supporter! Je sens que je t'aime passionnément; tu me dis toi-même que tu es à moi; je ne suis plus maître de moi... va-t'en!

— Dimitri!... murmura Hélène en cachant son visage contre son épaule.

Alors seulement elle le comprit bien.

— Hélène, continua-t-il, je t'aime, tu le sais. Je donnerais volontiers ma vie pour toi; mais pourquoi viens-tu me voir maintenant que je suis faible, que je ne puis me dominer; tout mon sang bouillonne... tu es à moi, n'est-ce pas? tu m'aimes...

— Dimitri!... répéta-t-elle en rougissant et en se serrant davantage contre lui.

— Hélène, de grâce, pars ; j'en mourrais peut-être, je le sens; je ne pourrais pas supporter ces transports... mon âme tout entière s'envolerait vers toi... Pense donc, la mort a failli nous séparer et aujourd'hui te voici, là, dans mes bras... Hélène... »

Elle était toute frémissante.

« Prends-moi, » balbutia-t-elle d'une voix à peine intelligible.

XXIX

Nikolaï Artemïevitch se promenait de long en large dans son cabinet, en fronçant les sourcils. Schoubine était assis près de la fenêtre, les jambes croisées, fumant nonchalamment un cigare.

« Finissez donc, je vous en prie, de vous promener ainsi, dit Schoubine en secouant la cendre de son cigare. — J'attends toujours que vous me parliez, je vous suis des yeux; ce mouvement commence à me rompre le cou. Du reste, votre démarche a quelque chose de forcé, de mélodramatique.

— Vous plaisantez sur toutes choses, répondit Stakhoff. Vous ne voulez pas vous mettre à ma place; vous ne voulez pas comprendre que je suis habitué à cette femme, que je tiens à elle; enfin, que son absence me bouleverse. Nous

voilà déjà au mois d'octobre, à l'entrée de l'hiver, que peut-elle donc faire à Revel?

— Elle tricote sans doute des bas... pour elle; comprenez-vous?... pour elle, pas pour vous.

— Plaisantez tant qu'il vous plaira; je maintiens qu'il n'est pas, à ma connaissance, une femme qui la vaille. Quelle honnêteté, quel désintéressement!

— A-t-elle exigé le paiement de la lettre de change? demanda Schoubine.

— Quel désintéressement! répéta Stakhoff, d'un ton plus haut. C'est incroyable. On prétend qu'il existe un million de femmes semblables, et je réponds : Montrez-moi ce million; montrez-moi ce million, vous dis-je; *ces femmes, qu'on me les montre.* Elle ne m'écrit pas: voilà ce qui me tue.

— Vous parlez comme Pythagore, reprit Schoubine; mais voulez-vous que je vous donne un conseil?

— Lequel?

— Quand Augustina Kristianovna sera revenue; vous m'entendez?

— Oui, ensuite?

— Lorsque vous la reverrez... suivez bien ma pensée.

— Eh bien? oui, oui.

— Essayez de la battre. »

Nikolaï Artemïevitch détourna la tête, indigné.

« Je croyais qu'il allait me donner réellement un bon conseil. Mais que doit-on attendre de lui ? un artiste, un homme sans principes...

— Sans principes ! Mais votre favori, M. Kournatovski, qui a la réputation d'avoir des principes, vous a gagné hier cent roubles argent. Avouez que cela n'est pas très délicat.

— Comment ? c'est à un jeu de commerce. Sans doute, j'avais des raisons pour espérer... Mais il est si peu apprécié dans cette maison...

— Si peu, qu'il s'est dit : « C'est toujours autant « de pris ! Dieu sait si jamais il sera mon beau-« père, et cent roubles ne font pas mal dans « la bourse d'un homme qui prêche contre les « concussionnaires. »

— Son beau-père, moi ? Allez vous promener avec votre beau-père ! *Vous rêvez, mon cher !* Certainement, une autre fille qu'Hélène eût été heureuse de trouver un homme comme lui. Jugez-en vous-même : c'est un homme laborieux, intelligent, qui a su se créer une situation, qui a servi dans trois gouvernements...

— Dans celui de X... où il menait le gouverneur comme il l'entendait, reprit Schoubine.

— C'est possible ; c'est sans doute qu'il de-

vait en être ainsi. Mais c'est un homme expérimenté, un homme pratique...

— Et qui joue bien aux cartes, ajouta Schoubine.

— Eh bien! c'est un excellent joueur. Pourtant Hélène Nikolaevna... Mais qui peut la pénétrer ? Je voudrais bien savoir s'il y a quelqu'un au monde qui sache ce qu'elle veut. Elle est tantôt gaie, tantôt triste; quelquefois même elle devient si maigre qu'elle fait peine à voir; puis elle reprend subitement, et tout cela sans cause connue... »

Un valet de figure mauvaise entra, portant sur un plateau une tasse de café, un pot de crème et des craquelins.

« Le fiancé plaît au père, continua Stakhoff en gesticulant avec un craquelin, mais qu'est-ce que cela peut faire à la fille! C'était bon autrefois, du temps des patriarches; aujourd'hui, *nous avons changé tout cela.* Maintenant une jeune fille cause avec n'importe qui, lit ce qui lui plaît, court les rues de Moscou sans laquais, sans suivante, comme à Paris, et cela est admis. L'autre jour je demande : « Où est donc Hélène Nikolaevna? — Elle a daigné sortir, » me répondit-on. « Où est-elle allée? — Personne ne le sait. » Est-ce convenable?

— Prenez donc votre café et faites sortir cet homme, dit Schoubine. Vous dites vous-même qu'on ne doit pas parler *devant les domestiques,* » ajouta-t-il à voix basse.

Le valet regarda Schoubine sournoisement, Stakhoff prit la tasse, y versa de la crème et choisit une dizaine de craquelins.

« Je voulais dire, reprit-il quand le valet fut parti, que je ne suis rien du tout dans la maison. En effet, aujourd'hui, on juge de tout sur les apparences ; un homme, fût-il idiot, s'il a l'air grave, on l'estime ; un autre, dont les talents pourraient peut-être... devenir utiles, par sa modestie...

— Vous êtes un homme d'État, Nikolinka ! lui dit Schoubine d'une voix nasillarde.

— Trêve de plaisanteries ! s'écria Stakhoff, vous vous oubliez. Encore une nouvelle preuve du peu de cas que l'on fait de moi ici ; je ne compte pour rien.

— Anna Wassilïevna vous persécute, pauvre innocent ! reprit Schoubine en s'étirant. Ah ! Nicolaï Artemïevitch, nous sommes de grands coupables ! Vous feriez mieux d'acheter un petit cadeau à Anna Wassilïevna. Son anniversaire approche, et vous savez combien elle est sensible à la moindre marque d'intérêt que vous lui donnez.

— Oui, oui, répondit vivement Stakhoff, je vous remercie sincèrement de me l'avoir rappelé. Tiens, tiens, certainement. Tenez, j'ai justement là une bagatelle; un fermoir que j'ai acheté dernièrement chez Rozenelhtranch; mais je ne sais pas trop s'il est convenable.

— Vous l'aviez acheté pour l'autre, pour celle de Revel?

— C'est-à-dire que... oui... il me semble.

— Mais alors il est très bien, assurément.»

Schoubine se leva.

« Où pourrions-nous bien aller ce soir, Pavel Iakovlevitch, eh? lui demanda Stakhoff gracieusement.

— N'allez-vous pas au club?

— Mais après le club, après le club? »

Schoubine s'étira de nouveau.

« Non, Nikolaï Artemïevitch, j'ai besoin de travailler demain. Remettons la partie à une autre fois. »

Et il sortit.

Stakhoff se renfrogna, arpenta sa chambre un instant, tira de son bureau une boîte de velours contenant le petit fermoír et le regarda en l'essuyant avec son mouchoir. Puis il s'assit devant son miroir, et commença à peigner soigneusement ses épais cheveux noirs, en inclinant gra-

vement la tête soit à droite, soit à gauche, tout en gonflant sa joue avec sa langue et sans quitter des yeux la raie de sa chevelure. Il entendit tousser quelqu'un derrière lui, et, en se retournant, aperçut le valet qui lui avait apporté le café.

« Que veux-tu ? lui demanda-t-il.

— Nikolaï Artemïevitch, répondit le valet avec dignité, vous êtes notre maître.

— Parfaitement, et ensuite ?

— Nikolaï Artemïevitch, ne m'en veuillez pas, si, étant depuis mon enfance au service de Votre Honneur, je me crois forcé de rapporter humblement à Votre Honneur...

— Où veux-tu en venir ? »

Le valet se mit à piétiner sur place d'un air embarrassé.

« Vous avez daigné dire, continua-t-il, que vous ignoriez où Hélène Nikolaevna daigne aller. Je le sais, moi qui vous parle.

— Que racontes-tu là, idiot?

— Comme il vous plaira; mais je l'ai vue entrer dans une maison, il y a trois jours.

— Où cela ? Comment? Dans quelle maison ?

— Dans... la petite rue près de la Povarskaïa, pas loin d'ici. J'ai demandé au dvornik quels étaient ses locataires. »

Stakhoff frappa du pied.

« Tais-toi, malheureux! Comment peux-tu oser? Hélène Nikolaevna visite par charité des pauvres sur sa route. Sors d'ici, animal! »

Le valet effrayé fit quelques pas vers la porte.

« Un instant, s'écria Stakhoff. Que t'a dit le dvornik?

— Mais... rien... il ne m'a rien dit. Il m'a parlé d'un étudiant.

— Tais-toi, pendard; écoute, misérable! s'il t'arrive de répéter un mot de tout cela, même en rêve, à qui que ce soit...

— Dieu m'en garde!

— Tais-toi... si tu dis la moindre... si quelqu'un... si j'apprends que... tu ne m'échapperas pas, quand tu te cacherais sous terre! As-tu compris? Allons, hors d'ici! »

Le valet disparut.

« Au nom du ciel! Qu'est-ce que tout cela veut dire? se demanda Stakhoff lorsqu'il fut seul. Que m'a donc dit cet animal? Je voudrais pourtant savoir quelle est cette maison, et qui l'habite. Si j'y allais moi-même? Voilà donc où en sont les choses... *Un laquais, quelle humiliation!* »

Après avoir redit tout haut une autre fois:

« *Un laquais!* » Nikolaï Artemïevitch remit le fermoir dans le bureau et se rendit chez Anna Wassilïevna. Elle était au lit, la joue soigneusement enveloppée. Mais la vue de son mal ne fit qu'irriter davantage son mari, qui arriva bientôt à lui faire répandre de nombreuses larmes.

XXX

La tempête qui grossissait au sud finit par éclater. La Turquie déclara la guerre à la Russie; la date fixée pour l'évacuation des Principautés était passée et le jour du bombardement de Sinope approchait. Les dernières lettres qu'Insaroff avait reçues le rappelaient immédiatement dans sa patrie. Il n'était pas encore complètement remis; il toussait, et de légers accès de fièvre l'empêchaient de reprendre des forces; pourtant, il n'était presque jamais chez lui. Ces nouvelles avaient surexcité son patriotisme, et il ne pensait plus à sa maladie. Il passait ses journées à rendre des visites secrètes à diverses personnes, et employait souvent toute la nuit à écrire; il avait annoncé à son prop
partirait bientôt et qu'il lui laisse

mobilier. Hélène de son côté faisait des préparatifs de départ. Un soir, par un temps affreux, elle se mit à ourler des mouchoirs dans sa chambre; les sifflements du vent l'avaient plongée dans une tristesse morne. Sa femme de chambre vint la prévenir que son papa était dans la chambre de sa maman et désirait la voir.

« Votre maman pleure, dit-elle tout bas à Hélène qui allait se rendre à cette invitation, et votre papa est en colère. »

La jeune fille haussa légèrement les épaules et entra dans la chambre à coucher d'Anna Wassilïevna.

L'épouse maladive de Nikolaï Artemïevitch était étendue sur une chaise longue et respirait un mouchoir arrosé d'eau de Cologne. Son mari était appuyé contre la cheminée : boutonné jusqu'au menton, le cou entouré d'une cravate haute et raide avec un faux-col empesé, il avait à peu près la tenue d'un orateur parlementaire. Il désigna de la main un siège à sa fille, et comme elle paraissait n'avoir pas compris, il lui dit majestueusement, mais sans tourner la tête :

« Asseyez-vous, je vous prie. » (Stakhoff ne tutoyait jamais sa femme; mais il ne parlait à sa

fille sur ce ton solennel que dans les cas extraordinaires.)

Hélène s'assit.

Anna Wassilïevna se moucha en larmoyant, Stakhoff mit sa main droite derrière son dos.

« Je vous ai fait appeler, Hélène Nikolaevna, dit-il après un moment de silence, pour m'expliquer avec vous, ou, plutôt, pour vous demander une explication. Je ne suis pas content de vous, ou, en d'autres termes, car cette expression est trop faible, votre conduite me fait peine; elle nous fait peine, à moi et à votre mère..., votre mère qui est devant vous... »

Stakhoff faisait vibrer les grosses cordes de sa voix : Hélène le regarda sans mot dire, puis elle jeta un regard sur sa mère et devint très pâle.

« Autrefois, reprit Stakhoff, les jeunes filles ne se permettaient pas de traiter leurs parents du haut de leur grandeur, et les enfants irrespectueux tremblaient devant l'autorité paternelle. Ce temps n'est plus, hélas ! c'est du moins l'opinion de beaucoup de gens; mais, croyez-moi, il existe encore des lois qui défendent... qui défendent... en un mot, il y a encore des lois. Je vous prie de réfléchir à cela, ces lois existent !

— Vraiment, mon père... commença Hélène.

— Veuillez ne pas m'interrompre. Reportons-nous un peu vers le passé. Anna Wassilïevna et moi, nous n'avons rien épargné pour votre éducation : ni les soins, ni les dépenses. A quoi ont servi ces soins, ces dépenses, c'est une question ; mais j'avais le droit de croire, votre mère et moi avions le droit de croire que vous sauriez au moins conserver ces principes de morale... qui... qui... comme à notre unique enfant... *que nous vous avons inculqués,* que nous vous avons inspirés. Nous avions le droit de croire que les nouvelles « idées » ne viendraient pas ternir ce dépôt sacré. Qu'avons-nous récolté ? Sans parler de la frivolité inhérente à votre sexe, à votre âge, qui donc eût pu s'attendre à vous voir tomber jusque...

— Mon père, interrompit Hélène, je sais ce que vous voulez dire...

— Non ; tu ne sais pas ce que je veux dire ! s'écria Stakhoff d'une voix aiguë, — oubliant tout à coup sa dignité oratoire, sa majestueuse déclamation et sa voix grave, — non, tu ne le sais pas, petite fille éhontée.

— Au nom du ciel, Nikolaï ! balbutia Anna Wassilïevna, *vous me faites mourir !*

— Ne me dites pas *que je vous fais mourir,* Anna Wassilïevna ! Vous ne pouvez pas vous

imaginer ce que je vais vous apprendre! Attendez-vous à la plus horrible des révélations, je vous préviens. »

Anna Wassilïevna faillit perdre connaissance.

« Non, continua Stakhoff en se tournant vers Hélène, tu ne sais pas ce que je veux te dire!

— Je suis coupable envers vous! reprit Hélène.

— Ah! enfin!

— Je suis coupable envers vous, reprit-elle, car depuis longtemps j'aurais dû vous avouer...

— Mais ignores-tu donc, s'écria Stakhoff, que je puis d'un mot te réduire à rien? »

Hélène leva les yeux sur lui.

« Oui, Mademoiselle, d'un seul mot! Inutile de me regarder. (Et il se croisa les bras sur la poitrine.) Laissez-moi vous demander si vous connaissez une certaine maison, située rue X... près la Povarskaïa? Vous êtes allée dans cette maison... (Il frappa du pied.) Réponds donc, malheureuse, et ne cherche pas à me tromper! Des gens, des valets, d'ignobles valets, Mademoiselle, vous ont vue y entrer, à votre honte...»

Hélène rougit, et ses yeux brillèrent.

« Je n'ai pas besoin d'essayer de vous tromper, dit-elle. Je le reconnais; je suis allée dans cette maison.

— C'est superbe! Entendez-vous, Anna Wassilïevna, entendez-vous? Et, sans doute vous savez qui l'habite?

— Assurément; c'est mon mari. »

Stakhoff ouvrit les yeux tout grands.

« Ton?...

— Mon mari, répéta Hélène; je suis mariée à Dimitri Nikanorovitch Insaroff.

— Tu es... mariée! dit péniblement Anna Wassilïevna.

— Oui, maman... Je vous demande pardon. Nous sommes mariés secrètement depuis deux semaines. »

Anna Wassilïevna se laissa tomber dans un fauteuil; Stakhoff recula de deux pas.

« Mariée! à ce brigand de Monténégrin! La fille du noble Nikolaï Stakhoff, de vieille race, a épousé un aventurier, un homme sans foi ni loi! et sans la bénédiction de ses parents! Et tu crois que je tolérerai cela! que je ne porterai pas plainte! que je te laisserai... que tu... que...! Je te ferai enfermer dans un couvent, et lui... on l'enverra aux galères, aux travaux forcés! Anna Wassilïevna, je vous prie de lui dire sur-le-champ que vous la déshéritez.

— Nikolaï Artemïevitch, au nom du ciel! dit, en gémissant, Anna Wassilïevna.

— Et quand donc, comment tout cela s'est-il fait? Qui vous a mariés?... où... quand? Grand Dieu! que vont dire nos amis? le monde entier? Et après une telle ignominie, infâme hypocrite, tu as pu revenir et rester sous le toit paternel! Tu n'as pas craint... les foudres du ciel!

— Mon père, dit Hélène d'une voix assurée quoiqu'elle tremblât de tous ses membres, faites de moi ce qu'il vous plaira; mais vous avez tort de me reprocher l'hypocrisie et l'effronterie. Je ne voulais pas... vous faire de peine avant l'heure; mais j'aurais été forcée de tout vous avouer dans quelques jours, parce que je pars avec mon mari.

— Vous partez? Et où allez-vous?

— Dans son pays, en Bulgarie.

— Chez les Turcs! » s'écria Anna Wassilïevna, et elle perdit connaissance.

Hélène s'empressa auprès d'elle.

« Va-t'en, cria Stakhoff avec colère, en prenant sa fille par le bras; va-t'en, misérable! »

Mais, à ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et une figure pâle, aux yeux enflammés, apparut : c'était Schoubine.

« Nikolaï Artemïevitch! s'écria-t-il, Augustina Kristianovna est arrivée; elle vous appelle. »

Stakhoff se tourna vers lui d'un air furieux

lui montra le poing, hésita un instant, puis sortit précipitamment de la chambre.

Hélène tomba aux pieds de sa mère et lui baisa les genoux.

Ouvar Ivanovitch était étendu sur son lit. Une chemise sans col, fermée au cou par un gros bouton, retombait en larges plis sur sa poitrine mamelue, et laissait entrevoir une grande croix en cyprès avec un médaillon. Une légère couverture enveloppait ses membres énormes. Une lumière brûlait sur sa table de nuit, à côté d'un pot de kwass. Schoubine, ramassé sur lui-même, était assis au pied du lit.

« Oui, disait-il tout absorbé, elle est mariée, et va bientôt partir. Votre cher neveu se démenait et criait dans la chambre à coucher, où il s'était enfermé par précaution, et il y faisait un tel vacarme, que non seulement les valets et les femmes de chambre, mais les cochers pouvaient l'entendre. Il tourne et retourne sa malédiction paternelle comme un ours remue une bûche; mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Anna Wassilïevna est à moitié morte; toutefois elle est moins désespérée du mariage de sa fille que de son départ. »

Ouvar Ivanovitch se mit à jouer avec ses doigts.

« C'est sa mère, dit-il ; et puis... du reste...

— Votre neveu, continua Schoubine, menace de s'adresser au métropolitain, au gouverneur général, au ministre, et, après tout, il la laissera partir. A qui peut-il être agréable de perdre sa fille ? Mais il fera quelque temps le coq et baissera la crête.

— Ils n'ont pas le droit, dit Ouvar Ivanovitch, et il avala une gorgée de kwass.

— Parfaitement, parfaitement ? Mais comme les méchancetés et les calomnies vont tomber sur eux à Moscou ! Elle n'en a pas peur... D'ailleurs, elle est au-dessus de tout cela. Mais où va-t-elle ? c'est véritablement effrayant ! Un pays si éloigné, un pays perdu ! Et quel sort l'y attend ? Il me semble la voir partir, au milieu de la nuit, de quelque mauvaise auberge, par une giboulée de neige et un froid de trente degrés ! Elle quitte sa patrie, sa famille ; et pourtant, je la comprends. Qui peut la retenir ici, de tous ceux qu'elle y connaît ? Serait-ce un Kournatovski, un Berséneff, ou un bonhomme comme moi ? et ce sont encore les meilleurs. Qui donc, alors, regretterait-elle ? Seulement ce qui me chagrine pour elle, c'est que son mari, — au diable, je ne puis pas articuler ce mot, — Insaroff crache le sang, paraît-il ; voilà le plus désastreux. Je l'ai vu l'autre jour, il a une mine qui pourrai-

pas un personnage marquant; c'est une chose évidente. Que voyons-nous dans la contrée? Un véritable fretin, des braillards, de petits Hamlets, des Samoyèdes; d'un côté, des obscures et silencieuses profondeurs d'une caverne, de l'autre des bavardages sans queue ni tête, ou des coups de tam-tam! Ou bien encore des raisonneurs qui veulent tout analyser sans pudeur, qui se palpent partout à la moindre sensation, et s'écrient : « Voici ce que je ressens, voici ce que je pense. » La jolie et profitable besogne! Non, si parmi nous quelqu'un eût possédé le moindre bon sens, elle ne serait pas partie, cette jeune fille à l'âme si tendre, elle ne nous aurait pas glissé entre les doigts comme un poisson! Est-ce votre avis, Ouvar Ivanovitch? Sera-ce bientôt notre tour? Quand donc aurons-nous des hommes?

— Prenez patience, répondit Ouvar Ivanovitch; ça viendra.

— Ça viendra, ô vraie force de la terre russe! tu as dit que ça viendrait. Fais bien attention. Je prends note de cette promesse. Mais pourquoi éteignez-vous votre lampe?

— J'ai sommeil, bonsoir. »

XXXI

Schoubine ne s'était pas trompé. La nouvelle inattendue du mariage d'Hélène faillit tuer Anna Wassilïevna; elle fut forcée de garder le lit. Nikolaï Artemïevitch exigea d'elle la promesse quelle ne reverrait point sa fille; il semblait heureux d'avoir trouvé une occasion de se poser en maître de maison, dans toute l'acception du mot; il ne cessait de crier et de menacer ses domestiques, et leur répétait à chaque instant :

« Attendez, je vous ferai voir qui je suis; je vais vous l'apprendre! »

Quand il était à la maison, Anna Wassilïevna ne recevait pas Hélène et restait seule avec Zoïa qui la soignait avec beaucoup de dévouement, tout en se répétant : *Disen Insa-*

roff vorsiehen! und wem [1] ? Mais dès que Stakhoff était sorti (ce qui lui arrivait fréquemment, car Augustina Kristianovna était en effet revenue), Hélène venait près de sa mère, qui, sans rien dire, la considérait longtemps en pleurant. Ce blâme silencieux agissait plus que toutes les paroles sur le cœur d'Hélène; mais c'était plutôt chez elle un ardent sentiment de pitié véritable que du repentir.

« Maman, chère maman! répétait-elle en lui couvrant les mains de baisers, que pouvais-je faire? Je ne suis pas coupable, je l'aimais, je ne pouvais pas faire autrement. Accusez le destin; c'est lui qui m'a liée à un homme que mon père déteste et qui me sépare de vous.

— Ah! lui répondait Anna Wassilïevna, ne me parle plus de tout cela. Quand je pense où tu vas aller, je sens mon cœur défaillir.

— Chère maman, reprit Hélène, consolez-vous en songeant qu'il pouvait m'arriver bien pis que cela; j'aurais pu mourir.

— Mais puis-je seulement espérer de te revoir. Tu iras mourir dans quelque méchante cabane (Anna Wassilïevna s'imaginait que la Bulgarie ressemblait à la terre glacée de la Sibérie),

1. Préférer cet Insaroff! et à qui?

pourrai-je seulement supporter notre séparation?

— Ne parlez pas ainsi, ma bonne mère, nous nous reverrons; Dieu le permettra. Il y a, du reste, en Bulgarie, des villes comme ici.

— Quelles villes peut-il y avoir dans ce pays? on y est aujourd'hui en guerre, et, n'importe où que vous alliez, le canon gronde... Quand comptes-tu partir?

— Prochainement... mais si mon père... Il veut porter plainte, il demande la dissolution de notre mariage. »

Anna Wassilïevna leva ses yeux au ciel.

« Non, Lenotchka, il ne portera pas plainte. A aucun prix, je n'aurais consenti à cette union; plutôt la mort... Mais puisque c'est chose faite, je ne permettrai pas que ma fille soit déshonorée. »

Plusieurs jours se passèrent ainsi. Anna Wassilïevna finit par s'armer de courage et s'enferma un soir avec son mari dans sa chambre à coucher. Tout le monde se tut dans la maison et attendit le résultat de cette entrevue. On n'entendit rien d'abord; mais bientôt la voix bruyante de Nicolaï Artemïevitch retentit; une discussion animée s'éleva entre les deux époux, puis l'on entendit des cris et même des plaintes... Schoubine se préparait déjà, avec Zoïa et une femme de

chambre, à enfoncer la porte, quand le bruit commença à se calmer ; il fut suivi d'une conversation ; quelques sanglots, qui s'échappaient de temps à autre, cessèrent également. On distingua le son d'un trousseau de clefs, le grincement d'un bureau qu'on ferme... La porte s'ouvrit, et Nikolaï Artemïevitch parut. Il jeta un sombre regard sur les personnes qu'il rencontra et se rendit au club. Anna Wassilïevna fit appeler Hélène, l'embrassa avec effusion et lui dit en pleurant abondamment :

« Tout est arrangé ; il ne fera pas de démarche et ne t'empêchera pas de partir... de nous abandonner.

— Vous permettrez à Dimitri de venir vous remercier, demanda Hélène à sa mère dès qu'elle fut un peu calmée.

— Plus tard, mon âme ; en ce moment je ne pourrais pas regarder celui qui est cause de notre séparation. D'ici votre départ, nous avons le temps.

— D'ici notre départ, » répéta tristement Hélène.

Stakhoff avait consenti à ne point faire de scandale ; mais Anna Wassilïevna n'avait pas cru devoir apprendre à sa fille à quelles conditions. Elle ne lui avait pas dit qu'il avait exigé le paiement de toutes ses dettes, et de plus une somme de

mille roubles argent qu'elle lui avait remise sur-le-champ. Il avait déclaré, de plus, à Anna Wassilïevna qu'il ne voulait pas voir Insaroff, et continuait à le traiter de Monténégrin. Arrivé au club, il s'empressa d'annoncer le mariage d'Hélène à son partner, ancien général du génie.

« Vous savez probablement, lui dit-il en jouant l'indifférence, que ma fille, en raison de sa grande instruction, vient d'épouser un étudiant? »

Le général le regarda par-dessus ses lunettes, avec un « Hum! » et lui demanda de quelle couleur il avait joué.

XXXII

Le jour du départ approchait; on était à la fin de novembre. Insaroff avait terminé tous ses arrangements et avait le plus grand désir de quitter Moscou au plus tôt. Le docteur lui conseillait également de ne point tarder : « Il vous faut un pays chaud; ici, vous ne guérirez jamais. » Hélène était tout aussi impatiente; la pâleur, la faiblesse d'Insaroff la tourmentaient. Elle remarquait souvent avec terreur sa mauvaise mine. D'ailleurs, dans la maison paternelle, sa position était intolérable. Sa mère la pleurait comme une morte, et son père la traitait avec un mépris glacial; au fond, le départ de sa fille l'inquiétait bien aussi, mais il croyait de son devoir de père offensé de dissimuler ses sentiments, ses faiblesses, disait-il. Anna Wassilïevna finit par

demander à voir Insaroff. On le lui amena en secret, en le faisant monter par un escalier dérobé. Quand il entra dans sa chambre, elle resta longtemps sans pouvoir dire un mot, et ne put même pas se décider à le regarder; il s'assit près de son fauteuil et attendit dans un silence respectueux qu'elle lui adressât la parole. Hélène était à ses côtés et tenait la main de sa mère. Enfin Anna Wassiïevna leva les yeux et dit :

« Que Dieu vous juge, Dimitri Nikanorovitch!... et elle se tut, les reproches s'arrêtèrent sur ses lèvres.

— Mais vous êtes malade! s'écria-t-elle. Hélène, il est malade...

— J'ai été malade, Anna Wassilïevna, répondit Insaroff, et je ne suis pas encore entièrement remis; mais j'espère que l'air du pays natal achèvera ma guérison.

— Oui... la Bulgarie! balbutia Mme Stakhoff, et elle se dit : « Grand Dieu, ce Bulgare est presque mort, sa voix paraît sortir d'un tombeau, ses yeux sont vitreux, c'est un véritable squelette! Son habit ne tient pas sur son corps, il est jaune comme un coing, et elle est sa femme, elle l'aime... On dirait un rêve? » Mais elle reprit bientôt : « Dimitri Nikanorovitch, faut-il donc absolument que vous partiez?

— C'est indispensable, Anna Wassilïevna. »

Anna Wassilïevna le regarda.

« Ah! Dimitri Nikanorovitch, Dieu veuille que vous ne ressentiez jamais ce que je ressens en ce moment... Mais vous me promettez d'avoir soin d'elle, de l'aimer? Tant que je vivrai... vous ne manquerez de rien... » Et des sanglots étouffèrent sa voix. Elle ouvrit les bras, où se jetèrent Hélène et Insaroff.

Enfin le jour fatal arriva. Il avait été convenu qu'Hélène ferait ses adieux à ses parents dans la maison et qu'elle partirait du domicile d'Insaroff. Les chevaux de poste avaient été commandés pour midi. Un quart d'heure avant, arriva Berséneff. Il croyait rencontrer les compatriotes d'Insaroff chez lui, mais tous étaient partis depuis plusieurs jours (même les deux personnages que le lecteur connaît et qui avaient servi de témoins pour le mariage). Le tailleur vint dire adieu au « bon maître » en revenant du cabaret où il avait été noyer son chagrin du départ d'Insaroff, ou peut-être arroser sa joie d'avoir hérité de ses meubles; mais sa femme s'empressa de l'emmener. Tout était prêt dans la chambre, on voyait dans un coin une malle bouclée avec une corde. Berséneff devint son-

geur; son esprit était assiégé par mille souvenirs.

Depuis longtemps déjà midi avait sonné, les chevaux attendaient, et les « jeunes gens » n'arrivaient point. Enfin l'on entendit dans l'escalier des pas précipités, et Hélène parut, suivie d'Insaroff et de Schoubine. Elle avait les yeux rouges; elle venait de quitter sa mère évanouie, après des adieux déchirants. Depuis plusieurs jours Hélène n'avait pas vu Berséneff; il venait bien moins souvent chez les Stakhoff. Elle ne comptait pas le rencontrer et elle se jeta à son cou, en s'écriant: « Vous ici! oh! merci! » Insaroff l'embrassa aussi. Un silence pénible suivit. Quelles paroles eussent pu échanger ces trois êtres? Que pouvaient ressentir ces trois cœurs? Schoubine comprit qu'il fallait absolument rompre ce silence par un bruit, par un mot quelconque.

« Nous voilà encore tous trois réunis, dit-il, et pour la dernière fois! Soumettons-nous aux lois du destin, remercions-le pour le passé, et ne songeons qu'à l'avenir! « Que Dieu nous accom-« pagne dans notre long voyage! » commença-t-il à chanter; il s'arrêta subitement. Il se sentait embarrassé, mal à l'aise. On ne chante pas auprès d'un mort; et, en ce moment, finissait dans cette chambre le passé qu'il évoquait, le passé de tous ceux qui y étaient réunis. On allait

commencer, il est vrai, une nouvelle vie; mais, le passé n'en expirait pas moins.

« Allons, Hélène, dit Insaroff en se tournant vers sa femme, tout est prêt, je crois; tout est réglé, emballé; il n'y a plus que cette malle à descendre. Eh! l'hôte! »

Le tailleur entra avec sa femme et sa fille. Il écouta Insaroff en se dandinant un peu, prit la malle sur ses épaules, et descendit vivement l'escalier en faisant résonner ses talons.

« Maintenant, dit Insaroff, nous allons nous asseoir, selon la coutume de la Russie. »

Tout le monde s'assit; Berséneff se plaça sur le petit divan; Hélène prit place à côté de lui; l'hôtesse et sa fille s'accroupirent sur le seuil de la porte. Personne ne parlait; chacun, sans savoir pourquoi, avait sur les lèvres un sourire forcé; tous auraient voulu dire une bonne parole d'adieu; et, à l'exception de l'hôtesse et de sa fille, qui ne faisaient qu'ouvrir de grands yeux, chacun comprenait qu'en cette circonstance, on ne pouvait dire que des banalités; qu'un mot remarquable, ou sage, ou expressif, serait déplacé et presque un mensonge. Le premier, Insaroff se leva et fit le signe de la croix :

« Adieu à notre chère petite chambre! » s'écria-t-il. Bientôt après on entendit un bruit de bai-

sers retentissants, mais froids, puis des conseils pour le voyage, des vœux inachevés, des promesses de s'écrire, et les derniers adieux, confus, entrecoupés...

Hélène, les larmes aux yeux, était déjà montée dans la voiture ; Insaroff lui entourait soigneusement les pieds d'une couverture, et les personnes présentes, Schoubine, Berséneff, le tailleur, sa femme, sa fille, la tête couverte du mouchoir de circonstance, le dvornik, un ouvrier voisin en robe de chambre rayée, se tenaient tous près du perron, quand subitement entra ventre à terre dans la cour un riche traîneau attelé d'un excellent cheval, et Nikolaï Artemïevitch Stakhoff sauta à terre en secouant la neige qui couvrait le collet de son manteau.

« J'arrive à temps, Dieu soit loué ! s'écria-t-il en courant vers la voiture. Je t'apporte, ma chère Hélène, ma dernière bénédiction. » Et ayant avancé la tête dans l'intérieur, il sortit de sa poche une petite image entourée d'un cadre de velours qu'il suspendit au cou de sa fille. Elle se mit à lui embrasser les mains en pleurant, et durant ce temps le cocher apporta du traîneau une demi-bouteille de champagne et trois verres.

« Allons, dit Stakhoff, dont les larmes coulaient sur son col fourré de castor, il faut trinquer

au... bon voyage... » Et il se mit à verser le champagne, la mousse débordait et tombait sur la neige. Il prit son verre et donna les deux autres à Hélène et à Insaroff qui, était déjà installé à côté de sa femme. « Que Dieu vous... » balbutia Nikolaï Artemïevitch, mais il ne put achever et avala son verre de champagne; Hélène et Insaroff firent de même.

« Maintenant, Messieurs, ce serait votre tour, » reprit Stakhoff en se tournant vers Schoubine et Berséneff; mais le cocher fouetta ses chevaux. Stakhoff se mit à courir à côté de la portière.

« Surtout écrivez-nous, dit-il d'une voix émue. Hélène sortit la tête de la voiture.

—Adieu, mon petit père, s'écria-t-elle; adieu Andreï Pétrovitch, Pavel Iakovlevitch, adieu tous, adieu la Russie ! » et elle retomba en arrière.

Le cocher siffla en agitant son fouet, et la voiture disparut à droite en grinçant sur son essieu.

XXXIII

Par une magnifique journée d'avril, une étroite gondole voguait légèrement sur l'immense lagune qui sépare Venise de cette longue pointe de sable d'alluvion qu'on appelle le Lido; la gondole se balançait en cadence à chaque coup d'aviron que donnait le batelier. Hélène et Insaroff étaient assis sur d'épais coussins de cuir, et abrités des rayons du soleil par le petit toit de l'embarcation.

La physionomie d'Hélène avait peu changé depuis son départ de Moscou, mais elle n'avait plus la même expression; elle avait quelque chose de plus posé et de plus grave, et dans le regard plus de hardiesse. Toute sa personne s'était comme épanouie, et ses cheveux en bandeaux, qui encadraient son front de neige et

ses joues empourprées semblaient plus longs et plus épais. Mais, quand elle ne souriait pas, on pouvait apercevoir au coin de sa bouche un pli à peine visible, dénotant une profonde et perpétuelle inquiétude. La figure d'Insaroff, au contraire, avait gardé la même expression, mais ses traits étaient gravement altérés; il avait maigri, pâli et vieilli; il toussait à chaque instant d'une petite toux sèche, et ses yeux enfoncés brillaient étrangement. Depuis qu'il avait quitté la Russie, il était resté à Vienne malade pendant près de deux mois, et il n'était à Venise, avec sa femme, que depuis la fin de mars; il avait l'intention de se rendre, par Zara, en Serbie, et ensuite en Bulgarie; c'était le seul itinéraire possible pour le moment. La guerre commençait à ravager les bords du Danube; l'Angleterre et la France marchaient contre la Russie, et toutes les provinces slaves s'agitaient et se préparaient à un soulèvement.

La gondole vint aborder sur le côté intérieur du Lido. Hélène et Insaroff prirent un sentier étroit et sablonneux, bordé d'arbres rabougris (qu'on plante chaque année et qui meurent chaque année), pour se rendre au bord de la mer.

Ils se mirent à marcher le long du rivage. L'Adriatique roulait jusqu'à leurs pieds ses flots

bleus et agités qui, avec des bouillonnements d'écume, s'avançaient et reculaient tour à tour, en déposant sur le sable des coquilles et des vestiges d'herbes marines.

« Quel endroit désert! dit Hélène ; j'ai peur que tu aies froid, mais je sais bien pourquoi tu es venu ici.

— Froid? répondit Insaroff, avec un sourire rapide, mais amer. Je ferais un joli soldat si j'avais peur du froid. Je suis venu ici... Je vais te dire pourquoi. En regardant cette mer, il me semble que je me rapproche de ma patrie. La voilà, ajouta-t-il en montrant l'Orient. La brise qui souffle en ce moment en vient.

— Et n'amènerait-elle pas le vaisseau que tu attends? lui dit Hélène. J'aperçois une voile à l'horizon. Si c'était lui ? Insaroff regarda dans la direction que lui marquait Hélène.

— Reuditch m'avait promis d'arranger notre départ pour la fin de la semaine, reprit-il, je crois que l'on peut avoir confiance en lui. As-tu appris, ajouta-t-il, avec une exaltation subite, que les pauvres pêcheurs de Dalmatie ont sacrifié leurs plombs. Tu sais, ces poids qui servent à immerger les filets dans la mer. Ils les ont donnés pour en faire des balles. Et pourtant, ils sont sans ressources et n'ont que leur pêche pour

vivre; ils ont donné leur gagne-pain avec enthousiasme, au risque de mourir de faim. Quels hommes!

— *Aufgepast* [1] *!* » cria impérieusement quelqu'un derrière eux. On entendit le bruit sourd des pas d'un cheval, et un officier autrichien, en petite tunique grise, et coiffé d'une casquette verte, passa près d'eux au galop. A peine eurent-ils le temps de se ranger.

Insaroff, furieux, suivit de l'œil le cavalier.

« Ce n'est pas sa faute, lui dit Hélène, tu sais bien qu'ils n'ont pas d'autre endroit pour dresser leurs chevaux.

— Je sais bien, répondit Insaroff; mais avec son cri, ses moustaches, sa casquette et tout son attirail, il m'a bouleversé le sang. Allons-nous-en.

— Allons-nous-en, Dimitri, d'autant plus qu'il fait vraiment beaucoup de vent ici. Tu n'as pas pris de précautions à Moscou, après ta maladie, et tu as été puni de tes imprudences à Vienne. Il faut faire attention maintenant. »

Insaroff ne lui répondit pas, mais un sourire plein d'amertume passa de nouveau sur ses lèvres.

1. Attention !

« Veux-tu que nous allions nous promener sur le *Canal Grande?* lui demanda Hélène. Nous n'avons pas encore bien vu Venise. Ce soir nous irons au théâtre, j'ai une loge de deux places. Il paraît qu'on donne un nouvel opéra. Gardons cette journée pour nous seuls; laissons de côté la politique, la guerre, tout, ne pensons qu'à vivre, respirer et penser ensemble, réunis pour toujours. Le veux-tu?

— Si c'est ton désir, mon Hélène, c'est aussi le mien.

— Je le savais bien, dit Hélène en souriant; allons, allons. »

Ils retournèrent vers leur gondole, s'y installèrent, et ordonnèrent au batelier de les conduire doucement dans le Canal Grande.

Celui qui n'a pas vu Venise au mois d'avril ne connaît vraiment pas tous les charmes de cette ville enchanteresse. La douceur et la mollesse du printemps vont à Venise comme le soleil éclatant à la superbe Gênes, comme l'or et la pompe de l'automne à la vieillesse majestueuse de Rome. La beauté de Venise est semblable à celle du printemps; elle émeut et éveille le désir; elle accable et excite les cœurs sans expérience, comme l'espérance d'un bonheur connu et pourtant mystérieux. Tout y est net, défini; tout y

est enveloppé d'une vapeur somnolente, d'une sorte d'amoureuse tranquillité; tout se tait dans son sein, et tout y fait accueil: tout y est féminin, à commencer par son nom, et ce n'est pas sans raison qu'elle seule a été surnommée la Belle! Ses immenses palais, ses nombreuses églises se dressent légers et féeriques comme le rêve charmant d'un jeune dieu; l'éclat d'un vert grisâtre, les joyeux reflets des vagues muettes qui courent sur les canaux, le passage silencieux des gondoles, l'absence complète des bruits grossiers que l'on entend dans les autres villes, du vulgaire tumulte qui les remplit, tout cela prête à Venise quelque chose de fabuleux, et lui donne une étrangeté qui captive. On nous dit: « Venise se meurt, Venise est déserte; » mais il lui manquait peut-être un dernier charme, le charme du déclin au milieu de l'entier épanouissement et de toute la splendeur de sa beauté. Celui qui ne l'a pas vue ne peut en avoir aucune idée : ni Canaletti, ni Guardi (il ne saurait être question des peintres modernes) n'ont eu la puissance de rendre la transparence argentée de cet air, de cette perspective à la fois fuyante et rapprochée, de cette merveilleuse harmonie des plus riches contours et des nuances les plus douces. Celui qui a fait son temps et que la vie a brisé, doit se

garder de visiter Venise; elle lui inspirera des sentiments pénibles, comme le souvenir des rêves que la jeunesse n'a point vus s'accomplir; mais elle doit plaire à celui qui sent encore bouillonner son sang et qui se trouve heureux; celui-là peut apporter son bonheur sous ces cieux enchantés, et quelque lumineux qu'il soit, Venise y ajoutera encore une auréole magique.

La gondole dans laquelle se trouvaient Insaroff et Hélène passa lentement devant *Riva dei Schiavoni,* le palais des Doges, la *Piazzetta,* et entra dans le *Canal Grande.* Une rangée de palais de marbre en borde les deux côtés; ils semblaient voguer doucement eux-mêmes, et laissaient à peine aux regards le temps d'embrasser et de comprendre leurs beautés. Hélène se sentait profondément heureuse; un seul gros nuage s'était montré au milieu de son ciel d'azur, et il se dissipait; Insaroff se trouvait beaucoup mieux ce jour-là. La gondole s'avança jusqu'à l'arche élancée du Rialto; puis ils revinrent en arrière. Hélène craignait pour Insaroff la température glaciale des églises, mais elle se rappela l'Académie *delle Belle Arti,* et dit au gondolier de les y conduire. Ils eurent bientôt parcouru toutes les salles de ce petit musée. N'étant point connaisseurs, ni même dilettanti, ils ne s'arrê-

taient point devant chaque tableau et n'exagéraient point leur admiration ; une franche gaîté s'était emparée d'eux. Tout leur paraissait drôle, comme à des enfants, et cela au grand scandale de trois visiteurs anglais. Hélène se mit à rire jusqu'aux larmes devant le *Saint Marc* du Tintoret, qui, pour sauver un esclave mis à la torture, s'élance du ciel comme une grenouille sautant dans l'eau. De son côté, Insaroff resta en extase devant l'académie du gaillard énergique, en manteau vert, qui se tient sur le premier plan dans l'*Ascension* du Titien, et qui tend les mains à la Madone ; mais en revanche, la Madone elle même, belle et forte femme, qui s'élève tranquillement et majestueusement vers le sein de Dieu, intéressa Insaroff et Hélène ; le sévère tableau du vieux Cima de Conegliano leur plut aussi beaucoup. En sortant de l'Académie, ils jetèrent une dernière fois les yeux sur les Anglais qui les suivaient, et éclatèrent de rire en voyant leurs longues dents de lièvre et leurs favoris pendants ; ils retrouvèrent leur gondolier avec sa veste et son pantalon court et se mirent à rire de nouveau ; ils aperçurent une vieille marchande dont les cheveux gris étaient noués en paquet sur le sommet de la tête, et se prirent à rire de plus belle ; enfin ils se

regardèrent en face, et recommencèrent à rire aux éclats; puis, quand ils furent assis dans la gondole, ils se serrèrent fortement les mains à plusieurs reprises. Arrivés à l'hôtel, ils coururent à leur chambre et se firent servir à dîner. La gaieté ne les quitta point; ils se provoquaient réciproquement, et burent à la santé de leurs amis de Moscou; ils applaudirent le *cameriere* qui leur apportait un bon plat et lui demandèrent plusieurs fois des *frutti di mare* vivants; le camérier faisait des contorsions en frottant ses pieds contre le plancher, et quand il fut sorti de la chambre, il se mit à hocher la tête et dit avec un soupir : *Poveretti !* Après dîner, Hélène et Insaroff allèrent au théâtre.

On jouait un opéra de Verdi, pièce médiocre, avouons-le, mais qui avait déjà fait le tour de l'Europe, et que nous connaissons bien en Russie : *la Traviata.* La saison musicale était passée et les chanteurs étaient assez mauvais; ils criaient à pleins poumons. L'actrice qui jouait le rôle de Violetta n'était pas fameuse; et elle n'était pas aimée du public qui l'écoutait froidement; pourtant elle avait un certain talent. C'était une jeune fille, brune, d'une figure ordinaire, et dont la voix inégale semblait déjà usée. Sa toilette bigarrée était d'un mauvais goût par tr

naïf, une grosse résille rouge contenait ses cheveux, le corsage de sa robe de satin bleu déteint lui écrasait la poitrine, de gros gants de Suède montaient jusqu'à ses coudes pointus. Au reste, comment aurait-elle pu acquérir le chic de la Parisienne? C'était sans doute la fille de quelque berger de Bergame. Elle ne savait pas non plus se tenir en scène; mais son jeu avait beaucoup de naturel, et elle apportait dans l'expression et le rhythme cette passion et cette précision ardentes que l'on ne voit que chez les Italiens. Hélène et Insaroff se trouvaient dans une loge obscure, près de la scène : la disposition où ils étaient à l'Académie *delle Belle Arti* ne les avait pas quittés. Lorsque le père de l'infortuné jeune homme, tombé dans les pièges de l'enchanteresse, parut en habit couleur de pois avec une perruque mal peignée, et que, ouvrant ridiculement la bouche, il lança, en tremblant d'avance, un *tremolo* lugubre d'un ton de basse, ils faillirent éclater de rire. Mais le jeu de Violetta attira bientôt leur attention.

« On n'applaudit presque pas cette pauvre jeune fille, dit Hélène. Eh bien! moi, je la préfère mille fois à toutes ces célébrités de second ordre, pleines de suffisance, qui font des contorsions et visent continuellement à l'effet. Celle-ci

me semble tout prendre au sérieux. Regarde-la; elle a l'air de ne pas voir le public. »

Insaroff s'appuya sur le bord de la loge et se mit à examiner attentivement Violetta.

« Oui, dit-il, elle ne plaisante pas; cela sent la mort. »

Hélène garda le silence.

Le troisième acte commença. La toile se leva... Hélène tressaillit à la vue de ce lit, de ces rideaux tirés, de ces drogues, de cette lampe couverte d'un abat-jour... Elle se rappela un passé qui n'était pas bien éloigné. Et l'avenir et le présent? se demanda-t-elle aussitôt. Justement la toux naturelle d'Insaroff répondit comme un écho à la toux simulée de l'actrice... Hélène le regarda à la dérobée, et prit immédiatement un air calme et indifférent. Insaroff comprit, et se mit de son côté à sourire, et même à fredonner un des airs de la pièce.

Mais il ne tarda pas à se taire. Le jeu de Violetta devenait de plus en plus naturel, saisissant. Elle rejeta tout ce qui était accessoire, inutile, et *se trouva elle-même,* rare et inappréciable bonheur pour une artiste! Elle franchit tout à coup cette limite qu'il est impossible de marquer, mais au delà de laquelle se rencontre le beau. Le public, ému et saisi d'étonnement, devint

attentif. La jeune et médiocre cantatrice à la voix usée s'était emparée de lui; elle allait le dominer entièrement. Sa voix n'avait plus rien de fêlé; elle s'était échauffée et purifiée. Alfredo parut; le cri de joie de Violetta faillit soulever une de ces tempêtes qu'on désigne en Italie sous le nom de *fanatismo*, et devant laquelle nos ovations septentrionales ne sont absolument rien... Mais ce fut court, le public se tut de nouveau. On voulait entendre le meilleur passage de l'opéra, le duo, dans lequel le compositeur a si bien réussi à peindre tous les regrets d'une jeunesse follement dissipée, le dernier combat d'un amour impuissant et désespéré. Gagnée, entraînée par l'émotion générale, les yeux remplis des larmes que faisaient couler l'émotion théâtrale et peut-être aussi une souffrance réelle, la chanteuse s'abandonna au flot qui la soulevait; ses traits se transformèrent, et, devant le spectre menaçant d'une mort qui s'approchait à l'improviste, elle prononça avec un tel transport de ferveur ces paroles suppliantes qu'elle adresse au ciel : « *Lascia mi vivere... morir si giovanne!* » (Laisse-moi vivre... mourir si jeune!) que la salle entière faillit s'écrouler au bruit des applaudissements frénétiques et des cris enthousiastes.

Hélène se sentit frissonner. Elle chercha dou-

cement la main d'Insaroff et la serra avec force. Celui-ci en fit autant; mais ils ne se regardèrent ni l'un ni l'autre. Ce serrement de main ne ressemblait guère à celui qu'ils avaient échangé, quelques heures auparavant, dans la gondole.

Ils retournèrent à leur hôtel, en suivant de nouveau le *Canal Grande*. Il faisait nuit, une nuit douce et sereine. Les mêmes palais défilèrent sous leurs yeux; mais ils n'avaient plus la même apparence. Ceux qui étaient éclairés par la lune avaient un reflet d'une blancheur mate, sous lequel semblaient se perdre et disparaître tous les détails et les contours des fenêtres et des balcons; ces contours se détachaient beaucoup mieux sur les bâtiments que recouvrait l'ombre transparente et uniforme. Les gondoles, avec leurs petits feux rouges, paraissaient glisser encore plus vite et plus silencieusement, leurs crêtes d'acier étincelaient dans l'obscurité, et les avirons s'élevaient et s'abaissaient avec mystère sur les petites lames d'argent de la vague agitée. De temps en temps un gondolier jetait un cri contenu (aujourd'hui ils ne chantent plus); c'était à peu près le seul bruit que l'on entendît. L'hôtel qu'habitait Insaroff se trouvait sur la *Riva dei Schiavoni;* avant d'y arriver, ils descendirent de la gondole, et firent plusieurs fois

le tour de la place Saint-Marc, sous les arcades où la foule se pressait devant de petits cafés. Il est particulièrement agréable de se promener au bras de la personne que l'on aime, dans une ville inconnue, au milieu d'étrangers; tout semble beau et remarquable; on souhaite à tout le monde le bonheur, la paix et la satisfaction que l'on goûte soi-même. Mais Hélène ne s'abandonnait pas insoucieusement au sentiment de son bonheur; son cœur, agité par des émotions récentes, ne pouvait point s'apaiser... Insaroff, en passant devant le palais des Doges, montra silencieusement les bouches d'une rangée de canons autrichiens placés sous les voûtes inférieures de l'édifice, et abaissa son chapeau sur ses sourcils. Il se sentait fatigué. Ayant jeté un regard sur l'église Saint-Marc et sur sa coupole, dont les rayons de la lune semblaient enflammer le plomb bleuâtre de lueurs phosphorescentes, ils rentrèrent à l'hôtel.

Les fenêtres de leur petite chambre donnaient sur une vaste lagune qui s'étend de la *Riva dei Schiavoni* jusqu'à la *Giudecca*. Presque en face de leur hôtel se dressait la tour au toit pointu de Saint-Georges; à droite étincelait, à une grande hauteur, la boule d'or de la Dogana; et, pareille à une fiancée dans tous ses atours, s'éle-

vait la plus belle des églises, le *Redemtore* de Palladio; à gauche, se dessinaient en noir les mâts et agrès des navires, les cheminées des bateaux à vapeur; çà et là pendait, comme une grande aile, une voile à demi carguée; les feux des vaisseaux s'agitaient à peine. Insaroff s'assit devant la fenêtre; mais Hélène ne le laissa pas longtemps jouir de ce spectacle; il venait de se sentir pris d'une chaleur subite et d'une sorte de défaillance. Elle l'aida à se coucher et ne retourna à la fenêtre que lorsqu'il fut endormi.

Oh! comme la nuit était calme et souriante! comme l'air azuré semblait caressant! comme toute souffrance, toute douleur devait se taire et s'endormir sous ce ciel limpide, sous ces rayons saints et innocents! « O mon Dieu, pensait Hélène, pourquoi la mort, la maladie, la séparation et les larmes? ou bien, alors, pourquoi la beauté, la douce espérance, la croyance consolante d'avoir un asile assuré, un soutien inébranlable, une immortelle protection? Que signifie donc ce ciel souriant, et pourquoi semble-t-il bénir cette terre heureuse qui repose? Est-il possible que tout cela ne soit qu'en nous, et que hors de nous tout ne soit que froid et silence? Est-il possible que nous soyons seuls... seuls... et que là-bas, partout, au sein de ces profondeurs

infinies, tout nous soit étranger? Mais alors, à quoi bon cette soif de prière et de consolation? » Ces paroles : *morir si giovanne*, retentissaient à ses oreilles. « Est-il donc impossible vraiment de détourner, de sauver à force de supplications... O mon Dieu!... il n'y a donc plus de miracles? Assez, déjà assez?... se dit-elle... Comment? serait-ce vrai?... le bonheur dont je me suis emparée de vive force va-t-il déjà m'échapper? J'ai été heureuse non pas plusieurs minutes, plusieurs heures, plusieurs jours; non, des semaines entières. Et de quel droit? » Son bonheur l'effrayait. « Et, si c'était vraiment impossible, pensa-t-elle; si on ne pouvait l'obtenir sans compensation? C'était le ciel... et nous sommes des mortels, de pauvres pécheurs... *Morir si giovanne*... O spectre menaçant, éloigne toi! Ce n'est point à moi seule que sa vie est nécessaire!

« Mais... si c'était une punition? se dit-elle bientôt après; si nous étions condamnés à expier dès maintenant notre faute? Ma conscience ne me reprocherait rien; elle est encore tranquille; mais cela suffit-il pour démontrer l'innocence? O mon Dieu! sommes-nous donc si coupables? Créateur de cette nuit, de ce ciel, pourrais-tu nous punir, parce que nous avons aimé? Dans

ce cas... s'il est coupable, si je suis coupable, ajouta-t-elle dans un transport subit; alors, ô mon Dieu, permets que nous mourions au moins d'une mort honorable, d'une belle mort, là-bas, dans sa patrie, et non pas ici, dans cette chambre triste et obscure!... Mais la pauvre mère abandonnée?... » se demanda-t-elle; et, dans son trouble, elle ne sut que répondre à cette question.

Hélène ignorait que le bonheur de chaque individu est fondé sur le malheur de quelques autres, que l'intérêt et la commodité de chacun exigent comme une statue demande un piédestal, les privations et le malheur d'autrui.

« Réuditch! » balbutia Insaroff en dormant. Hélène s'approcha sur la pointe du pied, se pencha et essuya la sueur qui perlait sur son front. Il remua un peu la tête sur l'oreiller et se calma.

Elle retourna à la fenêtre et retomba dans ses réflexions. Elle commença de nouveau à se redire et à se convaincre qu'elle n'avait rien à craindre. Elle finit par avoir honte de sa faiblesse. « Où est donc le danger? ne se sent-il pas beaucoup mieux? Si nous n'avions pas été aujourd'hui au théâtre, tout cela ne me serait certainement pas venu à l'esprit. »

En ce moment, elle aperçut une mouette blanche à une grande hauteur au-dessus de l'eau; un pêcheur l'avait sans doute effrayée, et elle s'avançait silencieusement, d'un vol inégal, comme si elle eût cherché un endroit pour se poser.

« Si elle vient jusqu'ici, pensa Hélène, ce sera bon signe... »

La mouette, après avoir tournoyé quelques instants à la même place, replia les ailes et s'abattit subitement en poussant un cri plaintif comme si elle eût reçu un coup de feu, bien loin de là, derrière la masse noire d'un navire. Hélène frissonna; puis elle rougit de cette impression, et, sans se déshabiller, elle s'étendit sur le lit, à côté d'Insaroff, dont la respiration était courte et pénible.

XXXIV

Insaroff se réveilla tard avec un violent mal de tête, et une sorte de fatigue nerveuse dans tout le corps. Pourtant il se leva.

« Reuditch n'est pas venu ? demanda-t-il aussitôt.

— Pas encore, lui répondit Hélène, et elle lui apporta le dernier numéro de l'*Osservatore Triestino,* dans lequel on parlait de la guerre des pays slaves et des Principautés. Insaroff se mit à lire ; Hélène commença à lui préparer du café. On frappa à la porte.

— C'est Renditch, se dirent-ils. Mais la personne qui frappait demanda en russe :

— Peut-on entrer ? »

Hélène et Insaroff se regardèrent d'un air étonné ; et sans attendre la répons-

d'une mise élégante, aux traits effilés et aux yeux vifs, entra dans la chambre. Il était rayonnant comme quelqu'un qui vient de gagner beaucoup d'argent ou d'apprendre une bonne nouvelle.

Insaroff se leva pour le recevoir.

« Vous ne me reconnaissez pas? lui dit l'inconnu en s'avançant bravement vers lui, et en saluant gracieusement Hélène. Loupoïarof... vous souvenez-vous? Nous nous sommes rencontrés à Moscou, chez M. E...

— Oui, chez M. E... répéta Insaroff.

— Mais oui! veuillez donc me présenter à votre épouse. Madame, j'ai toujours eu la plus grande estime pour Dimitri Vassilievitch... » Il se reprit: « Nikanor Vassilievitch, et je suis enchanté d'avoir enfin l'honneur de faire votre connaissance. Imaginez-vous, continua-t-il en s'adressant à Insaroff, que ce n'est qu'hier soir que j'ai su que vous étiez ici. Je reste aussi dans cet hôtel. Quelle ville que Venise! tout y est poésie! seulement ce qui me contrarie, c'est de rencontrer à chaque pas ces maudits Autrichiens. Ah! ces brigands-là! je les... A propos, avez-vous su qu'il y a eu sur le Danube une affaire décisive? Trois cents officiers turcs sont restés sur le carreau, Silistria est prise, la Serbie a déjà proclamé son indépendance. Comme bon patriote,

vous devez être au comble du bonheur! moi aussi je sens bouillonner mon sang slave! Néanmoins soyez prudent, je suis certain qu'on vous observe! L'espionnage ici est épouvantable! Hier un homme suspect m'a demandé, en s'approchant de moi, si j'étais Russe. Je lui ai répondu que j'étais Danois. Mais, mon cher Nikanor Vassilievitch, vous paraissez malade! Je vous engage à suivre un traitement; il faut soigner votre mari, Madame. Hier soir j'ai visité comme un fou les palais et les églises. Sans doute vous êtes allés voir le palais des Doges? Quelles magnificences! Surtout cette grande salle, et la place de Marino Faliero; on y voit encore écrit : *Decapitati pro criminibus.* J'ai parcouru aussi les prisons célèbres, et c'est surtout là que j'ai été impressionné. J'ai toujours aimé, vous vous souvenez sans doute, à m'occuper de questions sociales, et de tout temps je me suis élevé contre l'aristocratie. Voilà où je voudrais amener les défenseurs de l'aristocratie : dans ces prisons. Byron l'a dit avec raison : *I stood in Venice, on the bridge of sighs;* d'ailleurs, c'était, lui aussi, un aristocrate. J'ai toujours été pour le progrès; la nouvelle génération aime le progrès. Et que dites-vous des Anglo-Français? Que vont faire Boustrapa et Palmers-

ton? Vous savez que Palmerston est devenu premier ministre. Non, vous aurez beau dire, le poing russe n'est pas une plaisanterie. Ce Bonaparte est un gaillard terrible. Voulez-vous que je vous donne les *Châtiments* de Victor Hugo? C'est étonnant! *L'avenir, le gendarme de Dieu!* C'est peut-être un peu hardi, mais c'est énergique. Le prince Viasemski a été heureux aussi, quand il a dit : « L'Europe répète Bachi-Kadik-Lar, sans quitter des yeux Sinope. » J'aime la poésie. J'ai aussi le dernier volume de Proudhon; j'ai tout ce qu'on peut avoir. J'ignore ce que vous en pensez, mais je vois la guerre avec plaisir. Pourvu qu'on ne nous force pas à rentrer en Russie! Car je me propose de partir d'ici pour Florence et Rome. Comme la France nous est interdite, je compte aller en Espagne; on dit que les femmes y sont admirables; mais le pays est pauvre et la vermine n'y manque pas. J'aimerais bien aller faire un tour en Californie; nous autres Russes, les distances ne nous effraient pas, mais j'ai promis à un directeur de journal d'étudier la question commerciale dans la Méditerranée. Vous me direz que le sujet n'est guère intéressant, qu'il est trop spécial, mais les spécialités nous sont nécessaires, très nécessaires; assez de philosophie, de la pratique, de la pra-

tique... Mais vous êtes très souffrant, Nikanor Vassilievitch, et je crains de vous fatiguer; n'importe, je resterai encore un peu. »

Et, en effet, Loupoïarof bavarda encore assez longtemps, puis sortit, en promettant de revenir.

Exténué par cette visite imprévue, Insaroff s'étendit sur le divan.

« Voilà, dit-il amèrement et en regardant Hélène, voilà un échantillon de la jeunesse russe! Il y en a beaucoup qui font les importants et qui posent; mais, au fond, ce sont des hâbleurs comme ce beau monsieur. »

Hélène ne répondit rien à son mari. La faiblesse d'Insaroff l'inquiétait beaucoup plus, en ce moment, que l'état de la nouvelle génération en Russie... Elle s'assit à côté de lui, et prit son ouvrage. Il était couché sur le divan, pâle, amaigri, et les yeux fermés. Hélène remarqua son profil aminci, ses mains allongées, et une frayeur subite lui fit battre le cœur.

« Dimitri... » lui dit-elle.

Il tressaillit.

« Quoi? Est-ce que Renditch est arrivé?

— Pas encore... mais, dis-moi... Tu as l'air bien souffrant; si j'envoyais chercher un médecin?

— Ce bavard t'a fait peur. Ce n'est rien. Je vais me reposer un peu et tout sera dit. Après dîner, nous irons encore... n'importe où... »

Deux heures se passèrent ainsi. Insaroff était toujours couché sur le divan, sans pouvoir s'endormir, quoiqu'il eût les yeux fermés. Hélène ne le quittait pas; elle avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux et restait immobile.

« Pourquoi ne dors-tu pas? lui demanda-t-elle enfin.

— Cela va venir. »

Il lui prit la main et la posa sous sa tête.

« Là, comme cela. Réveille-moi aussitôt que Renditch arrivera. S'il te disait que le navire est prêt, nous partirions sur-le-champ... il faut tout emballer.

— Ce sera bientôt fait, reprit Hélène.

— Que diable ce monsieur nous a-t-il raconté sur la Serbie, sur une bataille? dit Insaroff quelques instants après. C'est une nouvelle de son invention, probablement. Mais il faut partir; il faut absolument partir. Il n'y a pas de temps à perdre... prépare-toi. »

Il s'endormit et tout devint silencieux.

Hélène s'appuya la tête contre le dossier du fauteuil et se mit à regarder par la fenêtre. Le temps avait changé; il faisait grand vent. De

gros nuages passaient rapidement sur le ciel; un mât effilé se balançait dans le lointain ; une longue flamme portant une croix rouge flottait en se tordant, retombait et se tordait de nouveau. Le balancier d'une vieille pendule se mouvait avec lenteur et grinçait mélancoliquement. Hélène ferma les yeux. Elle n'avait presque pas reposé pendant la nuit, et finit aussi par s'endormir. Elle fit un rêve bizarre. Il lui sembla qu'elle se promenait en bateau sur l'étang de Tsaritsino avec des personnes inconnues, qui restaient en silence et ne ramaient pas ; cependant, le bateau avançait. Hélène n'avait pas peur, mais elle s'ennuyait ; elle aurait voulu savoir qui étaient ces gens, et comment elle se trouvait avec eux ; mais tout à coup l'étang s'élargit, ses bords disparaissent : déjà ce n'est plus un étang, mais une mer furieuse ; d'énormes vagues bleuâtres balancent majestueusement et silencieusement le bateau ; un cri retentissant, terrible, menaçant sort du fond de l'eau ; les compagnons inconnus se lèvent subitement en criant, en gesticulant... Hélène les reconnaît ; son père est parmi eux. Mais un tourbillon blanchâtre court sur les flots... tout se confond...

Hélène regarde autour d'elle ; le tourbillon blanchâtre n'a pas disparu ; mais c'est de la

neige, une neige qui tombe sans cesse. Elle n'est plus dans un bateau, mais dans un traîneau couvert, comme lorsqu'elle quitta Moscou; elle n'y est pas seule; à côté d'elle est assis un petit être vêtu d'un vieux manteau de femme. Hélène l'examine; c'est Katia, sa pauvre compagne. Elle en reçoit une étrange impression.

« Katia n'est donc pas morte? se dit-elle enfin. Katia, où allons-nous? »

Celle-ci ne lui répond pas et s'enfonce dans son manteau; elle a froid, Hélène aussi; elle jette les yeux sur la route; à travers la neige on aperçoit une ville. De grandes tours d'argent...

« Katia! c'est Moscou! Non, se dit Hélène, c'est le couvent de Solovetz[1]; il y a dans cet endroit de nombreuses petites cellules, comme dans une ruche; on y est à l'étroit; on y étouffe... Dimitri y est enfermé. Il faut que je le délivre... »

Tout à coup, un gouffre profond s'ouvre près d'elle... La voiture tombe; Katia rit.

« Hélène, Hélène! cria une voix du fond du précipice...

— Hélène! lui cria-t-on plus distinctement. Elle releva brusquement la tête, se retourna et demeura terrifiée. Insaroff, pâle comme la neige

2. Couvent fameux situé dans une île de la mer Blanche.

de son rêve, s'était à demi soulevé sur le divan, et la regardait avec des yeux clairs et grands ouverts; ses cheveux tombaient sur son front, ses lèvres restaient entr'ouvertes d'une façon étrange. L'effroi, l'attendrissement, et quelque chose de suppliant, se peignaient à la fois sur ses traits subitement altérés.

« Hélène, dit-il, je me meurs! »

Elle tomba sur ses genoux en poussant un cri et se serra contre le cœur d'Insaroff.

« Tout est fini, lui répéta-t-il; je meurs... Adieu, ma pauvre Hélène! Adieu! ma patrie!... »

Et il se renversa sur le divan.

Hélène se précipita hors de la chambre en appelant au secours; le camérier courut chercher un médecin.

Hélène revint auprès d'Insaroff.

En ce moment, parut sur le seuil de la porte un homme robuste, au teint hâlé, portant un paletot de gros drap et un chapeau de forme basse. Il s'arrêta indécis.

« Renditch! s'écria Hélène, c'est vous! Venez, au nom du ciel, il s'est évanoui. Qu'a-t-il? ô mon Dieu! mon Dieu! Hier, il était sorti; il me parlait encore tout à l'heure... »

Renditch ne lui répondit pas et se rangea de côté pour laisser passer un petit personnage en

perruque et en lunettes qui se faufila lestement dans la chambre. C'était un docteur qui demeurait dans l'hôtel. Il s'approcha d'Insaroff.

« Signora, dit-il au bout d'un instant monsieur l'étranger vient de succomber à une rupture d'anévrisme compliquée d'une lésion des poumons. »

XXXV

Le lendemain, auprès de la même fenêtre se tenait Renditch. Devant lui était assise Hélène, enveloppée d'un châle. Dans la chambre voisine était la bière où reposait Insaroff. La figure d'Hélène exprimait à la fois l'épouvante et l'épuisement; deux rides s'étaient formées sur son front, entre les sourcils; elles donnaient à ses yeux immobiles quelque chose d'étrange. Une lettre d'Anna Wassilïevna était ouverte sur la table. Elle appelait sa fille à Moscou pour y passer un mois au moins, se plaignait de son isolement et de Nikolaï Artemïevitch, saluait Insaroff, s'informait de sa santé, et le suppliait de ne point s'opposer au voyage de sa femme.

Renditch était un marin dalmate, avec lequel Insaroff avait fait connaissance pendant son voyage dans son pays, et qu'il venait de retrouver

à Venise. C'était un homme rude, taciturne, déterminé, entièrement dévoué à la cause slave. Il méprisait les Turcs et détestait les Autrichiens.

« Combien de temps comptez-vous rester à Venise? lui demanda Hélène en italien et d'une voix inanimée comme son visage.

— Un jour seulement; pour charger sans éveiller de soupçons; puis nous allons droit à Zara. Je ne réjouirai pas mes compatriotes. On l'attendait depuis longtemps; on espérait beaucoup de lui.

— On espérait beaucoup de lui, répéta machinalement Hélène.

— Quand l'enterrerez-vous? demanda Renditch.

— Demain! répondit Hélène après une pause.

— Demain? Je resterai : je veux jeter une pelletée de terre sur son cercueil. D'ailleurs, il faut aussi vous assister. Mais il aurait pourtant mieux valu qu'il reposât dans une terre slave. »

Hélène regarda Renditch.

« Capitaine! lui dit-elle prenez-moi avec lui et portez-nous de l'autre côté de la mer, loin d'ici. Est-ce possible? »

Renditch demeura pensif.

« C'est possible, mais embarrassant. Il faudra faire des démarches auprès de ces maudites au-

torités. Mais, en admettant que cela réussisse et que nous l'enterrions là-bas, comment faire pour vous ramener?

— Vous ne me ramènerez pas.

— Comment? où resterez-vous donc?

— Je trouverai bien un asile; prenez-nous seulement, prenez-moi. »

Renditch se gratta la nuque.

« Comme vous voudrez; mais ça sera embarrassant. Je vais pourtant essayer; attendez-moi ici deux heures. »

Il sortit. Hélène passa dans la chambre voisine, s'appuya contre le mur et resta ainsi longtemps comme pétrifiée. Puis elle s'agenouilla lentement, mais sans pouvoir prier. Elle n'avait aucune pensée de reproche; elle n'osait pas demander à Dieu pourquoi il l'avait frappée, pourquoi il n'avait pas fait grâce, pourquoi il avait si sévèrement puni une faute, ni quelle faute il punissait. Chacun de nous est coupable par le fait même de son existence, et il n'est point de penseur, de bienfaiteur de l'humanité, qui, au nom de l'utilité qu'il apporte, puisse prétendre qu'il a le droit de vivre... Mais Hélène ne pouvait prier; elle était comme raidie.

La même nuit, une large barque quitta l'hôtel où se trouvait Hélène. Elle y était assise

avec Renditch devant une longue caisse recouverte d'un drap noir. Ils naviguèrent pendant près d'une heure, et finirent par atteindre un petit navire à deux mâts qui était mouillé à l'entrée même du port. Hélène et Renditch montèrent à bord; les matelots hissèrent la caisse. A minuit, une tempête s'éleva, mais, au point du jour, le navire avait déjà franchi le Lido. Dans la journée, la tempête se déchaîna avec furie, et, dans les comptoirs du Lloyd, de vieux marins branlaient la tête et n'auguraient rien de bon. L'Adriatique est très dangereuse entre Venise, Trieste et les côtes de la Dalmatie.

Trois semaines environ après qu'Hélène eut quitté Venise, Anna Wassilïevna reçut à Moscou la lettre suivante :

« Mes chers parents, je vous dis adieu pour toujours. Vous ne me reverrez plus. Dimitri est mort hier. Je pars aujourd'hui avec son corps pour Zara. Je l'enterrerai, et j'ignore ce que je deviendrai ensuite. Mais je n'aurai point d'autre patrie que celle de D... Le pays est soulevé; je me ferai sœur de charité et soignerai les blessés, les malades. Je ne sais ce que je deviendrai, mais après la mort de D..., je resterai fidèle à sa mémoire et à la pensée qui l'a inspiré toute sa vie. J'ai appris le bulgare et le serbe. Il est pro-

bable que je ne supporterai pas tout cela; tant mieux. Je suis au bord d'un abîme et dois m'y engloutir. Ce n'est pas vainement que le destin nous a réunis; qui sait? peut-être est-ce moi qui l'ai tué; maintenant, c'est lui à son tour qui va m'entraîner. J'ai cherché le bonheur, je trouverai peut-être la mort. Apparemment, il fallait qu'il en fût ainsi; apparemment il y avait une faute à expier. Mais la mort expie tout, n'est-ce pas?

« Pardonnez-moi la peine que je vous ai causée; cela ne dépendait pas de moi. Vous me dites de retourner en Russie. Pourquoi? Que faire en Russie?

« Recevez mes derniers embrassements, mes vœux suprêmes, et ne me condamnez pas.

« H. »

Cinq ans se sont écoulés depuis cette époque, et l'on n'a plus reçu aucune nouvelle d'Hélène. Toutes les lettres, toutes les démarches sont restées infructueuses; c'est en vain qu'après la conclusion de la paix, Nicolaï Artemïevitch se rendit à Venise et à Zara. Il apprit à Venise ce que le lecteur sait déjà, et à Zara personne ne put lui donner de renseignements positifs sur Reuditch, ni sur son bâtiment. Un bruit vague avait couru que, peu d'années auparavant, après un violent orage, la mer avait rejeté sur le rivage

une bière dans laquelle se trouvait un corps humain... Suivant d'autres rapports plus dignes de foi, cette bière n'avait pas été jetée sur le rivage, mais une étrangère arrivant de Venise l'avait amenée et enterrée; quelques personnes ajoutaient que cette dame avait été vue depuis dans l'Herzégovine, à l'armée qui s'y réunissait alors; on ajoutait même qu'elle était entièrement vêtue de noir. Toujours est-il qu'Hélène disparut sans laisser aucune trace, et personne ne sait si elle existe encore, si elle se tient cachée en quelque lieu, ou si le petit bouillonnement de sa vie est déjà parvenu à son terme, si cette légère fermentation a cessé. Il arrive qu'en s'éveillant on se demande : « Est-ce possible que j'aie déjà... trente... quarante... cinquante ans? Comme la vie passe vite! Comme la mort s'avance rapidement! » La mort est comme le pêcheur qui, ayant pris un poisson dans son filet, le laisse quelque temps encore dans l'eau; le poisson nage toujours, mais il est dans le filet, et le pêcheur le saisira quand il lui plaira.

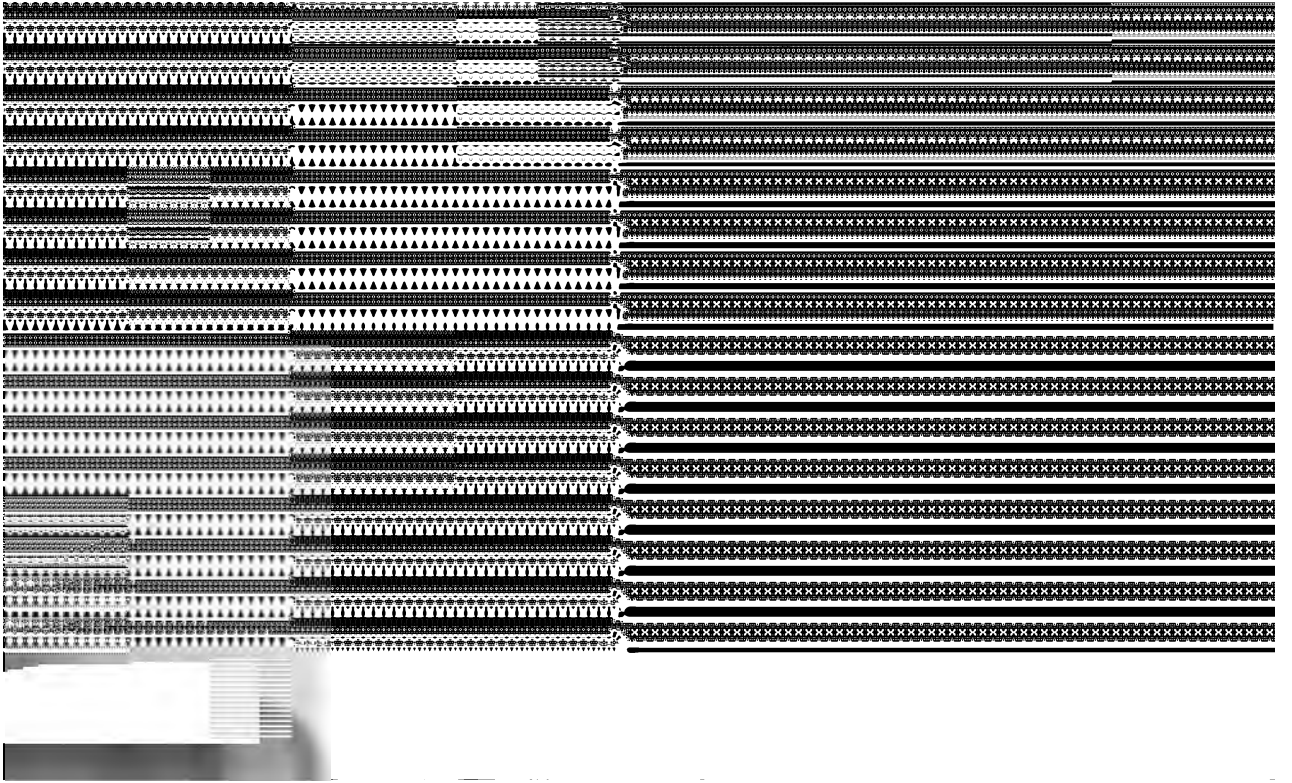
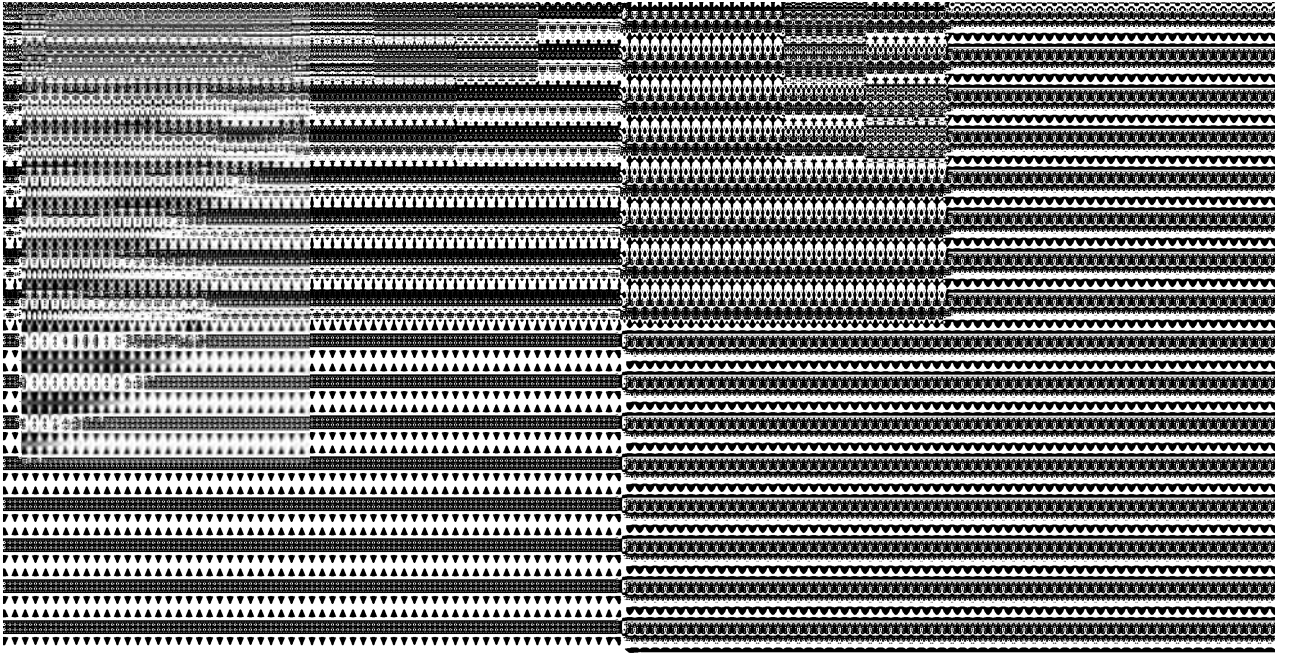
Que sont devenus les autres personnages de ce récit?

Anna Wassilïevna vit encore; elle a beaucoup vieilli depuis le coup qui l'a frappée, mais elle

se plaint moins, quoique sa douleur soit beaucoup plus réelle. Nikolaï Artemïevitch Stakhoff a vieilli aussi et commence à grisonner; il a quitté Augustina Kristianovna... Il s'élève maintenant avec rigueur contre tout ce qui est étranger au pays. La sommelière de la maison, fort belle femme d'une trentaine d'années, et Russe, porte des robes de soie, des bagues et des boucles en or. Kournatovski, qui, en sa qualité d'homme aux cheveux noirs et d'un tempérament énergique, aimait les jolies blondes, a épousé Zoïa; elle lui est fort soumise et a même cessé de penser en allemand. Berséneff voyage aux frais de l'État; il a déjà visité Berlin, Paris, et se trouve à Heidelberg; il ne perd pas son temps, il sera un bon professeur. Le monde savant a goûté ses deux traités, l'un intitulé : *De quelques particularités de l'ancien droit allemand concernant les peines judiciaires,* et l'autre : *De la valeur de l'ordre municipal dans la question de la civilisation.* Il est seulement regrettable que ces ouvrages soient écrits dans un style lourd et remplis de mots étrangers. Schoubine est à Rome; il s'est entièrement adonné à son art et passe pour un artiste fort remarquable, qui promet beaucoup.

Les puristes trouvent qu'il n'a pas assez étudié les anciens maîtres, qu'il manque de *style,*

et le classent dans les rangs de l'École française ; les voyageurs américains et anglais lui font une foule de commandes. Il a sculpté dernièrement une Bacchante qui a fait beaucoup de bruit ; le comte russe Bobochkine, célèbre par ses richesses, se disposait à la payer mille *scudi ;* mais il a préféré acheter trois mille *scudi* un morceau exécuté par un peintre français pur sang, et représentant une jeune paysanne mourant d'amour sur le sein du génie du Printemps. Schoubine est en correspondance avec Ouvar Ivanovitch, et celui-ci est le seul qui n'ait pas changé. « Vous rappelez-vous, lui écrivait dernièrement Schoubine, ce que vous m'avez dit la nuit où nous apprîmes le mariage de la pauvre Hélène, lorsque j'étais assis sur votre lit et que nous causions ? Je vous demandai si nous aurions jamais des hommes, et vous me répondites : « Il en viendra. » O force de la terre noire ! Et voici que moi, maintenant, « de ce délicieux lointain » je vous demande de nouveau : « Eh bien ! Ouvar Ivanovitch, en aurons-nous ? »

Après avoir lu ces lignes, Ouvar Ivanovitch fit jouer ses doigts et plongea dans le vide son vague et indéfinissable regard.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 19128.